Tome XX. N° 19 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Janv. 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Tarramagnou [1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Le ciel de décembre était, au-dessus du Candobre, extraordinairement profond, gris et presque noir mais sans un nuage. La côte taillait à vif la montagne et la bête allait vite sur le porphyre. Mais plus irritée encore que harassée par la roideur du chemin, elle hennissait de colère. Et l'homme qui derrière le tilbury peinait à la suivre, marchait avec agitation et faisait des gestes insensés. Jeune, blond, barbu, d'une mobilité extrême, il foulait le roc à pas rapides et son œil agile regardait à chaque instant autour de soi. Mais pas une créature vivante. Un rêche désert de bruyère, hérissé de têtes de granit, tremblait sous la bise et gagnait en vagues violentes le cercle de l'horizon. L'homme marmonnait avec inquiétude. La force muette du vent le saisissait par des morsures brusques, par des éclats soudains qui galvanisaient les ramures et les laissaient retomber aussitôt. Puis l'air s'épaissit. L'homme grommela encore quelques imprécations, opposa au ciel une face inquiète ; une bourrasque tordit les châtaigniers du ravin, la jument énervée précipita le

(1) Copyright 1925 by G. Gallimard.

pas, broncha sur le roc et fit feu des quatre fers contre la sole luisante en glissant de côté, mais se releva d'ahan avant même que le conducteur fût arrivé à son aplomb. Il lui cria avec humeur :

— Presse-toi donc, Candie ! Bête folle !

Ivre de colère, il répéta encore :

— Bête folle ! Folle ! Folle !

La bête tourna la tête vers son maître et s'arrêta. Elle renifla, flairant la neige imminente, les oreilles basses, les naseaux au ciel et de nouveau regarda l'homme qui, soudain apaisé, murmurait maintenant :

— Triste terre ! Ah ! Triste terre !...

La jument reprit sa course. L'homme s'arrêta, se pencha précautionneusement sur le ravin. Mais, saisi de vertige, il recula jusqu'à sentir l'humidité de la pierre contre l'échine. Le chemin suspendu au flanc de la côte était devenu si étroit qu'on y avait dû par places pratiquer des refuges pour permettre les croisements. La brume tombait déjà et le conducteur se prit à courir pour rattraper l'attelage qui lui devenait invisible. Mais, tout d'un coup, en arrivant au droit de l'un des refuges, il s'arrêta net, tremblant de saisissement. Une ombre bondissante et comme projetée par le talus qui surplombait la route tranchait le brouillard au-dessus de sa tête, déjà plongeait comme un obus dans le ravin et, s'y perdant, dévalait vers ce torrent si profondément encaissé qu'il en était du faîte invisible et muet. L'homme regarda d'un œil hagard dans la vallée mais elle n'était plus qu'un labour de nuages. Il recula alors vers le talus, entendit un gémissement et ne put que relever la tête assez vite pour voir, à cinq coudées au-dessus de ses yeux, le mufle grondant d'un chien qui lui crachait sa hargne et disparut aussitôt. Il se signa, n'avança plus que craintivement en tremblant de tous ses membres et soudain poussa un cri. De nouveaux bonds se produisaient ; il n'osait plus poursuivre son chemin, s'y décida pourtant en rasant le talus ; enfin, le bruit d'un piétinement parvint à son oreille et, au premier détour du chemin, il vit sortir du brouillard à chaque instant épaissi, un troupeau d'animaux qu'il hésita d'abord à reconnaître.

C'étaient des chèvres et des moutons conduits par leurs mâles, mais d'une couleur fulgurante et vermillonne et tels qu'il n'en avait jamais vus. Le labrit harcelait leur horde hâtive ; en passant au pied de Candie, il mordit le paturon de la jument qui hennit de douleur et fit sauter la planche d'avant d'une ruade. L'homme prit vivement le fouet et se précipita vers le chien ; mais celui-ci s'étant retourné montra sous son nez froncé une telle gueule que le conducteur n'osa frapper.

Le troupeau passa sans que le berger se fût fait voir. On arrivait à la table du plateau. L'horizon s'agrandit. Plus loin et toutefois

submergés encore dans les bruyères, des îlots de prés et de labours apparurent vers l'orient et le midi que la brume du soir ne gagnait pas encore. On distinguait, au ras des flancs ouverts de monticules, la couleur sanglante de la terre que le troupeau avait traversée et dont l'aspect frappait encore le voyageur d'étonnement. Quelques basses maisons d'un pisé écrasé sous sa charge de schiste, et de mine misérable, se tassaient entre des meules de paille sarrasine, tantôt seules, tantôt accotées l'une à l'autre à cropetons, liées à jamais pour un même destin. Des bruyères, des fougères arrachées et pourrissantes dépassaient par monceaux l'océan des végétaux de la misère. Rien ne bougeait.

— La triste terre, répéta l'homme à voix haute. Pas une âme.

Mais à ce moment même il discerna un bruit léger derrière lui. Il pressa le pas, au comble d'une frayeur subite. En vain ; un pas furtif suivait le sien. Il trébucha et, sans le vouloir se détournant, se trouva bouche à bouche avec un paysan couvert de ce grand manteau de laine burelle rayée de rouge qui est le préféré des bergers. Ils se regardèrent sans rien dire. Puis le voyageur se signa, disant à voix basse : « Une Peur ! » Mais ses yeux inquiétaient sans doute le pâtre qui murmura en patois : « Un innocent, Seigneur ! »

L'air égaré et inquiet de ce regard, le rictus de la bouche pouvaient en effet paraître étranges malgré la propreté, la santé, le confortable évidents de leur possesseur.

Le berger hésita un instant, puis se hasarda :

— Vous cherchez quelqu'un dans le pays, monsieur? demanda-t-il

L'homme répondit tout de suite, vivement :

— Je ne sais pas ce que je cherche. Et toi, le sais-tu?

— Moi, oui, monsieur, fit le berger d'un ton uni. Je vois bien que vous venez de Mazeval par cette route. Mais où allez-vous, sans vous commander?

L'homme parut réfléchir, hocha la tête, répondit enfin :

— Où vont toutes choses, berger, où vont toutes choses...

Le berger le regarda attentivement. Puis :

— Ne vous moquez pas du pauvre monde, dit-il. Il devine qui vous êtes, bien que vous vouliez le cacher. Le pasteur a annoncé votre venue et vous êtes inscrits sur les prophètes, vous et tous les gens de votre race.

— Ah? dit le voyageur d'un air intrigué, ah?

Il tourna sur lui-même, humant l'air étrange de ce pays.

— Oui, dit le berger, *nos persécuteurs sont plus légers que les aigles du ciel. Ils nous ont poursuivis sur les montagnes, ils nous ont dressé des embûches dans le désert.*

Il se retourna, écouta son chien aboyer au mitan des gorges et lui répondit par un sifflement très doux. Puis il revint vers le voyageur.

— Mais Jérémie a dit aussi : *Le cœur est tortueux par-dessus tout et il est méchant : qui peut le connaître? Moi, l'Eternel, j'éprouve le cœur, sonde les reins pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses œuvres.* Ah! Ah!...

Le voyageur l'écoutait avec passion. Il dit :

— Parlez encore, berger.

— Cela vous intéresse? Je ne suis qu'un berger. Mais vous, sachez que le prophète dit encore : *Comme une perdrix qui couve des œufs qu'elle n'a point pondus, tel est celui qui acquiert des richesses injustement. Au milieu de ses jours il doit les quitter et à la fin il n'est qu'un insensé.*

Le berger se tut ; puis il considéra encore le voyageur qui joignait les mains d'un air pensif.

— Cagnac! dit-il, Cagnac... vous êtes bien Cagnac, n'est-ce pas? ... Oui, ce ne pouvait être que vous. Je connais tous les autres. J'ai vu les Bernheim ici. J'y ai vu Bartuel ; j'y ai vu Fougnasse, tous les corbeaux, autant dire. Et même j'y ai guidé Rabevel, moi qui vous regarde... Sans le connaître, bien sûr, sans quoi il serait depuis lors au fond du Gardoul... Vous n'avez pas emmené Déléris?... Non, je le vois, Cagnac, vous êtes déjà un innocent. Et moi je suis bien vieux et peu parlant, sinon du *Livre*. (Il frappa sur une Bible dont la gaine émergeait de sa poche.) Craignez Dieu, Guirand de Cagnac.

— Je le crains, répondit le voyageur, les yeux dilatés et plus ému que de raison. Je le crains, berger. Pourquoi me parles-tu ainsi?

— Parce que tu serais un mauvais si tu n'étais un innocent. Adieu, c'est Roucassous qui te le dit : Crains le Seigneur. Là-dessus, je vais rappeler mes bêtes qui doivent avoir fini de boire.

Le berger tourna les talons. Guirand le suivit du regard avec impatience. Il était la proie d'une agitation extrême et se gourmandait à mi-voix. Le vieux Roucassous, cependant, sur la lèvre du gouffre sifflait longuement. Le chien répondit à son appel. A des intervalles égaux le berger siffla de nouveau quatre fois et à chaque fois la voix du gardien répondait plus prochaine. Enfin, on perçut les sonnailles des mâles et le troupeau rutilant reparut. Il défila devant son pasteur. Celui-ci dénombra ses bêtes, puis, satisfait, tira de sa poche une pomme de terre bouillie qu'il jeta au chien en le flattant d'une caresse. Il repassa alors devant Guirand immobile près de sa jument et dit :

— Les camisards, les patarins et les croquants ne sont pas tous morts. Le sang de notre Roland coule encore dans les veines de quelques-uns qui ne chantent plus des hymnes, mais qui savent parler

et bouger. Que ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent.

Puis, s'adressant directement à Guirand :

— Un berger, tu le vois, pour tout le communal de Marsaguèle. Un berger. Six cents moutons. Sans vous et vos pareils, il y en aurait dix fois plus, je le jure. Mais le jour luira où les comptes se régleront. Il nous viendra bien un rédempteur.

Il sourit avec ivresse :

— Qui sait s'il n'est pas né, le petit homme de la terre, savant et brave qui mettra d'accord les papistes et les parpaillots et vous poussera dehors !

Il ajouta après une pause :

— Ah ! Guirand, si tu savais ce que c'est que la misère, pauvre innocent !

— Ah ! Qu'est-ce que je ferais? fit l'innocent d'un ton passionné.

— Qu'est-ce que tu ferais? Qu'est-ce que tu ferais?... Tu restituerais... Tu vendrais ta chemise pour les croquants qui te nourrissent. A Dieu sois, triste homme, pense à mon parlage. Les temps sont proches.

Puis, sans un salut ni un regard, le berger s'enfonça dans la lande derrière son troupeau.

Guirand, nerveux, sauta sur son siège, fouetta vivement la jument. Tout agité de la rencontre, il restait pensif, le regard perdu. La bête avait pris un amble rapide qui secouait le tilbury et remuait les horizons. Au delà de la crête du sombre plateau de Candobre, les collines du Minervois jouissaient encore d'un pâle soleil. On distinguait plus loin le clocher de Lezignan et, tout à fait à l'horizon, les flèches de Narbonne. Guirand se retourna ; les brumes du pic de Nore et de la Montagne Noire gagnaient déjà, de l'orient à l'occident, le pays de Thomières et le Cabardès. Il soupira, se remua sur ses coussins avec humeur. Tous ces lieux qu'il venait de traverser lui paraissaient soudain des paradis auprès des solitudes que foulait en ce moment même sa jument. Puis il s'écria d'une voix d'enfant colère :

— Mais que me veut-on, à moi, que me veut-on, Candie?

La bête, effrayée, passa au trot. Sur la plaine lointaine le soleil déclinait tout à fait et déjà le froid plus vif annonçait l'approche de la nuit. Guirand fouetta la jument qui força l'allure. Mais elle n'allait pas encore assez vite à son gré tant il se sentait pressé de mille angoisses et désireux de leur échapper. Il reprit le fouet, et, nerveusement, avec une brutalité de malade, redoubla de coups.

La jument gémit, rua et partit au galop. Il la maintenait d'une rude poigne, mais cherchait du regard autour de lui, plein d'une hâte anxieuse, quelque chose qui ne lui apparaissait pas.

Enfin, ne retenant plus ses craintes, il cria plaintivement :

— Aidez-moi, mon Dieu !

Il crut de nouveau voir s'agiter des ombres sur le bord de la route et fut repris de tremblements.

Le paysage ne changeait pas de figure ; Guirand avait beau regarder, rien de ce qu'il attendait ne se montrait. Il cria de nouveau, avec impatience :

— Vais-je seulement trouver cette auberge?

Un calvaire indiquait un carrefour à quelque distance. Il pressa encore l'allure de la jument pour y arriver plus vite. Quand il y fut, il vit, tout auprès, une de ces maisons misérables qu'il avait aperçues de loin et dont la porte était surmontée d'une tête pointue de genévrier. A ce moment même, un homme parut sur le seuil.

C'était une figure amère et débile de vieillard, à la face rongée de souci, décharnée jusqu'à la transparence, mangée de deux yeux profonds et souffrants toujours en quête ; et les narines de son long nez translucide étaient toujours en mouvement. Il était vêtu de noir, chaussé de gros brodequins de chasse, coiffé d'une casquette poilue, haute de forme, à oreillettes de renard.

— Bonsoir, dit-il au voyageur. Vous êtes très en retard et j'hésitais à vous attendre encore. Comment s'est passée votre course?

— Des bêtes rouges, monsieur Déléris, que de bêtes rouges ! répondit le jeune homme. Ah ! qu'il y en a ! Et Mazeval est loin, Seigneur ! Des bêtes rouges ! Candie est lasse.

M. Déléris caressa la bête, demanda pour elle à la servante une friandise et prit place sur le siège à côté du conducteur.

— Il est quatre heures, dit-il ; la nuit va bientôt venir. Que faisons-nous?

— Euh !... Candie est lasse...

— Peut-être pouvons-nous redescendre du plateau et aller passer la nuit à l'auberge du Gardoul dans la vallée... Essayons. Mais allons doucement ; nous en avons pour deux heures, car il faut descendre au pas. Ainsi, cette portion de chemin sera faite pour demain. Au pas, n'est-ce pas? au pas, je vous prie, Guirand. Avez-vous bien vu en montant comme le chemin est dangereux?

— Redoutable chemin, monsieur Déléris, redoutable chemin... Et que de mauvais présages ! D'abord, des bêtes rouges. Et puis, on y entend la chouette en plein jour qui rit comme une folle...

Il s'arrêta.

— J'ai dit comme une folle? demanda-t-il d'un ton étrange.

Il scrutait les traits du vieillard avec une attention extraordinaire. Mais celui-ci, paraissant sortir d'un songe :

— Comme une drolle, dites-vous. Oui, j'ai ouï cela, j'ai ouï *comme une drolle*. La belle comparaison, Guirand, hé ! hé !

— Oui, n'est-ce pas? reprit le jeune homme faisant chorus.

Et, tout d'un coup, préoccupé de nouveau :

— Des corbeaux sur ma gauche, quel signe, Sainte Vierge !

— Il n'y a chouettes ni corbeaux en ces lieux, dit lentement Déléris. Vous vous êtes mépris. Il y a des hulottes et des corneilles.

— Est-ce sûr, monsieur Déléris?

— Oui. Oui. C'est sûr.

— Ah ! Ah ! Pourriez-vous le jurer?

— Non certes, répondit le vieillard qui se signa sans précipitation et même avec une sorte d'emphase. On ne doit point faire de serment en vain ; c'est tenter Dieu. Ne riez point de ces choses, Guirand.

— Et le crapaud qui a fait glisser Candie?

— Une grenouille, une reinette. Il n'y a point de crapaud ici.

— Ah ! dit le jeune homme d'un ton lugubre. Mais si je confonds tout, en serais-je donc à...

Il considéra encore son interlocuteur qui restait impassible, avec une application inquiète.

— Oui, monsieur Déléris, serais-je donc... serais-je donc... Ah ! aidez-moi ! Vous voyez bien que je perds la tête !

— Vous rêvez, répondit tranquillement le vieillard ; c'est tout.

Pourtant, à la dérobée, il l'examinait avec une sorte de crainte.

— Ah ! l'esprit de charité et la grâce de Dieu sont sur vous, dit Guirand. Que de dangers pourtant... Et tenez, s'écria-t-il, s'animant encore et faisant de grands gestes, pourquoi sur ma route un troupeau de moutons rouges, des chèvres aussi toutes rouges, gardés par un chien infernal aussi rouge que ses ouailles? J'ai peur... pour vous.

— Sans doute, Guirand, ces ouailles avaient traversé la poudre rouge qui constitue la terre du plateau entre le signal de Tanches et le passage du Mazel. N'ayez pas peur... pour moi. Votre sollicitude vous égare. Je vous gronde et je vous remercie.

En disant ces mots, Déléris pressa affectueusement le bras de son compagnon entre ses mains. Celui-ci resta silencieux durant quelques minutes. Puis, tout à coup :

— Mais ce Roucassous... Si vous saviez comme il m'a menacé !

La paupière du vieillard se plissa sur un œil soudain plus brillant.

— Ah ! Roucassous vous a dit quelque chose?

— Vous connaissez ce Roucassous?

— Eh ! oui, dit lentement Déléris comme pour lui-même, c'est le berger de la commune de Marsaguèle ; car toutes les communes du plateau du Candobre ont un berger qui suffit à paître leur bétail ;

un berger pour les ouailles, un autre pour les têtes armées. Je les connais tous depuis vingt ans que je viens dans ces parages. Celui-là est une tête chaude ; il est intelligent et volontaire ; il a réfléchi beaucoup et il remue bien la langue ; mais il ne connaît que la Bible, comme tous les parpaillots. Ah ! quand on se met à interpréter la Bible, il est facile au verset qui dit blanc d'opposer celui qui dit noir. C'est la faiblesse des huguenots. Et puis aussi, il reste un peu d'idéalisme albigeois, cathare si l'on veut ou patarin comme ils disent, dans cette cervelle. Ne craignons rien de ces illuminés.

— Mais, reprit Guirand qui avait écouté avec application, savent-ils seulement que vous êtes un saint? Car (et le jeune homme s'exaltait encore), car vous êtes un saint, monsieur Déléris.

Les larmes vinrent aux yeux du vieillard et il s'écria avec l'accent déchirant d'une frayeur qui n'était pas feinte :

— Ne profanez pas les mots du Seigneur qui pourrait appesantir sa droite sur nous. Je ne suis que le plus misérable des pécheurs.

Il ajouta à voix basse, en se frappant la poitrine à grand coups :

— Le plus misérable, Guirand, le plus abject des pécheurs.

Le silence régnait sur les pentes du Candobre, la nuit était venue. Guirand descendit de voiture pour allumer sa lanterne ; mais la jument recrue de fatigue ne repartit qu'avec peine ; elle broncha deux fois, coup sur coup ; et, à la seconde fois, la secousse fit tomber la lanterne mal assujettie. Les deux hommes soudain plongés dans l'obscurité l'entendirent rouler sur le porphyre du chemin puis dégringoler de roc en roc dans les travers.

— Pas d'autre lanterne? dit Déléris, nous voilà bien lotis. Il faut descendre, prendre Candie par la bride jusqu'au prochain refuge, dételer, retourner la voiture, atteler de nouveau et revenir à l'auberge. Encore y a-t-il beaucoup à parier que nous ne nous retrouvions pas sur le plateau dans ce chaos de rochers et de chemins où on a déjà de la peine à se reconnaître en plein jour.

— Bah ! dit Guirand d'une voix soudain enfantine, je vois là-bas la lumière et la maison du Petit Poucet.

— Ou de l'ogre. Je ne tiens pas à entrer dans n'importe quel abri, fit Déléris d'une voix sèche.

— Ah ! dit craintivement Guirand. Y a-t-il péché?

— Je crains autre chose, mon fils. J'ai une œuvre à mener à bien ; j'ai à assurer les ressources de mon orphelinat. Ma tâche n'est pas accomplie. Je n'ai pas encore le droit de braver certaines choses...

Le jeune homme réfléchit studieusement, puis :

— Vous craignez quelque chose, monsieur Déléris?

— La mort, Guirand.

— Le berger...

— Non, c'est une cervelle sans bras. Mais d'autres qui peuvent être des bras sans cervelle.

— Ah ! on ne vous comprend pas, monsieur Déléris. Que la nature humaine est aveugle et mauvaise !...

— Taisez-vous, Guirand... Nous voici au refuge. Allons, dépêchons.

La nuit était d'une épaisseur d'encre quand ils arrivèrent sur la hauteur après avoir rebroussé chemin. Le briquet battu, ils tentaient en vain de se reconnaître entre tous les chemins qui s'offraient à eux. Ils durent, à plusieurs reprises, retourner sur leurs pas.

— Il faudra dételer et dormir sous la voiture enveloppés dans nos couvertures, dit le vieillard. Ou plutôt, je vais aller en reconnaissance jusqu'à l'une de ces maisons qu'on devine à leur lumière. J'interrogerai, je verrai. Peut-être tomberai-je bien du premier coup. Sinon, sachant que c'est le domicile de tel ou tel que je redoute, nous pourrons nous orienter et choisir entre les autres lumières celle qui nous réservera le meilleur accueil... A moins que nous attendions le passage d'un indigène?...

Le rire du vieillard témoigna de son scepticisme. Pourtant, ayant consulté sa montre à la lueur du briquet, il déclara :

— Ma foi, il n'est que six heures. Nous pouvons attendre un peu. Il fait froid, mais la neige qu'on pouvait craindre tout à l'heure ne semble plus en ce moment devoir tomber. Si, à sept heures, il n'est venu personne, nous ferons comme je l'ai dit.

Ce fut de nouveau le silence. Les minutes passaient lentement. De temps à autre, le jappement d'un renard sur sa piste, le cri d'un oiseau nocturne, la chute longuement répercutée d'une pierre déplacée par quelque fauve en chasse dans les ravins du Gardoul, distrayait leur oreille. Il leur sembla enfin reconnaître l'approche d'un être humain ; des pas réguliers sonnaient à quelque distance. Bientôt ce fut un chant en langue d'oc qui éclata dans la nuit. Guirand héla l'inconnu, qui s'arrêta aussitôt et répondit.

— Venez vers nous, cria le vieillard. Nous nous sommes égarés.

— J'arrive, répondit la voix.

Un instant après, une silhouette s'approchait dans l'ombre.

— On n'y voit goutte, fit le nouveau venu. Je comprends que vous vous soyez égarés. Mais si nous allumions d'abord une bougie?

— En avez-vous donc?

— J'en vends.

La bougie allumée, les voyageurs virent devant eux un paysan de petite taille vêtu de bure grossière et chaussé de gros souliers ferrés. Un grand chapeau velu à larges bords cachait son front. Entre le ruban

et la coiffe était pincée une brochure, un almanach de Mathieu de la Drôme pour l'an de grâce 1907. Sur son ventre, suspendue par un harnais de cuir, une caisse entr'ouverte d'où il avait tiré sa bougie laissait apercevoir tout le bagage ordinaire du colporteur : mercerie, papeterie, coutellerie. Il souleva son chapeau pour saluer ces étrangers et son visage fut pendant quelques secondes entièrement éclairé. Il paraissait avoir une vingtaine d'années ; de teint naturellement pâle mais bruni par le grand air, strictement rasé, il avait la bouche vermeille formant un dessin plein de douceur, le nez charnu, long et droit, avec une protubérance bien marquée sur son épine à la naissance du cartilage, les prunelles bleues et qui paraissaient nager dans une vague grise, un front incliné en dôme surmontant une arcade sourcilière très forte et couronné de cheveux longs, lisses et noirs.

— Si vous cherchez l'auberge des Quatre Chemins, dit-il, sachez que vous en êtes à deux bonnes lieues. Vous lui tournez proprement l'échine. Eh ! que voulez-vous aller faire là-bas maintenant? Achever de tuer votre cheval? Venez avec moi, je vous conduirai dans ma maison. Le gîte n'est pas grand, ni beau, mais il est proche et vous y pourrez bien dormir.

Le vieillard considéra un instant le jeune paysan. Par la mine et l'accent il lui inspirait confiance.

— Merci bien, dit Déléris, j'accepte de grand cœur. En route. Mais permettez-moi d'abord de nous faire connaître. Ce monsieur que vous voyez là est M. Guirand de Cagnac, un propriétaire de Mazeval, le frère de Mme de Rabastens. Et moi...

Il hésita durant un dixième de seconde. Puis d'une voix posée et l'œil scrutant son interlocuteur :

— Et moi, je suis leur intendant, Joachim Déléris.

Le paysan n'avait pas fait un geste.

— Je visite depuis assez longtemps ce pays, poursuivit alors l'intendant en fixant l'inconnu. Je suis familier avec beaucoup de visages et j'ignore bien peu des noms de tous les petits propriétaires ou métayers... Pourtant il ne me semble pas vous avoir jamais rencontré...

— Eh ! pardieu, n'en soyez pas surpris, monsieur. J'ai quitté le pays à douze ans, envoyé par la commune de Marsaguèle à l'école de bergerie de Fontainebleau. Après cela, j'ai été élève à l'École pratique, puis à une École nationale d'agriculture, ensuite pendant deux ans régisseur chez de grands propriétaires et enfin au service militaire. Jamais ici, que le temps des vacances et des permissions. Pas étonnant que vous ne m'ayez jamais rencontré.

— Ah ! vous avez déjà fait votre service militaire.

— Eh oui ! Je l'ai terminé en septembre dernier.

— On vous donnerait vingt ans !

— J'en ai vingt-quatre, monsieur, bien sonnés... Voici la maison.

— Mais c'est celle des Cadour ! s'écria Déléris, je la reconnais.

— Oui, monsieur. Et moi, je suis le troisième des sept enfants, Hilarion Cadour pour vous servir. Mais ici on m'appelle le petit homme de la terre, ce qui se dit en patois le Tarramagnou...

— Le petit homme de la terre, le petit homme de la terre, dit Guirand qui s'agitait.

— Oui, un sobriquet charmant et singulier, et qui me flatte. J'aime la terre, celle de mon pays par-dessus tout. On n'est pas pour rien l'héritier de soixante générations de paysans ou davantage. On retrouve déjà des Cadour au neuvième siècle dans le Candobre. Bien des marquis de la Haute-Futaie ne nous valent pas.. J'ai eu un aïeul brûlé comme hérétique par Simon de Montfort, un autre écartelé comme huguenot par les Dragons, un troisième guillotiné par la Convention comme suspect de modérantisme, tandis que l'un de ses frères, prêtre catholique insermenté, devait s'enfuir et que le cousin suivait Robespierre après Thermidor.

— Race d'idéalistes, dit Déléris...

— Sans doute. Pour moi, j'ai comme tous ces paysans, car aucun de ces aïeux n'a abandonné les champs, le goût de semer et de récolter. J'aurais pu vivre autrement, devenir professeur à Grignon où l'on voulait me garder, rester le régisseur du prince de Belvallière ; j'aime trop pousser mon araire, voir croître mon herbe... Et il y a à faire en ce pays !

— Voilà pourquoi vous êtes le Tarramagnou?

— Évidemment. Le paysan aime ses emblavures et ceux qui ne renient pas son sang. Depuis cinq ans, dès que je revenais dans le pays en permission ou en vacances, conférences, conseils, consultations, je n'ai rien négligé pour les aider. Ainsi sont-ils reconnaissants : par un surnom glorieux... Entrez dans la maison. Je vais dételer votre jument et la mettre au chaud. Je vous rejoindrai aussitôt après.

Les deux hommes heurtèrent à la porte massive. Un chien se mit aussitôt à pousser des aboiements sauvages. Une servante rugueuse, à large face, dépeignée et noire, entre-baîlla l'huis, parlementa longuement en patois avec eux, puis se décida enfin à leur livrer passage. Ils se trouvèrent dans une grande pièce vaguement éclairée par une lampe à pétrole qui remuait des ombres sur les murs. La cheminée était immense, garnie d'un taillis de souche noueuse qui tenait à peine sur les landiers. Dans un coin une provision de genêts, d'ajoncs et de sarments. Sous le manteau, des chaises basses rangées devant le coffre à sel. La marmite y était aussi, suspendue au-dessus de la

flamme et qui ronronnait depuis des temps immémoriaux. Les poutres apparentes au plafond étaient noires de la fumée des siècles. Et le sol raboteux était fait d'un affleurement du granit.

Un vieil homme trapu abandonna la Bible qu'il lisait à haute voix près de la lampe et vint aux visiteurs. Il avait le visage couturé de rides, traces des fatigues et des souffrances d'une vie de travail, témoignage aussi par leur forme et leur place de la ruse, de la réserve, de l'expérience chèrement acquises de la race. Sa femme, plus ridée encore, au visage obstiné et fermé, ne parut pas voir les nouveaux venus. Elle était toute vêtue de croisé noir et coiffée d'un bonnet tuyauté à l'ancienne mode ; elle allait et venait dans la cuisine, vaquant au ménage. Dans une alcôve, au fond de la pièce, un garçonnet d'une douzaine d'années aidé de sa sœur à peine plus âgée confectionnait un trébuchet. Une jeune fille qui ressemblait beaucoup à Hilarion, assise contre la maie, tricotait. La servante avait rejoint le valet qui préparait au fond de la souillarde la pâtée des porcs.

— Eh ! Eh ! Cadour, dit Déléris d'une voix mordante que Guirand ne lui connaissait pas. Eh ! Justin Cadour, vous ne comptiez pas me revoir si tôt?

— Oh ! monsieur Déléris, quand vous m'avez quitté à quatre heures, je ne pensais pas vous revoir à sept. Mais je ne m'en fâche pas si la cause n'en est point mauvaise pour vous...

Il ajouta à voix plus basse :

— Et pour nous... et pour nous.

— Rien de mauvais pour les uns ni pour les autres, fit Déléris avec brusquerie. Et nous devons une belle chandelle à votre fils.

— Ah ! Ah !

— Oui, celui qui promène Mathieu de la Drôme dans les foires, dit l'intendant sur un ton de persiflage.

— Il faut bien, répondit benoîtement le bonhomme qui n'avait pas l'air d'être sensible à l'insolence de son interlocuteur ; la vie n'est pas facile ; les travaux ne pressent point à cette saison. Il faut que chacun y mette du sien ici. Le fils aîné est adjudant dans la coloniale. La cadette est mariée à Castres. Le quatrième est mort il y a cinq ans. Et voilà mes trois autres. Si Hilarion gagne quelques sous à vendre des colifichets dans les foires quand les emblavures n'ont pas besoin de lui, c'est toujours ça...

— A vendre des colifichets, maître Cadour? demanda Déléris sur son même ton insolent.

— Oui, c'est toujours ça, répondit le paysan qui éleva la voix pour ajouter : Il s'agit de payer ceux qui ne savent pas attendre, maître Déléris.

— Et pour cela faire on donne des consultations?

Justin Cadour marqua la surprise, d'un cillement rapide. Mais il reprit aussitôt son air paterne :

— J'ignorais que le gars fût devenu grippeminaud, dit-il.

— Et moi, riposta l'intendant, j'ignorais que le gars qu'on m'avait dit berger, puis valet, puis soldat, fût devenu élève d'une École nationale d'agriculture puis officier de réserve, presque professeur, conférencier dans les campagnes...

Le père Cadour se tint coi.

— Et, poursuivit Déléris, et... Tarramagnou... populaire, hein? Roucassous et les autres comptent sur lui, pas vrai? Allons, ne faites pas le Père la Vertu. Nous nous comprenons tous les deux. Et il joue bien son jeu, votre héritier ; vous l'avez bien dressé ; il a eu exactement la tête d'un homme à qui mon nom était tout à fait étranger.

— Ça, dit le paysan, ce n'est pas étonnant ; il ne sait rien de vous ; il se doute de quelques embarras qu'il faudra régler quelque jour, mais il ne sait rien.

— Après tout, fit Déléris, vous dites peut-être vrai... Ne sortez pas, la mère, ajouta-t-il en ricanant, inutile d'aller raconter des histoires au Tarramagnou. Je me charge de le faire parler, moi ; pas besoin de vous... Dites donc, Cadour, tout ça change un peu nos idées, pas vrai? Moi qui parlais de composer avec vous pour ces hypothèques ! Cet après-midi, pendant qu'Hilarion vendait des almanachs à la foire, vous me disiez : « Ne me faites pas vendre la terre du Rouquil ni celle des Écouffes ; vous n'en tirerez rien, ça ne nourrit que des ajoncs ; ni la pièce du Carel, il n'y a que de la pierre... Faisons un papier : des traites à deux ans, vous serez remboursé comme il faut, mon fils vient de rentrer du service et ira se louer l'an prochain pour la moisson au Rouergue et pour la vendange au Pays-Bas ; ça nous aidera... » Et moi j'ai marché ; je devais vous envoyer vos papiers à signer demain en même temps que mon accord... Ah ! Ah !... Servez la soupe, maman Cadour, voilà Hilarion. On va causer.

Le Tarramagnou entrait en effet, couvert de neige. Il s'ébroua devant la cheminée.

— Bonsoir la maisonnée, fit-il. Les papillons se décident à tomber. Temps de saison, c'est bon pour les semis. Tiens, petite Suzon, dit-il à la fillette, débarrasse-moi de tout cet appareil.

Il lui remit la caisse de colporteur.

— Et fourre-z-y Mathieu, ajouta-t-il en riant.

Et il lui jeta aussi l'almanach retiré du chapeau en fredonnant :

— Mil neuf cent sept de l'ère de Dieu le Fils. Almanach nouveau.

Avec le temps qu'il fera, la politique, le soin du potager, de la terre, de la femme et des marmots. Almanach nouveau ! Quel métier.

Il prit place à la table auprès des deux voyageurs.

— Sept heures et demie. L'agrément de la campagne c'est que, même quand tout le monde a déjà dîné comme ce soir, il y a toujours de la soupe chaude. Bon appétit.

— Votre père, dit Déléris, me parlait à l'instant de votre domaine et me disait que vous aviez quelques bonnes terres. Est-ce qu'il ne le voit pas de l'œil favorable du propriétaire? Il me semble que dans ce pays les bonnes terres doivent se compter, n'est-ce pas?

— Oui et non, monsieur, répondit Hilarion. Mon condisciple Perdigot que vous connaissez?... Oui, le professeur départemental d'agriculture... il réside à Mazeval... Ah ! vous le connaissez. Eh bien, il vous expliquerait fort bien l'aventure de notre terre. Moi, je vais vous paraître pédant, en parlant géologie dans cette cuisine et dans ce costume de paysan.

— Mais non, fit Déléris, je vous en prie.

— Eh bien, la vérité, c'est que la formation géologique de notre plateau du Candobre est extrêmement confuse. Placé entre les roches cristallines de la Montagne Noire qui datent de l'époque la plus ancienne dont la terre nous ait conservé le témoignage et les alluvions relativement toutes récentes du Narbonnais, notre plateau a été le témoin, la victime et aussi l'enfant de tous les bouleversements géologiques intermédiaires entre ces périodes. Le résultat est que vous y trouvez des rognons de craie entre deux crêtes de porphyre ; de deux terres voisines et d'apparence identique, l'une vous donnera du seigle et l'autre pourra vous faire du froment. L'apparent caprice de la nature a longtemps dégoûté nos paysans !...

— De là, la grande misère de ces lieux?

— Vous l'avez dit. De là et des erreurs du législateur : suppression du droit d'aînesse, lois successorales, nouvelle et inique assiette de l'impôt, etc. D'où morcellement de la propriété, dépopulation, mise en jachère de la terre, retour à la stérilité.

— Mais il y a longtemps que vos paysans connaissent des engrais autres que le fumier?

— Sans doute. Mais ils les employaient d'abord sans discernement. Ayant chaulé avec de bons résultats des terres qui étaient siliceuses, ils en chaulaient qui ne l'étaient point. D'où l'insuccès et le découragement. Et puis surtout ils ne savent pas du tout quelle culture convient aux terres qu'ils ont ainsi transformées, et quand ils ne se trompent pas sur la nature de la plante à cultiver, ils se trompent sur la manière de la cultiver. Ils ne peuvent que repro-

duire les errements de leurs pères, vous comprenez? Et l'expérience sur les engrais demande, pour être complète, des générations de paysans. Comme elle a déjà consumé des existences de savants, le mieux est de chercher dans les travaux de ceux-ci. C'est le résultat de ces recherches que j'apporte à mes frères de travail.

— La valeur des terres va donc s'accroître?

— Ah! je crois bien. Tenez, j'ai fait analyser les terres de nos diverses parcelles. J'en ai déduit les engrais, les cultures, plantes et méthodes appropriés. Eh bien, par exemple, j'aurai l'an prochain du froment au Carel qui était encore en friche au mois de septembre, couvert de landes où les moutons eux-mêmes ne voulaient plus pâturer. Tenez, pour les Écouffes qui sont sur la crête, aux premières pentes vers le Minervois, c'est un peu plus compliqué. Je vais les labourer assez profond et faire dégringoler la terre sur la pièce du Rauquil qui est au-dessous ; je vais trouver un terrain siliceux, et y planter une vigne qui en cet endroit sera bien exposée. Et quant au Rauquil qui n'a jamais pu rien donner de bon, je sais pourquoi il est si sec ; c'est que toute l'eau qui vient des terres qui le surmontent file dans un banc calcaire qui doit être troué comme une passoire. Il suffit de l'en détourner. J'ai piqueté une ligne de drains et nous les tracerons aux premiers beaux jours. Le Rauquil fera une magnifique prairie.

— Voilà donc trois parcelles qui vont au moins tripler de valeur?

— Tripler? Le sais-je? Peut-être décupler. C'est bien simple ; elles ne valaient rien. Elles vaudront maintenant les meilleures.

— C'est très intéressant cela, fit Déléris, qui se tourna vers le père Cadour et ajouta :

— Qu'en pensez-vous, camarade?

— Je pense que je vais me coucher. Bonsoir à tous.

— Qu'est-ce qu'il a? demanda Hilarion quand le vieillard fut sorti de la pièce. La mère balbutia :

— Il y a que...

Mais le regard impérieux de Déléris la fit taire. Les deux domestiques s'étaient retirés déjà. La jeune fille tricotait toujours. Les deux enfants bâillaient d'un air grognon. La pendule sonna neuf heures. On entendit alors le roulement proche d'un tambour.

— Qu'est-ce donc? demanda Déléris.

— Eh! mais oui, nous sommes dans le temps de l'Avent. Avez-vous sommeil, messieurs, non? Eh bien, s'il ne neige plus et que le temps se soit radouci, allons donc voir le spectacle que nous annonce ce tambour. Vous ne vous ennuierez pas.

— Je suis fatigué, moi, dit Guirand.

— Non, vous ne l'êtes pas, fit Déléris sèchement. Venez avec nous.

Ils se levèrent.

— Prends-moi, prends-moi, Hilarion, cria le petit garçon, tout à coup et d'un ton déchirant. Prends-moi, je sais où tu vas.

Hilarion jeta un coup d'œil interrogatif à sa mère.

— Tu sais bien qu'il ne faut pas, dit-elle en embrassant l'enfant. Tu es trop petit, mon Paulin, tu es trop fille...

Mais l'enfant, d'une voix désespérée :

— Je veux aller avec lui, je veux y aller ! Je veux voir mourir le bon Dieu !

Les trois hommes mirent leur manteau et sortirent.

II

Il faisait un froid terrible. Une lune glacée et des étoiles scintillantes voyageaient en silence dans l'éther ; la terre couverte de neige étincelait par places ; et les parois verticales des rochers éclatantes d'obscurité semblaient des gouffres.

— C'est un spectacle presque métaphysique, dit Déléris.

— Métaphysique, peut-être ; grandiose, certainement, répondit Hilarion. Ne trouvez-vous pas qu'il révèle dans sa solitude l'histoire de toute notre pauvre planète? Tenez : voici la marque des cataclysmes, voici la trace des météores, voici le fruit de la longue patience des eaux. Et nous, choses mortelles, nous participons par notre pensée à cette éternité.

La route serpentait maintenant au flanc d'une ravine où coulait en silence une petite rivière.

— Cette eau va rejoindre le Gardoul. Nos ancêtres étaient ses riverains jusques au confluent, dit Hilarion.

Il tomba dans une rêverie profonde et continua son chemin sans rien dire. Mais au bout d'un moment, se retournant vers Déléris :

— Croyez-vous que nous soyons beaucoup plus que des insectes? Tous les matins quand je pénètre dans le désert de la lande, l'immensité des cieux et des horizons fait de moi un enfant. Je me sens si petite chose ! Depuis les quelque six cent mille ans que ces lieux étaient peuplés de plésiosaures dont ces longues roches de granit ont l'air de conserver les corps pétrifiés, quel rôle a joué le mortel petit mammifère qu'est l'homme, dans l'univers immortel? Il a seulement trouvé la nourriture et toutes choses que veut la parole de Dieu...

Il s'arrêta, prit Déléris à témoin.

— On me dit parfois, on me dit de...

Il se tut..

— Que vous dit-on? dit Déléris d'une voix douce.

— Rien de bon. Que m'importent à moi, dites, les assemblées, les villes et le reste? Les semailles, la moisson, le labour, voilà le travail de ces mains. La pénétration des secrets de la terre nourricière, voilà le travail de cette tête. Les besognes qu'on croit humbles sont pleines de plaisirs ravissants. L'hiver, comme un pauvre colporteur, je cours les foires et marchés, je vends cinquante francs de camelote et de temps en temps je gagne ainsi un agneau. S'il plaisait au Seigneur, je pourrais, avec les récoltes que feront nos terres bien traitées, reconstituer le patrimoine des Cadour avant de fermer les yeux à mon pauvre vieux et voir tout le désert qui appartient à présent aux communes ou aux usuriers se couvrir de moissons.

— Peut-être cela arrivera-t-il un jour, petit homme de la terre...

— Beaucoup le pensent! Mais ce sont tous des mystiques, car il y en a encore sur cette terre de camisards et de patarins. Mon oncle Roland, petit-neveu du grand révolté huguenot, prie Dieu chaque jour afin que son règne arrive.

— Comment? ce Roland qui faisait figure si austère auprès de Cavalier est un de vos ancêtres?

— Eh! oui. Mon oncle descend de lui en ligne directe, et ma mère aussi naturellement...

— Ah! je commence à comprendre, dit Déléris à voix basse pour lui-même; les prestiges de la connaissance et de la charité du cœur unis à un autre bien plus fort : descendance d'un faux prophète...

Il cracha avec colère, marmonnant à plusieurs reprises :

— D'un faux prophète, destructeur de l'ordre, suppôt de l'enfer.

Ils arrivaient au village de Marsaguèle. Des hommes, des femmes, sortaient des maisons, s'interpellaient en patois, reconnaissaient Hilarion qu'ils saluaient au passage à l'ancienne mode :

— A Dieu sois, Tarramagnou, petit homme de la terre... Tu viens donc au mystère?

— A Dieu sois, nous y allons, oui.

Les groupes s'agglomeraient, se pressaient peu à peu à mesure qu'on approchait davantage d'une sorte de grange illuminée. Le Tarramagnou disait à ses compagnons :

— C'est cette simplicité, cette franchise du paysan que j'aime, sa cordialité, sa serviabilité et son courage... C'est la douceur de ce village si beau, si simple, si pressé par ses éléments. Regardez-le comme il plaît à l'œil. Comme il a la pureté de lignes nécessaires, comme il appartient depuis des siècles à la terre sur laquelle il est bâti! Comment peut-on vivre ailleurs? Comment le peut-on?

La grange était vaste et nue, sans autres ornements que des troncs de houx, de pins ou de genévriers. Une scène rustique sur une barricade tenait le fond du bâtiment. Des bancs d'écoliers étaient distribués au hasard. Un orchestre formé par une flûte, un piston, un trombone et un tambour, musiciens errants qui charmaient les nuits froides de l'Avent, était installé dans un coin. Les trois compagnons s'assirent ; la salle était presque pleine. Et le spectacle naïf de la Passion en langue d'oc était depuis longtemps commencé.

Au pied du gibet les soldats jetaient les dés.

— Centurion, si on jouait la farde de ce prophète? demandait l'un.

Le centurion restait rêveur.

— Il retourne encore tout seul dans sa souche creuse, reprit le soldat à mi-voix.

Sur sa croix le Christ se plaignit :

— J'ai soif.

Les soldats haussèrent les épaules. Mais celui qui avait parlé observait toujours son chef :

— Le voici, dit-il, qui regarde ce juif comme un perdreau miré de l'épervier. Qu'as-tu, centurion?

— Nous ne sommes que des croque-poux devant Celui-là, fit le centurion d'une voix sombre. Des croque-poux. La crasse de la race.

Les soldats se regardèrent. Le Christ répéta :

— J'ai soif.

— Qu'on lui donne du fiel avec du vinaigre... dit le ceinturion après une hésitation, et il ajouta en manière d'excuse :

— Ce sont les ordres de la consigne.

Le Christ, à qui on présentait l'éponge, éternua, tordit ses membres sur la croix, et d'une voix presque basse :

— Centurion, tu prêcheras mon catéchisme. Tu diras que tous les hommes sont frères. Pourquoi ne vivez-vous pas d'accord, tous, comme des pommes toutes voisines, toutes serrées au bout du même rameau? Mon Père ne vous a pourtant pas fait bêtes carnassières. Qu'êtes-vous, hommes, les uns aux autres? Vous vous regardez de travers, pleins de gueuserie ; vous vous aiguisez les cardes, chacun sur le cuir du prochain ; vous vous volez les biens ; et vous voulez que j'engraine le ciel de vos âmes? Pleurez sur vous, pauvre monde, et convertissez-vous !

Le pouls suspendu, Hilarion regardait les spectateurs au visage. Ils étaient là une centaine, hommes, femmes, enfants, de même race agreste et forte, et qui, huguenots, catholiques ou patarins, écoutaient les acteurs avec tremblement.

— Les voilà tous d'accord, dit-il, à l'oreille de Déléris.

Le vieillard baissa les yeux, tourna vers l'intérieur le feu de son regard et ses lèvres remuèrent comme s'il priait, cependant que son visage prenait une expression de souffrance.

Le Tarramagnou l'observa un moment, puis, appuyé contre la muraille, les yeux fermés à son tour, il laissa errer son esprit. Il se sentait pleinement heureux dans cette grange rurale si ancienne, le seul édifice public qu'eussent laissé debout ces rustres fanatiques qui avaient brûlé les châteaux, les temples et les églises dans leurs luttes intestines.

— Aimez-vous, disait le Christ d'une voix profonde. Ne vous massacrez plus pour un ruisseau ou une prade. Écoutez ceux qui vous aiment...

Ah! ils finiraient bien par s'aimer! Hilarion faisait des rêves pleins de douceur. Il se sentait lui-même aimé de tous ; il se jugeait naïvement, intelligent mais simple, dénué d'astuce, plein de tendresse pour la terre et pour les êtres faméliques qui en tirent le pain à la sueur de leur front. Sur la scène, un soldat déclarait :

— Moi, avant de venir dans cette Judée faire mon temps, je n'étais qu'un tourne-mottes. Je peux vous dire que la terre est dure.

Puis, plus doucement :

— Elle est brave aussi tout de même. On y a de fiers moments, il faut le dire...

Et Hilarion l'entendant, se souvenait de son enfance, des premiers cris d'oiseau perçus dans la lande, des premières amours de ses yeux : le ciel si pur, les vallées profondes et mugissantes, les couleurs sans nombre de la terre et les formes variables de la grandeur qui s'unissent dans la noblesse accordée de la roche et du firmament. Toute son enfance revivait devant ses yeux. Douceur, douceur. Douceur? Les Saintes Femmes arrivaient à leur tour auprès des soldats :

— Il y a du malheur pour tous, disait la Vierge, même pour la tendre Mère de Dieu...

La tendre Mère de Dieu! Hilarion écoutait, bouleversé. Ah! tendresse de sa mère pourtant si dure au travail, si âpre au gain, si forte devant l'ennemi commun : la maladie, la fatigue, la misère. Il y a du malheur pour tous! Il songeait aux siens. Son frère aîné Jacques, maintenant adjudant quelque part, oublieux de sa famille, beau garçon dont la moustache avait, avant la vingtième année, conquis tant de cœurs, que les gars du village lui cherchaient tous querelle, chacun à son tour ; sa sœur aînée Émilie, mariée à un rat-de-cave à Castres où elle perdait ses belles couleurs dans un appartement empesté au-dessus de l'Agout ; et elle venait tous les mois, affectueuse sans doute, mais éplorée, éprouvée par une gêne plus ter-

rible que la leur à eux qui n'avaient pas d'argent mais ne manquaient d'aucune autre chose nécessaire à la vie ; et elle ne repartait jamais sans quelques douzaines d'œufs, sans une toupine de graisse où baignait un confit d'oie. Ses cadets, Simone, la seule joie de la famille, et les deux autres : Suzanne, un vrai garçon, Paulin, une vraie fille, celui qui voulait voir mourir le bon Dieu. Hilarion trembla. Une voix profonde le tirait de sa rêverie. Devant lui, le Christ prononçait les dernières paroles... Et il ajoutait :

— Je vais rejoindre mon Père qui m'a abandonné. S'il l'a fait, c'est qu'il le devait, car le Père ne se trompe point.

Le Tarramagnou admirait la profonde connaissance des paysans que cette parole révélait chez le vieux dramaturge anonyme. Par-dessus tous, le père. Hilarion pensait au sien. Il était l'homme secret, fatal, plein de ruse, entendu, comme il disait, dans tous les *oremus*. Il avait vu périr toutes les bonnes familles ; les maisons devenues trop grandes tombant en ruines ; les patrimoines trop morcelés incapables d'assurer la subsistance de leurs maîtres, délaissés de ceux-ci qu'ils condamnaient à l'exil, retournant aux friches. Le vieux Cadour avait, lui, l'aîné de douze, peu à peu payé ses frères et sœurs mais si son domaine était intact tel qu'il l'avait reçu de son père, il était loin de représenter l'ancien domaine des Cadour. Et Hilarion devinait encore bien des choses secrètes dans la réserve du vieillard ; il pressentait des combinaisons machiavéliques et redoutables, d'hypothèques, de promesses de vente, de fausses locations, un imbroglio de vieil avocassier finaud et roublard dont un Tarramagnou comme il l'était lui-même se sentait bien incapable de venir à bout si par malheur l'Ancien n'avait le loisir d'y parvenir avant de comparaître devant le Grand Berger... A côté de lui, Guirand se penchait, les yeux pleins de larmes, et à voix basse disait :

— Prenez-moi avec vous, Seigneur !

Le Christ expirait. Le disciple bien-aimé reprenait espoir :

— La meilleure des brebis est remontée devant le Grand Berger. Elle n'est plus auprès de nous, mais elle nous aidera mieux encore. Frères, il faut du courage !

Ah ! comme Hilarion s'en sentait, du courage ! Comme il se savait sûr de faire renaître la terre à la moisson, de lui faire rapporter assez pour payer l'achat de tant de parcelles autrefois perdues et convoitées encore, pour désintéresser ses cinq frères et sœurs et reconstituer le grand domaine ; pour faire l'hommage de cette grande chose au vieillard qu'il aimait et vénérait jusqu'au profond des moelles.

— La vie est douce, continuait la voix tendre et persuasive de saint Jean, pour qui sait aimer toutes les choses de Dieu.

Le Tarramagnou opinait avec ferveur. Oui, la vie était douce. Sensuel comme tous les hommes bons et braves, Hilarion goûtait à leur plénitude les plaisirs nés à chaque instant de la vie des champs : l'épaisseur d'une toison, la densité du grain, la sécheresse de l'air, la mollesse de la lumière, toutes les qualités infiniment variables, constamment renouvelés pour la jouissance de tous les sens aussi extraordinairement aiguisés (et avec quel amour !) que les siens, composaient l'essentiel de sa vie quotidienne. Les fatigues mêmes ne lui étaient pas à charge. Le poids terrible des guérets boueux dans les labours, le ruissellement glacial des neiges fondues entre peau et chemise, la puanteur massive des porcheries ne lui étaient que des mortifications passagères, agréées sans joie mais n'offensant presque point des sens dont la vigueur imaginative se donnait à toute minute le jeu du prochain plaisir.

Il se tourna vers Déléris qui suivait le drame, toujours silencieux :

— Saint Jean a raison. Il faut aimer les choses de Dieu, dit-il.

Il avait prononcé ces paroles avec une conviction de fanatique. Et en effet il apportait à ses besognes une âme vigilante, patiente aux soucis. Il était resté absolument étranger à toutes les tentations des villes : le divertissement charnel, les plaisirs du vêtement, la gloriole du succès scolaire, professoral ou mondain ne l'avaient jamais entamé. Son seul bien était l'amour de la terre. Nerveux et point très robuste, il avait un appétit de la dépense musculaire qui le conduisait parfois à son insu jusqu'à l'épuisement. Il rentrait des champs, lassé, ravi, la tête pleine de chansons. Ou il se reposait, à la bonne saison, couché sur la terre, plein d'une sorte d'espoir sans limite, envahi, envahissant, uni au sol comme incarné à un Dieu et possédant d'une manière définitive tout ce qu'imprimaient sur sa rétine les signes d'une apparence ; les arbres renversés sur le globe de ses yeux, les troupeaux suspendus aux flancs verticaux du pic de Nore, les hêtres de Combemale, les prairies de Barisandre et ce beau village massif, concret, cimenté d'un bloc en maisons toutes mutuellement pénétrées où seules quelques rues tranchaient des crevasses profondes comme des rides dans un gâteau de basalte. Et ces paysans...

Il les regardait tous attentifs, autour de lui. Qu'il serait bon de vivre parmi ces hommes et ces champs ! Il se pencha encore vers Déléris, ne put retenir l'expression de sa pensée à voix basse :

— C'est nous qui tenons la vraie réalité des choses, dit-il.

Le vieillard le considéra d'un air anxieux, attendant une explication de cette parole étrange. Mais lui, il était déjà reparti dans son rêve. Ah ! repos délicieux, possession du monde, miraculeuse enfance du

terroir. Étais-je donc déjà si loin de la sagesse, se disait-il, lorsque j'ouvris pour la première fois des yeux ravis sur les bêtes et les champs? Il avait connu dès la petite enfance l'amitié inaltérable des compagnons de travail, le chien, l'âne, le cheval. Il avait été le préféré d'une grande mule poitevine, douée d'une extrême gravité qui faisait d'elle l'être le plus comique du plateau et le plus consciemment comique ; car elle jouait de ses dons en toute occasion. Il avait vécu si heureux ! Tantôt gardant les bêtes de basse-cour avec la servante qui lui racontait les histoires effrayantes des Dracs et la Bête du Gévaudan ; tantôt avec Roucassous qui le menait aux pentes les plus hautes du Nore et lui taillait, à l'époque de la sève, des sifflets et des flûteaux. Les soirs d'hiver, au décortiquage du maïs, les vieilles contaient à leur tour d'épouvantables récits coupés de généalogies interminablement disputées. Les hommes faisaient les esprits forts et tout d'un coup, venues du fond des âges, une épouvante inexplicable, une résurrection des dieux sylvestres et bucoliques, des Dragons et des Peurs faisaient trembler les plus rudes. Les mythes éternels, retours des saisons, grandeur des travaux champêtres, caractère sacré du grain, joints aux traditions d'économie et de ruse qui venaient des époques de famine et de sujétion se retrouvaient dans la poésie primitive des chants rustiques que l'enfant connaissait tous... Un tumulte tira Hilarion de son rêve. L'assistance s'agitait. Les comédiens demandaient quelques minutes de répit pour préparer le tableau de la Résurrection. Déléris interrogea posément Hilarion :

— Vous êtes resté pleinement sensible à la naïveté de ces choses? demanda-t-il.

— Je ne change pas, répondit le jeune homme. Et en effet, malgré les études et les fréquentations, il était resté de cœur simple ; le catéchisme bornait sa philosophie. Ses connaissances accrues par l'étude et l'expérience, son habileté professionnelle lui avaient fait même parmi ses maîtres une réputation flatteuse. Il n'avait jamais changé de cœur. Tous les ans aux vacances il avait, pendant l'époque de ses études, retrouvé avec la même joie les siens, avides, grossiers, durs peut-être, mais proches de la terre, véritables humains, excessifs seulement dans les devoirs que leur imposait l'avarice tyrannique du sol. Ils différaient par ces traits de son immense et candide bonté, de sa nature indulgente, de sa faiblesse... Il les aimait toujours.

— Oui, je les aime toujours de la même manière, dit-il au vieillard qui l'écoutait avec une attention profonde. La terre m'a repris comme elle m'avait quitté...

Le cycle immuable de la nature avait recommencé ses révélations au paysan qu'il était redevenu ; il dit à Déléris comment il avait

reconnu, à son retour, toutes les heures des champs : les midis de décembre où la brûlure du froid mord le ventre du routier qui va mener ses bêtes au maréchal ferrant ; les petites aubes sinistres de mars quand les travaux de façonnage suscitent le paysan avant le jour ; les nuits trempées de septembre quand la moisson le requiert encore après la soupe du soir pour l'achèvement du dépiquage aux flambeaux. Comment il avait aussi reconnu toutes les variétés du sort que la nature réserve aux amants de la terre.

— Et maintenant, acheva-t-il, au bout de deux années passées chez les autres, mon expérience est complète et, je peux le dire, concluante ; paysan je suis, paysan affiné peut-être, par l'étude et la longue hérédité, mais paysan ; et chaque jour plus attaché à la terre, plus désireux de l'accroître et de la féconder...

— Vous faites profiter les autres de votre savoir, demanda doucereusement le vieillard.

— Heu ! oui. Il a suffi, vous comprenez, que je conseille quelques voisins, pour devenir le conseiller de tous les villageois du Candobre. Les choses se savent vite à la campagne. Et, tenez, les vignerons du Minervois montent parfois eux-mêmes aux foires des bourgs à mi-côte du Candobre pour me rencontrer depuis que j'ai conseillé tout à fait par hasard quelques-uns d'entre eux... Mais je vous ai déjà dit tout cela...

Des paysans s'approchaient, serraient la main du Tarramagnou qui se leva, alla de l'un à l'autre, s'éloigna vers le fond de la salle où des groupes discutaient. A son approche, les voix prenaient un autre ton. Déléris qui le suivait des yeux ne s'y trompa point.

— C'est le ton de la vénération. Le petit homme de la terre est entouré d'estime et d'amour. Et devant lui on s'abstient de ces disputes si fréquentes entre catholiques, protestants et cathares.

Il réfléchit un instant.

— Sans doute, ce garçon singulier a-t-il dû marquer, quelque jour, sa peine de voir divisés ceux qui devraient être unis... Il a dû être sollicité par quelques têtes politiques, celles qui veulent l'union pour la revendication...

Le vieillard réfléchit encore, sourit :

— Il n'est pas fait pour ça : manque de dureté, indifférence aux mobiles ordinaires de l'ambition, naïveté en face des roueries et des intrigues politiciennes... A moins que... à moins que...

Il resta pensif :

— Le temps et l'occasion suffisent à mûrir un homme, dit-il à mi-voix.

Il se tourna vers Guirand, immobile et muet auprès de lui.

— Et celui-là qui aurait pu faire de si grandes choses avec l'admirable intelligence qu'il avait, et sa véritable sainteté !... Mais que regarde-t-il?

La porte de la grange venaït de s'ouvrir et une jeune femme entrant d'un pas élastique, d'une démarche assez étrange, animale et pure à la fois, se dirigea vers Hilarion avec qui elle causa quelques instants. Déléris et Guirand de leur place la voyaient de profil. Elle avait l'air de porter une attention extraordinaire aux paroles de son interlocuteur. Des yeux, myopes sans doute, donnaient à son visage une attitude penchée et comme suspendue. Elle avait un teint agréable, mais n'était pas belle, la ligne du nez irrégulière. le front trop haut. la nuance grise des yeux faisant un contraste assez déplaisant avec la couleur des sourcils et des cheveux, si noirs qu'ils avaient des reflets bleus.

Près de Déléris, un paysan renseignait sa femme :

— C'est Liotte Rieuneau, la nièce de la Bessoune, elle est venue de Mazeval s'installer chez sa tante

— Elle n'est pas bien bellement mise pour *une* de la ville.

— Eh ! son pauvre homme ne l'a pas laissée bien riche en mourant. Tu sais, ces employés font les flambards, claquent du fouet comme s'ils portaient un chargement de pistoles, et fûût !... du vent.

— Elle était institutrice, il me semblait.

— Oui, elle avait abandonné le mêtier en se mariant. Il paraît qu'elle vient de redemander une place au gouvernement.

— Le Tarramagnou a l'air de la trouver à son goût, remarqua la femme, fine comme ses pareilles dès qu'il s'agit de sentiment.

L'homme haussa les épaules.

— Ils parlent ensemble parce qu'ils sont savants tous les deux, pardi ! et que ça leur fait plaisir de se tirer un moment des *nescios* comme nous.

— Tu peux t'en rire de ce que je dis. Moi, je vois ce que je vois. Je te dis qu'il la trouve à son goût.

Le rideau se relevait. Hilarion vint reprendre sa place. L'auditoire fut de nouveau la proie du rêve. Quand le spectacle se termina, des applaudissements se prolongèrent un long moment.

— Trop idéalistes et trop réalistes suivant les moments, grommela Déléris pour soi-même ; trop changeants, ces gens-là. Rien qui vaille.

— Vivent les saints ! dit brusquement Guirand, tandis que la foule s'écoulait.

III

En sortant de la grange, Hilarion rejoignit à la hâte Liotte qui l'attendait un peu à l'écart. Il avait prié ses compagnons de patienter quelques minutes et ceux-ci l'avaient suivi des yeux. A la vue de la jeune femme, Guirand manifesta d'un geste admiratif l'agrément que lui causait cette présence et Hilarion qui ne le perdait pas du regard ne s'y trompa point ; il perçut aussi le coup d'œil aigu de Déléris qui certainement avait tout remarqué. La chose ne lui plut guère et ce fut l'une des premières fois qu'il se sentit vraiment submergé d'un seul flot brusque par quelque chose qui ressemblait à de la colère. Il en fut tout étonné et ne put s'empêcher de le dire à Liotte qui s'en montra ravie. Ils prirent rendez-vous pour l'après-midi du lendemain. Ils se rencontraient parfois dans la lande lorsque le ciel s'y prêtait, mais depuis la mauvaise saison la jeune femme tolérait qu'il lui fît de temps à autre visite entre chien et loup, à l'heure où la femme de charge étant déjà partie et la tante à demi impotente et sourde étant déjà couchée, ils pouvaient jouir de la solitude.

Ils causèrent de la représentation dont ils avaient suivi la fin avec beaucoup de négligence, mais sans avouer cette indifférence, car ils en étaient parvenus, sans jamais parler encore d'amour, à cette période où chacun exige de l'autre une similitude à son idéal ; et Liotte le raillait de sa bigoterie, tandis qu'il s'acharnait lui-même à vouloir qu'elle redevînt ce qu'elle avait été et que toutes les femmes de sa famille avaient été avant elle. Ces prosélytismes contraires les enflammaient ; bien qu'ils n'en fussent pas encore aux bouderies et aux susceptibilités des cœurs vraiment épris, ils en venaient souvent à des blessures d'amour-propre assez cuisantes que chacun se reprochait plus tard à soi-même avec emportement.

Pendant qu'ils discutaient une fois de plus, ils n'avaient pas remarqué qu'un grand mouvement de foule s'était produit et que les bruits d'une altercation faisaient accourir des maisons déjà closes les habitants qui ne s'étaient pas encore couchés. On entendait Roucassous adjurer passionnément un interlocuteur invisible.

— Comment pouvez-vous ainsi parler? s'écriait-il avec force. Ne voyez-vous pas tous les jours s'accroître la misère? Vous dites que rien n'est changé? Mais regardez autour de vous. Le désert, le désert ! Le Candobre n'est plus qu'une lande où, seulement de-ci, de-là, résistent encore quelques champs à moitié cultivés. Ah ! Ah ! rien de changé? Nous sommes mangés par la taille, la gabelle, l'impôt

sur les outils qu'il faut bien acheter et toutes leurs contributions du diable, les quatre vieilles ne suffisant plus. Nous nous crevons au travail ; il suffit de deux saisons mauvaises (et Dieu sait ce qu'est le climat dans ce pays) pour nous mettre sur la paille. Un incendie... dans ces terres de bruyère il y en a tous les ans : un pâtre en vigile laisse flamber son briquet en s'endormant... Voilà une montagnette pelée et une borde brûlée. Les compagnies d'assurances ne veulent rien savoir ; on va devant les juges : il y a dans leurs polices, dans ces pages en lettres petites que vous savez, des trappes toutes prêtes pour vous faire dégringoler. On nous donne tort. Alors arrive le notaire, tout papelard. Hardi les hypothèques ! On fera ce que nous voudrons, vous comprenez, ce que nous voudrons, c'est par bonté d'âme qu'on nous aide. Bon. Mais l'année d'après, bonne récolte ! Tout va bien ? Ah bah ! une loi vite votée laisse entrer en franchise les blés étrangers. Les gros minotiers viennent chercher les nôtres pour rien. Il faut y passer ou laisser pourrir en grange. On y passe. Et, bien entendu, si le sac de quatre-vingts kilos n'en pèse que quatre-vingt-deux, le minotier rechigne, il se juge volé, il se tourne vers les voisins. Bah ! on s'arrangera tout de même pour boucler l'année. Ah ! oui ? On n'a oublié qu'une chose : les intérêts de l'hypothèque. Le clerc du notaire vient à son tour, la bouche en cœur. Il est plein de bonne volonté, cet homme ; il reviendra dans cinq jours. Au bout de cinq jours, c'est le prêteur qui montre sa trogne. Il veut bien attendre à l'année prochaine pourvu qu'on « fasse un papier ». Il vous avancera la somme. Vous savez à quel taux, paysans ! S'il s'agit de 5 000 francs, il inscrit 6 000 ; à 4 pour 100, bien sûr, car il est respectueux de la loi. Seulement, avant de partir, il fait un petit tour dans le clos, dans les champs et même dans la maison. Il se sent déjà chez lui, cet homme, vous comprenez ? Puis ce sont les marchands de biens qui se font voir à leur tour. Le Bartuel arrive de Paris, tout patelin, avec un reçu tout prêt au nom de Bloch ou de Rabevel. Ceux-là achèteront pour presque rien ; ils ne peuvent pas mettre beaucoup d'argent, les pauvres. Ils ne s'occupent que de grosses propriétés, les seules qui donnent un bon rapport, qu'ils disent ; alors, ils réunissent les petites ; ils attendent le temps qu'il faut ; ça fait reposer la terre. Seulement, eh bien, ils ne peuvent pas la payer cher.

La voix du berger était claire, violente, toute pleine d'une ardeur ramassée difficilement contenue. Elle était parfois coupée de rumeurs, les paysans témoins de la scène ne résistant pas aux émotions qui les agitaient. Quand il eut achevé, ce fut une acclamation unanime. Hilarion et Liotte s'étaient retournés, eux aussi. Le Tarramagnou

n'avait pas distingué toutes les phrases de Roucassous, mais il en avait discerné le sens général et il dit à la jeune femme :

— C'est de la politique. Notre Roucassous veut tout réformer ; et pour cela, il commence par exagérer les maux du paysan ; il dépassera le but, car il les dégoûtera de la terre. Et que faire d'ailleurs contre notre condition de tourne-mottes?

Il se préparait à quitter Liotte, à rejoindre ses compagnons lorsqu'il les aperçut dans l'auditoire, fort attentifs aux paroles du berger qui continuait son véhément discours.

— Venez, dit-il alors à la jeune femme, nous sommes trop seuls et trop exposés à la vue de tous ; allons jusqu'à l'orme.

La nuit était prodigieusement claire ; la lune leur versait une lumière dure et froide, reverbérée par la neige, qui arrêtait des ombres opaques et des traits définitifs sur des visages de revenants. Liotte, de caractère raisonneur, n'avait pas accepté sans protester les paroles d'Hilarion :

— Vous ne savez pas ce que vous dites, optimiste, s'écriait-elle. Toujours content de peu, ne vous trompant guère dans votre métier duquel vous êtes si parfaitement instruit, capable de tirer votre vie d'une terre où d'autres mourraient de faim, vous ne pouvez comprendre qu'il y ait des malheureux.

— Mais si, mais si ! Il y a des vieillards, des enfants abandonnés, des malades ; il y a aussi des pauvres véritables. Vous devez penser que ceux-là je serai toujours des premiers à les aider...

— Je le sais bien, dit-elle, vous êtes la bonté même. Mais ce que je ne puis admettre que vous pensiez, c'est que la classe tout entière des paysans n'est pas victime de la cupidité de la bourgeoisie...

— La classe? Qu'est-ce que c'est que cela? Il y a des paysans, il y a des usuriers. Et cela n'a rien à voir avec un ordre politique...

— Voilà où vous êtes un enfant, mon ami. Croyez que des usuriers, il y en a plus que vous ne pensez. Et des paysans endettés. Mais ils ont de l'orgueil et se taisent.

Une immense clameur les interrompit. Quand elle se fut apaisée, ils distinguèrent les éclats d'une voix violente. Puis la clameur qui paraissait exprimer la colère des assistants s'éleva de nouveau. Les jeunes gens s'approchèrent. Roucassous avait repris la parole :

— Oui, criait-il, c'est ainsi. Tous vos exploiteurs, usuriers, marchands de biens, propriétaires mal payés se sont réunis sous l'aiguillon du plus gros qui est Rabevel. C'est cela que le clerc du notaire voulait m'empêcher de vous dire tout à l'heure. Mais je le dirai. Ils se sont réunis. Ils ont passé une espèce de papier qu'ils appellent un

syndicat pour s'épargner les gros frais de manière qu'une seule personne puisse les représenter ici à l'avenir. Et on va commmencer les exécutions.

Il se tut, jouissant de leur silence, de leur angoisse.

— Par qui? Je n'en sais rien. Mais je sais que vous êtes tous dénoncés. Tous les créanciers ont donné la liste de leurs créances. La liste générale est chez le notaire ici ; on l'a vue, je ne vous dirai pas qui. Vous pensiez, braves gens, que vous auriez le secret de vos exploiteurs? Pas du tout. Aujourd'hui on peut dire qu'un tel doit sa terre de tel endroit, qu'un autre a payé ses vaches par une hypothèque sur sa maison, etc. Oui, mes enfants, tout ça est consigné sur un papier où vous vous suivez en procession. Vous y êtes tous, tous.

— Même toi, Roucassous? fit une vieille, goguenarde.

— Pas moi, parce que je n'ai que ce que je porte sur moi, mais, toi, tu y es aussi, Catusonne, pour deux mille francs ; et on t'a fait signer une promesse de vente de ta luzernière. C'est-il vrai?

— Oui, les bandits.

— Et toi, Maderou, tu veux que je te dise ce que j'ai vu? Non. Et toi, Caussanel? Tu t'en doutes... Tous, tous. Et on parle de faire valser tous ces feignants ; c'est nous, les feignants.

L'émotion était extrême. Le berger reprit :

— Vous comprenez que toute cette crapule de la ville n'a pas pris le premier venu pour la représenter. Le paroissien a déjà passé la journée ici. Il a vu Pierre, il a vu Paul ; il a fait des papiers avec eux ; il leur a agrippé des signatures en les menaçant de ne pas renouveler ou en leur promettant de le faire ; enfin, d'un biais ou de l'autre, par miel ou par vinaigre, il les a roulés. Il ouvre le chemin aux marchands de biens. Et il reviendra en ramenant leur homme, le Bartuel des Bloch et des Rabevel. Et il vous mettra tous sur la paille.

— Charogne, charogne ! criaient les paysans. Comment s'appelle-t-il, ce chien noir?

Roucassous exultait :

— Comment il s'appelle?... Demandez à ceux qu'il a visités. Comment il s'appelle? Ah ! Ah ! Et si je vous le montrais, moi?...

Les assistants se regardèrent. Le berger reprit à voix presque basse, mais, les souffles suspendus, les paysans l'écoutaient avec une telle attention que pas un mot n'était perdu :

— Une voiture au jour d'aujourd'hui a tordu la lande. J'en ai vu la mine et senti le fumet. *Fil de huto!* C'était la voiture du Jugement, menée d'une jument noire. D'une jument noire, mes enfants...

Il ajouta à voix plus basse encore :

— Et d'un fou.

— Lui as-tu parlé, à l'innocent, toi? demanda un vieillard tanné et ratatiné qui tremblait de tous ses membres.

— Mauvais signe, l'Ancien, que le fou dans la lande. On n'en avait pas vu depuis l'année de la Grande Peur. Celui-là est plus fou que les fous, parce qu'il parle comme un homme raisonnable. Et il est rusé. Je l'ai vu partir avec le Mauvais et revenir après la chute de la nuit sur notre terre.

— Le Mauvais est revenu?

— Il est revenu pour nous perdre. Faites cuire votre soupe ; c'est lui qui la mangera. Il est là, ce soir ; il est parmi vous ; il m'écoute.

Une sourde rumeur sortait de cette foule nocturne. Les vieilles superstitions revenaient en foule. Le Mauvais était une figure du démon qui allait peut-être apparaître comme déjà les Anciens l'avaient vu, comme ils le contaient aux veillées en décortiquant le maïs. Mais Roucassous tendant le bras s'écria tout d'un coup :

— Le voilà !

Il montrait Déléris immobile. Il s'approcha, le désignant toujours du doigt tendu cependant que les assistants faisaient cercle. Mais Guirand très exalté s'était placé devant le vieillard :

— Vous mentez, vous mentez ! Tu es un imposteur, berger. Le fou, si c'est moi que tu veux dire, n'est pas plus fou que toi. Et Déléris est un saint. Ne le sais-tu pas, que cet homme est un saint?

Sa voix s'étranglait, perdait timbre et couleur. On avait l'impression d'une voix d'autre monde appartenant à un être sans chair.

— Il est le père, criait-il, les yeux au ciel, il est le père de trois cents enfants. Berger, ce Déléris, le plus riche homme des robins, a quitté ses trésors pour faire pénitence ; il est un saint, tous ses sous sont aux pauvres. Salue-le, Roucassous.

— Écoutez l'innocent, s'écria le berger. Voilà ce robin qui veut faire pénitence de ses crimes avec le bien des autres. Il nous dépouille pour faire agréer de Dieu nos dépouilles comme si elles étaient les siennes. Braves gens, ce Déléris, fabricant de prières, soigne les orphelins en faisant des mendiants. C'est lui qui représente maintenant tous les propriétaires. C'est grâce à lui que le vieux Magne va être mis à la porte de sa maison, assis devant elle sur sa chaise avec un paquet de haillons ; on a déjà dit ce matin à la mère Moutet et à son fils, l'infirme, de faire leurs paquets. Il a levé la promesse de vente de Pascot et il aura pour mille écus ce qui vaut mille pistoles. Comme de juste, la paie de ce beau travail, et une bonne commission, c'est pour les orphelins. Mais Pascot et les Moutet et le vieux Magne, il va leur rester à quoi faire, brave monde? A crever.

Cette éloquence remuait les cœurs. Le berger voulut aussi remuer les entrailles.

— Et après eux? Que tous ceux qui ont une terre sans hypothèque, sans dette, sans promesse de vente, sans crainte de partage avec des parents, lèvent la main! Il n'y a que ceux-là qui aient le droit de ne pas craindre. Où sont-ils? Allez, allez ! Personne ne répond. Aucun de vous n'est tranquille, eh? On n'aime pas le dire, ça. Ça reste caché, les papiers dans la toupine noire derrière l'évier ou sous la couette. Mais les robins le savent et ils ont leurs papiers pareils aux vôtres. Il faudra payer. Vous ne pourrez pas. Et alors, rac, le saint homme Déléris arrivera avec un petit arrangement ou avec l'huissier ou avec l'adjudant de Bloch ou de Rabevel. Vous crèverez tous, l'un après l'autre. Si vous ne vous défendez pas, ce cadavre-là vous mangera tous, vous autres, bien vivants.

Le tumulte s'accrut. Des cris de colère s'élevèrent. Un jeune homme fendit la foule :

— Donne-le moi, berger, dit-il avec fureur. Donne-le-moi que je lui fasse un coulart de genêt et que je le suspende, tirant longue la langue, au sully de la place!

Roucassous étendit la main. Il voulait bien déchaîner la révolte mais il la voulait utile ; une violence isolée sur un homme ne pouvait être que néfaste à la cause qu'il défendait. Mais la foule s'excitait et les cris redoublaient. Les quelques compagnons habituels de Roucassous, bergers comme lui dans les communes voisines, avaient déjà fort à faire pour protéger Déléris et Guirand. Celui-ci, haletant, exalté, transporté eût-on dit dans un monde à sa taille, ivre d'une sorte de délire mystique, se débattait :

— C'est un saint ! C'est un martyr ! criait-il d'un air tout égaré.

Mais une pierre lancée avec force contre sa poitrine lui fit perdre la respiration. Aussitôt il écarta ceux qui essayaient vainement de calmer les forcenés ; il se précipita devant eux et, tirant un revolver de sa poche :

— Je tire, dit-il, je tire...

Mais Déléris lui avait déjà saisi le poignet et lui retirait l'arme, disant avec tristesse :

— Que faites-vous, mon enfant? Qui sait s'ils n'ont pas raison devant Dieu?

Cependant le geste de Guirand avait redoublé la colère. Ses défenseurs eux-mêmes se retournaient contre lui ; on n'entendait plus Roucassous. Assaillis, roués de coups, les deux hommes furent soudain soulevés par quelques paysans qui les emportèrent, les poussèrent contre un mur en s'écriant :

— Aux pierres, les enfants !

— On va nous lapider comme saint Étienne. Belle fin ; et bien que j'aie encore à faire sur la terre, je l'accepte, dit avec calme le vieillard, tandis que son compagnon gémissait de douleur.

A ce moment une voix s'éleva. Le Tarramagnou, jusque-là à l'écart, muet, mais passionné par cette action rapide, avait quitté l'ombre de l'orme, s'était précipité devant les deux victimes et d'une voix émouvante, avec un accent de sincérité, d'*humanité* profonde, pressait, adjurait ces hommes de suspendre leur geste.

— Suis-je donc le frère d'assassins? La vie est-elle si facile à porter que vous vouliez, vous, y ajouter le poids du crime? Avez-vous faim de viande d'homme et soif du sang pareil au vôtre? Qu'est-ce que vous faites, gueux? N'y a-t-il pas assez de mangeurs de charognes, que vous vouliez le devenir à votre tour? Eh ! qu'écoutez-vous le berger? Les gendarmes vous écouteront-ils? En quoi Déléris est-il responsable de vos imprudences et de nos misères? Il a la figure de vos engagements. Pourquoi, si cette figure est si laide, les avez-vous signés?

On murmurait. On l'écoutait pourtant. Et Roucassous se taisait comprenant que la tâche était plus dure de ramener le calme que de soulever la tempête.

— Allons, enfants, il est onze heures déjà ; rentrez chez vous. Vous avez été fous tout à l'heure...

Un homme assez jeune mais déjà usé, à figure tranquille, qui écoutait au premier rang, dit d'une voix calme et sérieuse :

— Tu as raison, Tarramagnou, on ne tue pas ainsi des êtres qui sont des hommes comme nous, même s'ils sont méchants. Et puis, il y a les gendarmes pour nous apprendre à vivre. Mais pourtant, le berger avait raison, tout à l'heure. Faut-il que notre bien, engraissé par la sueur de tous les nôtres depuis des années et même des siècles, tombe entre les mains de filous, sitôt que des grêles ou des crevaisons de bêtes nous mettent dans la gêne?

— C'est la loi, Sicardot ; et les gendarmes sont forts, tu le sais. Ne te plains pas, nous demanderons des lois meilleures. En attendant, à quoi bon menacer ce Déléris? Il n'est pas le faucheur, il n'est que la faux...

— Oui, dit paisiblement le berger, il n'est que la faux. Seulement, il a tous les papiers dont besoin pour te mettre à la porte demain de ta maison...

— Moi ! s'écria le Tarramagnou.

— Toi, Hilarion, ton père, ta mère et tous les tiens. Tu es sur la bonne liste du notaire ; tous tes biens et ta maison, il peut les

prendre demain ; ce sera fini de la famille des Cadour, de la propriété des Cadour qui descendait jusqu'au Gardoul...

— Que dis-tu, là, berger? fit Hilarion tout pâle.

— Fini, Tarramagnou, petit homme de la terre, de la prairie de Coussano, du lopin de Caunavar que tu as défoncé cette année au midi de la combe pour y planter de l'aramon ; fini du cheptel, de vos trois paires, des deux juments et du poulain, de la maison où tous tes vieux sont morts depuis cinq cents ans. Le saint homme Déléris que tu as protégé raisonnablement peut te mettre tout nu, le cul sur la pierre, d'un coup de crayon.

— Est-ce vrai, cela, Déléris? demanda le Tarramagnou, retourné tout d'une pièce vers le vieillard.

Celui-ci confirma d'un mouvement de tête, gravement, sans rien dire. Hilarion fit un pas vers lui, blanc comme un drap, mais trébucha et porta la main au cœur. Il sentit qu'il s'évanouissait, se secoua instinctivement, résista à la défaillance sournoise qui montait, s'affermit sur des jambes d'où tout le sang d'un coup s'était retiré vers cette machine intérieure qu'il sentait près d'éclater. Il cria :

— Ma terre !

Il déglutit péniblement. Il étouffait. Tous ses biens passaient sous ses yeux, ensoleillés, féconds, pleins de richesses, nourriciers, secrètement favorables à ses désirs, amis, amis. Il sentait leur épaisseur chaude, il les imaginait autour de lui et machinalement tournant sur lui-même les devinait chacun dans sa direction, les levait de ses pieds, les enroulait autour de sa chair comme un manteau et croisait ses bras sur eux. Et cet homme, cet homme, ce...

— Ah ! canaille, dit-il soudain, dévoré d'une rage irrépressible. Canaille ! Tu veux *ça*, *ça* que nous cultivons, tous les miens, du père au fils. Essaye un peu d'y venir ! Essaye ! Je t'ouvrirais plutôt le ventre !

Il s'était précipité sur Déléris, le secouait comme un forcené ; Guirand le saisit à son tour ; mais d'une bourrade le chétif le renversa à terre ; il serrait maintenant le vieillard au col. La foule se ruait à son tour en tumulte, en poussant des cris de mort.

Une voix proche de l'oreille souffla :

— Écarte-toi, Tarramagnou, tu vas voir si je vais le saigner, moi !

En même temps que Roucassous disait :

— Qu'ils aillent à leur sort ! Nous n'y pouvons plus rien !

Mais Hilarion tout à coup saisi de honte, de remords, d'une colère amère contre le sort et soi-même, criait d'une voix éclatante :

— Les gendarmes ! Sauve qui peut !

Le flottement, la confusion régnèrent aussitôt. La foule fut dis-

persée en un instant. Il ne resta plus sur la place que le berger, Liotte et Sicardot auprès d'Hilarion et des victimes de la colère populaire ; tous se regardaient en silence.

— Qu'allons-nous faire? demanda Sicardot.

— Rentrer chez nous, répondit le Tarramagnou.

Le berger désigna les deux citadins d'un menton hostile.

— Leurs lits sont prêts sous mon toit, dit Hilarion d'un ton sombre. Ils y dormiront mieux que moi.

— Ils peuvent t'être reconnaissants, fit Sicardot. Tu les as sauvés.

— Misérablement. J'ai failli les perdre. Et j'ai par surcroît failli les exécuter moi-même.

Il leur jeta un regard plein de désarroi où il y avait de la haine, de la crainte, et, malgré tout, la douceur des illusions prêtes à renaître sur un signe.

— Tu nous feras un bon chef quand le moment sera venu, Tarramagnou, déclara le berger en se frottant les mains.

— Triste chef, répondit Liotte d'un ton méprisant.

Les hommes se tournèrent vers elle.

— Oui, reprit-elle, triste chef, qui oublie ses principes dès que son intérêt personnel est en jeu.

— Madame, fit Déléris avec calme, de tels chefs sont les plus terribles. Jouets de leur éloquence, de leurs passions, de celles de la foule.

Il ajouta comme pour lui-même, à voix très basse :

— J'aurais préféré mourir que de voir ce que je viens de voir. L'avenir sera singulier. Qu'en pensez-vous, Guirand?

— Êtes-vous un saint véritable? répondit le détraqué d'un ton rêveur. Toute la question est là.

Lucien Fabre.

(A suivre.)

Julie
ou les périls de la Sensibilité[1]

IV

Le 20 juin 1769, M. de Mora fait sa rentrée dans Paris. Il a quitté Madrid le 2 juin et voyage magnifiquement : quatre carrosses, quinze chevaux, de l'apparat ; c'est qu'il amène à Paris Maria Manuela Pignatelli, sa sœur, qui, la veille de son départ, épousait au palais du comte d'Aranda le duc de Villa Hermosa, mais en l'absence de ce duc. Le mariage s'est fait par procuration ; le comte d'Aranda représentait le fiancé. M. de Mora s'est chargé de remettre l'épouse aux mains de l'époux. Il a, pour la circonstance, un congé, qui est la chose qu'il paraît avoir le plus recherchée, dans le service de son régiment. Il passera sept ou huit mois à Paris.

Et il revit Mlle de Lespinasse. Elle n'était pas loin de trente-sept ans, cette fois, et l'attendait. Imaginons à notre fantaisie leur rencontre : les documents ni ne nous aident, ni ne nous gênent, à l'imaginer ; il n'y a point de documents, c'est dommage. Ils s'aimaient encore, et de mieux en mieux. Sans doute faut-il placer ici les mentions et les louanges que fit plus tard, cinq et six ans plus tard, de leur amour et de sa ferveur, Mlle de Lespinasse. Et il est vrai que ce ne sont alors que souvenirs, mais vifs et

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1924.

chaleureux. Elle était, je crois, de ces personnes qui ont la mémoire aussi ardente pour le moins que la sensibilité du moment.

Elle écrit, en 1774, après qu'il est mort : « Oh ! combien j'ai été aimée ! Une âme de feu, pleine d'énergie, qui avait tout jugé, tout apprécié et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'était abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer. Mon ami... » Car elle écrit à un ami : quel ami? je le dirai... « Mon ami, voilà comme j'étais aimée !.. » Elle écrit : elle parle ; ne croyez-vous pas entendre sa voix?

Et, ce Mora, ne le voyez-vous pas, comme il y a trois ans, dirait Julie, jusqu'au fond de l'âme? C'est un garçon de grande intelligence, qu'on a cru et qui se croyait destiné pour accomplir de splendides prouesses : il s'est découragé. Soit qu'il n'eût pas l'étoffe de son rêve, ou qu'il lui vînt de la maladie quelque faiblesse déjà et qu'il sentît l'effort trop dur ou inutile, parce que tout est vanité, il dédaigne ce qu'il n'a pas l'entrain de faire, il ne fait rien, renonce à tout et à lui-même ; et cette abnégation, c'est l'hommage qu'il apporte à sa bien-aimée. Quel hommage, le plus tragique ! Ce héros qui s'abandonne, qui voulait tout et pouvait le vouloir, méprise tout et ne veut plus rien que d'aimer. Si Mlle de Lespinasse en est touchée, on le serait à moins.

La même année encore, elle écrit : « J'étais aimée, et aimée à un degré où l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu... » ce qu'elle a lu? ah ! des romans, *Clarisse Harlowe*, *Manon Lescaut*, *Julie* (comme elle) *ou la Nouvelle Héloïse*... Eh bien ! tout cela, qui vous paraît si plein d'amour, « était faible et froid en comparaison du sentiment de M. de Mora. Il remplissait toute sa vie ; jugez s'il a dû occuper la mienne ! » Le 15 septembre de la même année : « La créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante qui ait existé... m'avait donné, abandonné son âme, sa pensée et toute son existence... » Mais oui, car il avait tout renoncé entre les mains de son amante, tout espoir et tout désir d'être un grand homme et de faire éclater son génie, pour n'être qu'un amoureux auprès d'elle. Et elle : « J'en jouissais avec étonnement et transport. » Elle raconte qu'elle lui parlait de la distance qu'il y avait de lui à elle, de lui un grand d'Espagne à elle une fille bâtarde ; il s'en affligeait, « et bientôt il me persuadait que tout était égal entre nous, puisque je l'aimais. » Fine

raison, la seule : « puisque je l'aimais », et qu'il avait tout éconduit de sa pensée, hormis l'amour.

L'année suivante, 1775, un gai souvenir amuse Mlle de Lespinasse et puis l'attriste. Un jour, il était alors à Madrid ; et, là-bas, toutes les femmes étaient folles de lui ; peut-être lui a-t-elle montré un peu de jalousie à propos de ces belles Madrilènes qui ont un renom très ardent... Il répondit, et souriait probablement : « Elles ne sont pas dignes d'être vos écolières. Votre âme, à vous, a été chauffée par le soleil de Lima ; et mes compatriotes semblent nées sous les glaces de Laponie. » Elle ajoute : « Et c'était à Madrid qu'il me mandait cela ! » Elle avait grande opinion de la vivacité des Madrilènes ; elle est flattée, elle se dit qu'il faut qu'elle ait « de la chaleur », pour avoir « fait jouir une âme forte et passionnée du plaisir d'être aimée ». Tel est ingénieusement l'amour-propre de l'amour ; et M. de Mora n'ignorait pas l'art de le satisfaire en son amie.

Elle écrit, le 17 octobre 1775 : « Mon Dieu, qu'il était doux d'aimer et de vivre pour quelqu'un qui avait tout connu, tout jugé, tout apprécié, et qui avait fini, comme le sage, par trouver que tout n'est que vanité ! Aimer suffisait à son cœur et à son âme. Ah ! qu'elle était noble, qu'elle était grande, cette âme ! Je n'ai jamais vu réunir tant de passion à tant de vertu ! » Voilà de brûlants souvenirs. Et, si tout le détail de l'histoire n'y est qu'implicitement contenu, vous apercevez cependant les deux héros de l'aventure, et la flamme qui les anime, et le tour de leur causerie, et le parti qu'ils savent tirer de leur tristesse au profit de leur amour : le reste n'est pas votre affaire, non plus la mienne, au bout du compte.

Qui des deux était le plus épris? Marmontel, qui les a vus ensemble bien des fois, dit : « Nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle. » Et peut-être que je me trompe ; mais je crois que, le plus aimant, ce fut M. de Mora. Pourquoi je me le figure, je le dirai bientôt.

Cela ne vous suffit pas ; et il vous plairait de savoir ce que fut exactement cet amour ; une passion spirituelle et qui laissa Mlle de Lespinasse demoiselle, ou non. Je n'en sais rien. Ni Mme Suard non plus n'en savait rien, au témoignage de qui se réfèrent les partisans d'une Lespinasse qui s'est bien gardée. Mme Suard n'est pas bien forte et n'est peut-être pas bien bonne. Elle écrit cependant : « Je puis

assurer qu'il n'y a eu entre eux que des communications par lettres et des conversations. » Elle se fie, pour l'assurer, à un mémoire que Mlle de Lespinasse avait écrit, touchant l'histoire de ses amours avec M. de Mora, et qu'elle avait communiqué à M. Suard. On n'a pas de peine à se figurer que, dans ce mémoire et communiqué à M. Suard, Mlle de Lespinasse eût de toutes façons réservé ce qu'il ne fallait pas dire. Et d'Alembert qui, à la mort de son amie, lut ce mémoire en eut, semble-t-il, une tout autre impression que ladite Mme Suard.

Il y a bien des arguments à présenter, soit en faveur d'une opinion là-dessus ou de l'autre. Mais cela fait une chamaillerie où j'avoue que l'on peut avoir de l'esprit, sans très bon goût. Si M. de Mora fut bel et bien l'amant de Mlle de Lespinasse, je n'en sais rien. Si j'ai mon idée là-dessus, ayez la vôtre, à votre choix, et comme vous plaira le plus Mlle de Lespinasse qui cède à la nature ou lui résiste.

Le meilleur argument que l'on donne pour le parti de la vertu, c'est que M. de Mora et Mlle de Lespinasse s'étaient promis le mariage. On le dit ; mais j'en doute un peu ou, du moins, je ne crois pas que M. de Mora eût épousé Mlle de Lespinasse.

Je crois, par contre, que Mlle de Lespinasse eût épousé M. de Mora le plus volontiers du monde. Est-ce pour cela qu'ils n'auraient été amants que de propos. Je n'en sais rien ; et vous non plus. D'une manière ou de l'autre ne les plaignons pas : car ils s'aiment et sont heureux de s'aimer. Soudain, plaignons-les : car ils vont être séparés.

M. de Mora, au mois de février 1770, est à Paris depuis sept ou huit mois : il tombe malade. Les médecins le déclarent poitrinaire. Le climat de Paris ne lui vaut rien, l'hiver lui est dangereux. Ses parents veulent qu'il retourne en Catalogne. Il part. Ce qui m'étonne, c'est qu'il parte. Et, s'il part, ce qui m'étonne, c'est que Julie ne songe point à l'accompagner. Elle ferait une folie? C'est justement où je l'attendais.

Je sais bien qu'elle est casanière et ne bouge pas volontiers de sa maison de la rue Saint-Dominique. Mais enfin ce grand amour vaut qu'elle se dérange de ses habitudes ! Elle a laissé partir son amant ! Qu'elle en ait souffert, j'en suis sûr. Folie pour folie, celle-ci qu'elle a choisie ne m'enchante pas. Et c'est pendant l'absence de M. de Mora, que

Suard écrit à cette amante casanière et lui demande où elle en est de ses espérances... Au fait, si M. de Mora est parti, peut-être avait-il aussi le devoir de rejoindre son régiment ; et, en partant avec chagrin, peut-être a-t-il prié Julie de rester bien sage : c'est la dernière fois qu'il part, il va se dégager de toutes ses obligations, militaires et autres, puis revenir et l'épouser. C'est donc lui, M. de Mora, qui ferait une folie, non la grande amoureuse? En vérité, je n'en sais rien.

Mais, en Espagne, on se méfie probablement de ses projets. Il n'a guère plus de vingt-cinq ans. Il est arrivé colonel, au mois de février ; deux mois après, et pour l'attacher mieux au métier militaire, on vous le nomme général de brigade chargé d'un emploi à la cour. C'est bien joué. Mais, lui, va riposter : quelques mois plus tard et avant la fin de cette année 1770, un beau jour, il donne sa démission. La raison, le prétexte? Il est malade. Ses amis n'en veulent rien croire et soupçonnent d'autres motifs. Toujours est-il que, le 25 février 1771, comme pour démontrer qu'il ne mentait pas, il est pris d'une forte fièvre, il vomit le sang, s'évanouit : l'on n'est pas sûr qu'il se réveille.

Il avait, dirent les médecins, les deux poumons attaqués. Il ne pouvait se tirer de là qu'en allant, et sans retard, chercher la tiédeur et l'air salubre de Valence. Il est perdu ; le sait-il? et Mlle de Lespinasse le sait-elle, qui ne vient pas le retrouver, soit à Valence, ou au bout du monde?

A Valence, où des amis l'accompagnent et un médecin tout à son service, M. de Mora tâche de se guérir. Bientôt il commence d'aller mieux ; il est plus gras, il a meilleure mine. Il apprend que, dans un couvent d'Espagne, un moine est un grand guérisseur : il va le consulter, inutilement. Tout ce qu'il fait, ne lui donne que rémission.

A Paris, depuis le départ de M. de Mora, Mlle de Lespinasse est malheureuse au point qu'elle rend la vie intolérable à tout ce qui l'entoure, et à ce pauvre d'Alembert plus qu'à personne.

Elle ne lui cache pas son chagrin : Julie, pour être cachottière, ou seulement discrète, a beaucoup trop de vivacité d'abord et une crédulité bien déférante aux sentiments qu'elle éprouve. Lui, comme il l'aime, il souffre de son chagrin : il en souffre deux fois, s'il en est le témoin, non l'objet. Julie n'a point eu jamais un caractère extrêmement

doux. Et d'Alembert l'impatiente. Elle l'envoie promener. Il en tombe malade.

Au mois de juillet 1770, il se sent « imbécile de découragement et de tristesse ». Et il s'en plaint à ses amis ; à Voltaire : « Je ne sais quand cela se passera. Si je dois continuer à vivre ainsi, j'aimerais beaucoup mieux finir. » Il se plaint à Julie, sans doute : elle a bien assez affaire de sa tristesse à elle et ne songe point à celle d'autrui. D'Alembert, qui la voudrait secourir, n'essuie que rebuffade. Et Julie n'a désormais qu'une idée : se débarrasser de lui.

Mais alors, qu'en faire? Elle imagine adroitement qu'il n'y a qu'une chose qui le puisse remettre d'aplomb : ce serait de voyager en Italie. Tout seul? Car elle ne va point l'accompagner : elle ne bouge pas, on l'a vu, et reçoit rue Saint-Dominique les lettres et les nouvelles de M. de Mora qui n'a point encore eu sa crise la plus alarmante : mais que fait-il, que devient-il et quand surtout reviendra-t-il?

Elle écrit à Condorcet, qui est si bon, si dévoué, qui « n'a peut-être jamais dit à un de ses amis, *je vous aime*, mais qui n'a jamais perdu l'occasion de le lui prouver » ; ce Condorcet qui travaille dix heures par jour, mais qui a toujours du temps à donner à ses amis, elle lui écrit avec assurance : « Venez à mon secours, monsieur ; j'implore tout à la fois votre amitié et votre vertu. Votre ami, M. d'Alembert, est dans l'état le plus alarmant. Il dépérit d'une manière effrayante ; il ne dort plus et ne mange que par raison. Mais, ce qui est pis que tout cela encore, c'est qu'il est tombé dans la plus profonde mélancolie. Son âme ne se nourrit que de tristesse et de douleur ; il n'a plus d'activité ni de volonté pour rien ; en un mot, il périt, si on ne le tire par un effort de la vie qu'il mène... » Et elle n'a pas l'air de se douter que, la vie qu'il mène, c'est elle qui la lui impose... « Nous nous réunissons tous pour le conjurer de changer de lieu et de faire le voyage d'Italie. Il ne s'y refuse pas tout à fait, mais jamais il ne se déterminera à faire ce voyage seul, et moi-même je ne le voudrais pas. Il a besoin des secours et des soins de l'amitié... » C'est l'occasion, Julie, de montrer la vôtre !... Elle n'y songe pas... « et il faut qu'il trouve cela dans un ami tel que vous ». Voilà comme elle écrit, avec un oubli de soi qui serait beau s'il se produisait en cas de plaisir, mais non point en cas de bonté.

Condorcet n'a pas éconduit un ami, et d'Alembert n'en doute pas. Mais d'Alembert ni Condorcet n'ont l'argent qu'il faudrait pour voyager tous deux en Italie, où les envoie Julie, qui les engage à prendre au plus tôt leurs arrangements. Et d'Alembert, à qui va-t-il s'adresser? Il n'est pas en bons termes avec le roi de France ; mais, avec le roi de Prusse, excellents. Il écrit donc à ce grand Frédéric : « Ma santé, sire, dépérit de jour en jour. A l'impossibilité absolue où je suis de me livrer au plus léger travail, se joint une insomnie affreuse et une profonde mélancolie... » Ses amis et ses médecins lui conseillent de voyager en Italie ; son peu de fortune lui interdit ce remède, le seul (dit-on) qui le dispenserait d'une mort lente et cruelle. Il faudrait environ deux mille écus... « Je prends donc la liberté de les demander à Votre Majesté. » La majesté prussienne envoya les deux mille écus et un sarcasme que voici : « C'est une consolation pour moi que ces rois tant vilipendés puissent être de quelque service aux philosophes ; ils sont donc au moins bons à quelque chose. » D'Alembert et Condorcet partirent les premiers jours du mois d'octobre.

Ils allaient en Italie ; mais Ferney se trouvait sur leur passage : ils ne manquèrent pas de s'y arrêter. Voltaire les reçut à merveille. Il égaya un peu d'Alembert, qui avait besoin de gaieté. Alors, d'Alembert n'eut aucune envie de continuer son voyage. Dès le mois de novembre, avec Condorcet qui ne l'eût pas quitté, il reprit le chemin de Paris, où l'appelait sa plus chère pensée : Mlle de Lespinasse.

Quand il fut de retour, elle était, dans l'attente, plus impatiente qu'à son départ. Et, quand M. de Mora, terriblement malade, fut à Valence, l'inquiétude la rendit éperdue. Deux fois la semaine, les jours qu'arrivait le courrier d'Espagne, elle avait la fièvre et des convulsions. M. de Mora lui écrivait à peu près tous les jours, de sorte qu'elle était assurée d'une lettre au moins à tous les courriers.

Pauvre d'Alembert ! Et gentil, jûsqu'au ridicule ! Pour épargner à son amie l'attente un peu plus longue d'une lettre, il se levait de très bonne heure, se privait de son premier repas et, du plus vite qu'il pouvait, allait à la poste lui-même prendre le courrier de Julie.

J'en veux à Julie. Elle n'aurait pas dû se jouer ainsi d'un ami parfait, et qui était M. d'Alembert. Ces grandes

amoureuses, toutes consacrées à leur grand amour, n'ont pas le temps d'être gentilles. Et Julie, le jour qu'elle aura succombé dans les bras de son grand amour le deuxième, fera bien des histoires sur la perte de sa vertu : je lui en ferais davantage sur la sévérité qu'elle eut à l'égard de l'homme qui l'aimait avec tant de simplicité, de bonhomie et d'un renoncement presque dérisoire. J'en ai honte pour elle, mais ce baron de Grimm, tout né qu'il fût à Ratisbonne, lui donne la leçon très justement, même s'il raille et si la phrase est lourde, lorsqu'il écrit à sa manière : « Il n'y a point de malheureux Savoyard à Paris qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la société encyclopédique, le dictateur de nos académies, en faisait tous les matins pour le service de Mlle de Lespinasse. » Mais elle lui disait merci, dont il se contentait.

Cependant, à Valence, M. de Mora s'ennuyait de Paris et ne traitait pas mieux ses amis obligeants que, Julie, d'Alembert. L'un d'eux écrit : « Son Excellence a le goût du tragique et emploie un langage aux couleurs renforcées. On ne se débarrasse pas d'un assassin en termes plus injurieux que ceux dont il s'est servi envers moi. » Ses amis le trouvaient; le croyaient, en bonne voie de guérison, mais l'engageaient à ne perdre pas le bénéfice de quelque sagesse par une fâcheuse imprudence, car il entendait retourner à Paris sans retard.

Un beau jour, il partit. Ce fut au commencement de l'été. L'on ne put le retenir plus longtemps. Il partit comme un fol et fit son voyage de même, avec une espèce de fureur, sans vouloir s'arrêter nulle part, tant le pressait l'amour.

Il avait à Madrid une sœur, qui était religieuse dans un couvent, et qui, sachant qu'il passerait par cette ville, comptait l'y voir. Il refusa de s'arrêter. La nonne, quelques jours plus tard, écrit à M. de Villa Hermosa, son beau-frère, qu'elle ne l'a pas vu ; elle ne se plaint pas : elle souhaite qu'il ait bientôt recouvré la santé.

Jusqu'à Paris, point de relâche. A Paris, le monde lui fait grand accueil ; et la cour le réclame. Il ne se donne pas l'air dédaigneux. « Mais, écrit Mlle de Lespinasse, au milieu de la dissipation de la cour, étant l'objet de la mode, étant devenu celui de l'engouement des plus belles dames, il n'avait qu'une affaire, il n'avait qu'un plaisir : il voulait

vivre dans ma pensée, il voulait remplir ma vie. » Je ne crois pas qu'elle se trompe. Il l'a aimée, à ce qu'il semble, d'un séjour à l'autre, plus ardemment, comme si, dans l'absence, il lui avait, à chaque fois, découvert ou — tel est l'amour — inventé de nouveaux attraits.

V

Il est à Paris : quel bonheur ! Et, comme le monde l'a toujours gâté, il n'en est pas très curieux. Il a vingt-huit ans ; il est blasé : tout ce qu'il dédaigne semble à Julie un trophée qu'il dépose amoureusement à ses pieds.

Mais, au mois d'octobre, il fut invité à Fontainebleau, où était la cour. Pendant dix jours, ces deux amants seront séparés. Le seront-ils et faut-il appeler séparation l'union parfaite de leurs pensées qui, même de loin, sont ensemble? Pendant ces dix jours, dit Julie, « je ne sortis pas une fois : j'attendais une lettre ou j'en écrivais une ». On peut s'en rapporter à elle ; car elle écrit — à merveille, d'ailleurs, — mais comme d'autres bavardent : tout le temps. Et lui, pour l'amour d'elle, prend le même usage : « Je recevais, dit-elle, deux lettres par jour de Fontainebleau ; l'absence fut de dix jours, j'eus vingt-deux lettres. » Elle les a cent fois relues, certainement, et les a comptées.

Charmant amour ! et, s'il fût sage, l'espérance du mariage l'enchantait ; s'il ne le fût pas, l'excusait.

Ainsi passe l'hiver, et puis le printemps. Sages ou non, les deux amants sont heureux. Imaginez leur bonheur à votre guise. Et puis la maladie, que l'on croyait éloignée, reparaît. Au premier avertissement qu'elle donne, il faut ne plus compter sur rien. Julie ne s'y résigne pas et lutte contre ses craintes ; elle s'épuise à cet effort. Bientôt les avertissements deviennent plus fréquents et indiscutables. Julie, un jour, écrit à son ami M. Suard : « Tous les biens de la vie ne me dédommageraient pas de ce que j'ai souffert... Depuis trois mois, je suis à la torture... » Elle ajoute : « et je n'en aime que davantage ». Elle n'était pas déjà bien raisonnable, Julie ; mais l'espérance et la crainte, mêlées et contrariées, vont la rendre une folle.

Au commencement de juin, M. de Mora eut des vomissements de sang, d'une telle force et d'une telle abondance que l'on crut qu'il allait mourir. Les médecins le saignaient,

en outre, constamment, de sorte qu'ils auraient fini par l'empêcher de vomir le sang, car ils ne lui en laissaient plus. Condorcet, qui écrit à Mme Suard, lui annonce que Julie est horriblement inquiète.

Je le crois bien ; et elle a tristement raison de l'être. « Ces accidents si répétés, dans un corps si délicat, ne fondent que trop ses inquiétudes, » remarque son ami Condorcet. Au surplus, elle a dit qu'elle était, depuis trois mois, à la torture ; et elle écrit à Condorcet, le 14 juin : « M. de Mora a passé hier l'après-dînée chez moi. Il était fort bien ; mais l'avenir m'effraye : trois cents lieues d'éloignement, et une maladie mortelle !... » C'est que M. de Mora, dans quelques semaines et sur l'ordre des médecins, partira pour Bagnères d'abord, où il fera une saison de remèdes, puis pour Madrid, où il a sa mère mourante et où son père veut l'emmener. Bref, Julie sera une nouvelle fois séparée de M. de Mora, d'une façon plus affligeante que jamais, si elle prévoit une autre séparation, par la dure mort... « Cette pensée est au-dessus de mon courage, dit-elle. Il est affreux, ce qu'une affection de plus met de malheur dans la vie !... » S'en plaint-elle? « Cependant le sentiment a un tel charme qu'on ne voudrait point cesser d'aimer. » Voilà comme Julie aime M. de Mora et, plus encore, aime le sentiment qu'elle a pour lui.

Cela est du 14 juin 1772. Quelques jours plus tard et peut-être le 21 juin, qui serait exactement une semaine plus tard, M. de Mora se remet assez bien de la crise où il a pensé mourir. Que fait Julie?

Et je n'y vois rien de mal : — au surplus, elle n'a point M. de Mora chez elle, pour le soigner ou lui tenir compagnie ; — elle va déjeuner à Moulin-Joli, maison de campagne où demeure durant l'été le riche, intelligent et aimable M. Watelet, l'ami de d'Alembert et qui est un homme des plus distingués, qui s'occupe de belles-lettres et de beaux-arts, et qui a ce jour-là quelques amis chez lui. Ce Moulin-Joli n'est pas loin de Paris, mais, sur les bords de la Seine, auprès du bac de Bezons : une maison très agréable et le jardin, qui s'étend sur deux îlots, arrangé à la nouvelle mode, sur le modèle de la nature comme on aime à se la figurer. M. Watelet demeure avec sa vieille amie, Marguerite Lecomte qu'il a, trente ans de ça, doucement chapardée à un mari des plus accommodants. Cela n'offense personne, ni le

mari ; et tout le monde va chez M. Watelet : Julie, en y allant, ne choque personne.

Il y avait, parmi les invités de M. Watelet, le comte de Guibert, qui était fort à la mode, cette saison-là. On le savait l'auteur d'un livre le plus digne de curiosité, paru dans les Pays-Bas, sans nom d'auteur, deux ans plus tôt, et qu'on ne trouvait point aisément à Paris : l'*Essai général de tactique*. Le titre n'est pas ce qui tente le plus ; mais on n'ignorait pas que le comte de Guibert, un colonel et puis commandant de la Légion corse, traitait à sa manière, et très originale, au point d'en être subversive, maintes questions militaires, et d'autres qui étaient de politique. On raffolait de politique, en ce temps-là ; et, quand un livre de politique n'avait pas son entrée en France, tout le monde le recherchait. Il faut ajouter que l'*Essai général de tactique* révèle un homme très intelligent, un assez bon écrivain qui met ses idées en ordre et les présente avec une clarté bien éloquente. Bref, le génie du comte de Guibert fut reconnu de tout le monde et grandement célébré.

Mlle de Lespinasse eût rougi de ne pas admirer plus que personne le héros du jour... En le disant, je ne lui veux pas chicaner d'être sincère : elle l'était, avec une simplicité presque naïve ; elle l'était d'une façon que l'enfant qui vient de naître, l'enfant de la nature (je ne dis pas de la campagne) ne le sont pas davantage ; mais il arrive que la sincérité, vertu prime-sautière, s'applique à des objets fabriqués. Ce fut comme l'auteur de l'*Essai général de tactique* toucha de vive admiration Mlle de Lespinasse.

Il n'avait pas vingt-neuf ans, — elle quarante ; — il comptait douze ans de service dans les armées du roi, de belles actions à la guerre, et il savait parler aux femmes ou, du moins, les rendre contentes d'un peu d'attention qu'il voulait bien leur accorder quelquefois. S'il était beau? C'est déjà une beauté de plaire, et la principale. En outre, il avait, dans son allure et son maintien, dans son air et sur son visage, de l'énergie avec de la douceur, de la force qu'il ne donnait pas toute à chaque instant, qui lui faisait une réserve de santé, l'intelligence également riche et sereine : un large front bien chevelu, les yeux logés profond, la bouche grande, la mâchoire solide ; et, par-dessus tout, une éloquence agréable et persuasive.

M. de Mora était malade. Il commençait d'aller mieux.

Il devait prochainement quitter Paris et portait la mort en lui-même. Mlle de Lespinasse en avait un affreux chagrin. Et, quand elle eut rencontré M. de Guibert, elle n'aima pas moins M. de Mora, mais elle aima aussi M. de Guibert : et voilà son trouble, qui durement la secouera.

Ne donnons point à ce mot plus de sens qu'il ne lui en faut, mais elle a désormais deux amants, cette grande amoureuse très nonchalante et qui n'a pas eu le premier de très bonne heure. Le second lui advient d'une manière inopinée, tardive, car il aurait mieux valu qu'il prît les devants, et hâtive pourtant, s'il ne laisse pas le premier finir son cours. M. de Mora est si malade, et à six semaines de quitter Paris, où il ne doit plus revenir !... Nous demanderions grâce pour lui. Mais à quoi bon demander grâce aux destinées impitoyables ou, disons mieux, indifférentes? Et c'est à elles que Mlle de Lespinasse est en butte ; elles se vont emparer de la pauvrette et la mener à leur guise.

Mlle de Lespinasse, un an plus tard, se plaint de son aventure : « J'étais bien éloignée, dit-elle, d'avoir besoin de former une telle liaison ; ma vie et mon âme étaient tellement remplies que j'étais bien loin aussi de désirer un nouvel intérêt. » Sans doute ; et qui ne l'approuverait? Nous avons pitié de M. de Mora, que trahit l'amour avant l'existence.

Elle dit que ce n'est pas sa faute ; elle dit : « Est-ce que nous sommes libres? Est-ce que tout ce qui est peut être autrement? » Voilà ce qu'elle dit ; et ce n'est rien dire : mais que dire aussi? Tout le déterminisme de l'école n'empêche pas, Julie, qu'en agissant comme il est impossible que vous n'ayez point agi vous ne méritiez nos regrets. Petits regrets, au prix de vos remords ! Mais vos remords sont votre affaire ; et nos regrets vous rendent moins aimable.

Est-ce qu'il ne fallait pas laisser à M. de Mora le temps de mourir?... Où Mlle de Lespinasse nous désarme, c'est à le dire et le crier plus fort que nous.

Elle avait vu M. de Guibert et lui avait trouvé de l'attrait. L'un des jours suivants, elle écrit à Condorcet : « J'ai fait connaissance avec M. de Guibert. Il me plaît beaucoup. Son âme se peint dans tout ce qu'il dit ; il a de la force et de l'élévation ; il ne ressemble à personne. » Ah ! que j'aime ces derniers mots ! Et, même si je crois que M. de Guibert, en vérité, ne ressemblait à personne, Julie, en le disant,

comme de tout amant son amante, ressemble à tout le monde avec une abnégation bien jolie. Car, si l'amant ou l'amante ne trouvait pas l'objet aimé tout différent de tous les autres, il aurait sa fidélité à l'épreuve. Mais Julie, non : jamais de la vie elle ne consentirait que l'amour qu'elle a pour M. de Guibert lui ôte l'amour qu'elle a pour M. de Mora : leurs deux particularités les distinguent.

Il semble qu'elle fit les premières avances. Peut-être M. de Guibert, après le déjeuner de Moulin-Joli, l'aurait-il négligée, si elle ne l'avait relancé. Le 14 juillet de l'année suivante, qu'elle a déjà depuis des mois son habitude épistolaire avec l'auteur de l'*Essai général de tactique*, elle lui écrit : « Je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée à vous écrire *ce premier billet...* » Qu'est-ce que ce premier billet, qui lui donne tant de remords? Un petit mot, je suppose, qu'elle lui adressa peu de jours après le déjeuner de Moulin-Joli : elle le priait de la venir voir. Il vint ; et ce dut être l'un des premiers jours de juillet. Ensuite, elle écrivit à Condorcet : « J'ai vu M. de Guibert chez moi ; il continue à me plaire infiniment. » Ce n'est pas trop dire, mais avec une discrétion qui est pour Condorcet, pour elle aussi.

M. de Mora n'est pas encore parti ; pauvre de lui ! Or, il va mieux. Il l'écrit à Condorcet : « Je suis au point où j'étais avant ce dernier accident. Je crois même que mon régime actuel vaut mieux que celui que j'observais auparavant, et j'en espère un effet plus assuré. » Mlle de Lespinasse dit également qu'il mène à peu près sa vie ordinaire. Il put, le 7 août, partir pour les Pyrénées. Comment Julie supporta ce départ, il n'en faut pas douter : elle eut un horrible chagrin. Nous n'avons pas une lettre d'elle qui le prouve ; mais, dans le recueil abondant de ses lettres, et même adressées à M. de Guibert, on en trouverait plus d'une toute pleine d'un chagrin pareil ou analogue.

Elle ne doutait pas que M. de Mora ne fût en péril de mort. Et le séjour de Bagnères, s'il avait pu lui donner un peu d'espoir, le lui ôta promptement. Au mois de septembre, M. de Mora se remit à cracher le sang ; on le saigna neuf fois d'affilée. Allait-il résister à de tels maux et à de tels remèdes? Mlle de Lespinasse n'en avait pas l'assurance. Elle était si affligée que son ami M. Suard lui rendait visite chaque jour et deux fois le jour ; « il dit, écrit Mme Suard,

qu'elle ne peut vivre longtemps, qu'elle se consume et se dévore ». Si elle était morte de chagrin pour M. de Mora, ce mois de septembre 1772, elle serait plus touchante qu'elle ne va le devenir : elle sera plus tragique, dans peu d'années, qu'elle mourra de cet amour, d'un autre, et du remords de n'être pas morte d'un seul.

Vers la mi-septembre, M. de Mora quittait Bagnères et prenait la route d'Espagne. « Il est parti, écrit Mlle de Lespinasse à qui l'on vient de l'annoncer, dans un état qui me fait tout craindre pour sa vie. Son médecin le conduit. Mais, s'il peut le secourir, il ne pourra pas le garantir d'une rechute qu'il ne pourra soutenir, dans l'état d'épuisement où il est... Il était si anéanti qu'il n'a pas pu juger du péril auquel il s'exposait en se mettant en route... Jugez de ma situation ! » M. de Mora put cependant gagner Bayonne, où le prit sa sœur la duchesse de Villa Hermosa et parvint, avec lui, jusqu'à Madrid.

En quittant Paris, le 7 août, M. de Mora était le plus triste des hommes. Il comptait pourtant revenir et, s'il ne savait pas quand, ne doutait pas de ce bonheur. Il se flattait aussi de combler, à son retour, le rêve de sa vie, en épousant sa bien-aimée. Le voici maintenant à Madrid ; et, près de sa mère qui, du même mal que lui, va mourir avant lui, que fait-il? Plaider sa cause : il tâche d'obtenir le consentement de sa mère à son mariage. Il a contre lui sa sœur, qui déteste Mlle de Lespinasse et qui s'est promis d'arracher à une « astucieuse Française » le moribond. Ce débat le tue au jour la journée. Mlle de Lespinasse est, de loin, touchée d'un zèle si doux et fidèle : « J'ai eu, écrit-elle, dix pages qui m'ont pénétrée de tendresse et de douleur. Il est bien plus malheureux que moi. Il sait bien mieux aimer. Il a bien plus de caractère. En un mot, il a tout ce qu'il faut pour être le plus malheureux et le plus aimé de tous les hommes ! » Elle s'attend que la duchesse de Villa Hermosa, en haine d'elle, le tourmente atrocement.

Est-ce que la duchesse de Villa Hermosa et sa mère n'imaginèrent pas de confisquer la correspondance de M. de Mora et de Mlle de Lespinasse? Il y eut, de part et d'autre, des lettres qui n'arrivèrent pas à destination. Mlle de Lespinasse crut à une fraude. Elle était, de ce fait, coupée de son amant. Que faire? Elle eut recours à cet infortuné d'Alembert, toujours obligeant et crédule ;

il écrivit au duc de Villa Hermosa, eut des nouvelles qui étaient de moins en moins mauvaises, eut des lettres de M. de Mora que lui passait le duc pour les remettre à Mlle de Lespinasse : elle dut lui en dire merci.

Elle ne cessa point d'être occupée au sujet de M. de Mora : ce grand souci aurait suffi à tout son temps. Mais elle avait aussi une puissance d'émoi qui devait suffire à plus d'un amour. Et, tout l'hiver, jusqu'au printemps 1773, néglige-t elle sa curiosité nouvelle pour M. de Guibert? Ah ! que non pas ! Il n'y a aucune lettre d'elle à lui jusqu'au 15 mai : aussitôt elles sont de presque tous les jours et, par le ton, prouvent que la curiosité est devenue un autre sentiment qu'elle appelle amitié, qui est de l'amour.

Comment l'amour est-il venu? Était-il là dès le début? Comment Mlle de Lespinasse est-elle arrivée à n'en plus faire si grand mystère? Et tout cela, tandis qu'elle endurait la torture au sujet du pauvre M. de Mora !

C'est une histoire absurde, et révoltante, ou qui amuse et qui choque à la fois, qui donne envie de rire et n'est pas gaie ; une de ces histoires du cœur où le cœur montre ses ridicules manigances.

Il y avait Mlle de Lespinasse, qui aimait M. de Mora. Elle va aimer M. de Guibert. Comment passer de l'un à l'autre? Eh ! bien, c'est M. de Mora qui va livrer à M. de Guibert sa bien-aimée, sans le savoir.

En doutez-vous? Julie vous l'expliquerait, Julie qui, le 15 mai, écrit à M. de Guibert : « J'avais tant souffert ! mon corps, mon âme étaient épuisés par la durée de la douleur... C'est alors que je vous ai vu ; c'est alors que vous avez ranimé mon âme ; vous y avez fait pénétrer le plaisir : je ne sais lequel m'était plus sensible, de vous le devoir ou de le ressentir. » Et qui écrit à M. de Guibert, le 24 juin : « Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instants ma douleur ; et ce bien d'un moment m'a attachée à vous pour la vie ! » Et qui écrit à M. de Guibert le 6 septembre : « Mon âme n'avait point besoin d'aimer ; elle était remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, répondu, mais douloureux cependant : c'est ce mouvement qui m'a rapprochée de vous. Vous ne deviez que me plaire et vous m'avez touchée. En me consolant, vous m'avez attachée à vous. » Elle considère que M. de Mora lui pardonnera. Elle était triste pour M. de Mora : ce fut comme elle eut besoin

de consolation. Et elle avait, par l'amour de M. de Mora, le cœur attendri, l'âme disposée à demander beaucoup de soins et ressentir maintes alarmes. Enfin, c'est l'amour de son premier amant qui l'a préparée pour le second. Elle a été d'autant plus facilement la dupe de son amour le second, le plus vif, qu'elle était sans méfiance. Elle le dit, bien joliment, cinq mois après avoir cédé au sentiment qui l'a requise : « Comment craindre, comment prévoir, lorsqu'on est garanti par un sentiment... » l'autre, le premier... « par le malheur et par le bien inestimable d'être aimée d'une créature parfaite? Mon ami, voilà ce qui entourait mon âme, ce qui la défendait, lorsque vous y avez fait descendre le trouble du remords et la chaleur de la passion. » Elle sourit en le disant ; elle sourit ce jour-là, et n'en veut point à cet amant qui avait bien l'air de la protéger, l'imprudent, et qui l'a livrée !...

Elle en sourit un jour et, plus souvent, elle s'en fâche, comme d'un scandale et dont elle a vive rancune. Mais alors, de manière que M. de Mora n'ait point de reproches, elle détourne sa colère contre l'autre et vous l'appelle un ravisseur de son amour.

Une chose étrange, et qui fut, pour Mlle de Lespinasse, un châtiment qu'elle n'a pas toujours reçu sans ridicule, est l'impossibilité où elle se sentit constamment de séparer ses deux amours dans son cœur et même sur le papier. Dans son cœur? Eh ! c'est tout le drame. Si elle avait cessé d'aimer M. de Mora quand elle devint si éprise de M. de Guibert, elle serait dans le cas le plus ordinaire et prouverait par son exemple ce que l'on sait de la futilité du cœur et de son extrême rapidité ; mais, tout de même que M. de Guibert, elle « ne ressemble à personne » et trouve son originalité à n'aimer pas moins l'homme qu'elle trahit que le complice de sa trahison. Il faut avouer qu'elle y était, sinon obligée, engagée, du fait que M. de Mora fût si malade et mortellement, du fait qu'il lui eût promis le mariage et, à cette fin, luttât si bien, jusqu'au plus fort de son mal, contre sa mère moribonde. Les circonstances mettaient Mlle de Lespinasse dans une grande difficulté d'être infidèle.

En n'éconduisant pas tout à coup M. de Mora, son cœur a choisi la solution sans doute, la moins choquante. Il ne l'a pas choisie par un calcul, mais par une impulsion la moins prudente, la plus généreuse, en quelque sorte.

Sur le papier? J'entends ; ses lettres à M. de Guibert. C'est là, je crois, qu'elle aurait dû laisser tranquille M. de Mora ; tandis que — je sais bien qu'elle n'a que l'intention de le venger, — mais elle l'offre en sacrifice continuel à M. de Guibert, qui n'en veut pas. Qu'elle soit dévorée de remords en secret, à la bonne heure ! c'est un hommage qu'elle rend à ce pauvre M. de Mora. Mais le remords sans cesse déclaré, s'il ne devient pas une offense, a pourtant quelque chose de désobligeant ; M. de Mora ne sait pas qu'il est ainsi affiché tout juste à l'endroit où sa place ne serait pas, dans ces lettres ou dans cette chambre : mais elle, qui le sait, comment n'est-elle pas gênée de ce qu'elle fait?

L'on dira que c'est naïveté, candeur d'une demoiselle un peu tardivement surprise. Je le veux bien. Et c'est encore, avec une espèce d'ingénuité, perversité d'une liseuse de romans. Julie a lu l'autre *Julie*, ou *la Nouvelle Héloïse*. Et je ne dis pas qu'elle ait arrangé à plaisir son histoire d'amours et les péripéties de sa douleur à l'imitation d'un roman : ce que je crois est que, pour avoir lu ce roman-là et d'autres avec délices, elle a mieux pris son parti, sans gêne, volontiers, puis très complaisamment, d'une intrigue où elle ressemble à l'autre Julie entre Saint-Preux et M. de Wolmar. N'est-elle plus sincère? Mais si ! et l'est deux fois, pour ainsi dire, selon sa vraie nature et selon celle que lui ont donnée, vraie aussi, la lecture et la rêverie.

On a publié, sous le titre de *Portrait du marquis de Mora*, une notice que Mlle de Lespinasse avait écrite en 1773, dans le temps que M. de Mora vivait encore, et que M. de Guibert était déjà fort lié avec elle. Seulement, ce *Portrait du marquis de Mora*, c'est un portrait de M. de Guibert. On a pu s'y tromper : confusion fâcheuse ! et, pour l'auteur, une mésaventure qui n'a que trop d'analogie avec son aventure d'amoureuse.

VI

Pauvre Julie ! chaque fois qu'elle est sur le point d'aimer, son amour lui échappe. Au mois de mai 1773, il y avait une demi-année que M. de Mora était en Espagne ; M. de Guibert lui devenait précieux : un voyage le tente. Il annonce qu'il a dessein de visiter les champs de bataille de la dernière guerre, la Prusse, et le roi Frédéric ; voire, il poussera peut-être en Suède et en Russie ce mouvement

de curiosité. Il ne dit pas combien de temps durera la promenade, à son estime, et dit seulement qu'il partira le 18 mai, un mardi.

Comme on l'abandonne, Julie ! Les départs de M. de Mora ont tous un air de nécessité : ce n'est point à M. de Mora qu'on reprocherait de partir, mais à Mlle de Lespinasse de ne point l'accompagner. Mais M. de Guibert s'en va bien aisément. Je ne crois pas qu'il s'en aille pour la raison que Mlle de Lespinasse, par tant d'amour, l'opprime : je crois qu'il est assez content de marquer sa désinvolture. Et Julie ne proteste pas. Elle a, et s'en est un jour vantée, un art de souffrir sans se plaindre : comme elle s'est beaucoup plainte, dans sa vie, supposons qu'elle a plus souffert encore. Puis elle considère M. de Guibert comme un grand homme et qu'on ne saurait garder dans ses jupes. Enfin, ses plaintes qui n'auraient eu aucun effet probablement, elle a raison de ne pas les répandre.

Elle fit, au moment que partit M. de Guibert, de gentilles choses. Il devait partir, à ce qu'il disait, le mardi. Le précédent samedi, elle lui adressa poste restante, à Strasbourg, une lettre qui l'attendrait là-bas. Elle ne savait pas, disait-elle, l'impression qu'elle ressentirait de ce départ et doutait un peu d'avoir alors « la liberté et la volonté » de lui écrire : elle aurait trop de chagrin peut-être ; aussi prenait-elle sans retard cette précaution. Elle lui demande déjà comment il a fait sa première étape, et sourit à songer qu'il ne s'est pas encore mis en route... « Adieu ; je vous verrai demain... » Mais elle vient de recevoir une lettre d'Espagne, et qui l'a terriblement touchée : « Une lettre si pleine de confiance en mon sentiment ! Il me parle de moi, de ce que je pense, de mon âme, avec ce degré de connaissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement. » Plus elle est émue, et plus M. de Mora lui est cher : aussitôt ses remords lui font du bruit dans le cœur. Et bientôt ses remords tournent là un hommage pour M. de Guibert. Elle le tarabuste et lui rend les armes. Elle lui dit : « Ha ! mon Dieu, par quel charme, ou par quelle fatalité, êtes-vous venu me distraire? » Et que n'est-elle morte au mois de septembre dernier, quand elle n'avait pas de torts envers M. de Mora ! elle ne l'aime pas moins qu'alors ; mais, alors, elle l'aimait mieux... Et elle se demande si, en revoyant M. de Guibert, elle

n'aura nul embarras de songer qu'elle lui a écrit tout cela.

M. de Guibert eut à retarder d'un jour son départ et le dit à Mlle de Lespinasse. Le mercredi, elle pensa toute la journée qu'il s'en allait. Le lendemain jeudi, elle envoya chez lui demander s'il était bien parti et à quelle heure. Imprudents ou mal stylés, les domestiques de M. de Guibert dirent qu'ils ne savaient pas du tout quand il partirait, et qu'il était encore à Paris. Mlle de Lespinasse put douter qu'il ne vînt donc la revoir ; mais il ne vint pas. Elle craignit — et le raconte — qu'il ne fût malade ; et, deux minutes après cinq heures et demie, elle arrivait chez lui : cette fois, il venait de partir. Elle avoue qu'elle aurait préféré qu'il fût malade et encore chez lui ; « cependant, et par une inconséquence que je ne vous expliquerai pas, je me sentis soulagée en apprenant que vous étiez parti. » C'est qu'il vaut mieux qu'il ne soit pas malade ; c'est qu'il vaut mieux qu'il soit parti plutôt que de rester en cachette et pour l'amour, qui sait? d'une autre femme. Et c'est aussi qu'elle a besoin d'être un peu sans lui, pour apaiser son cœur, à ce qu'il semble. Elle lui dit : « Votre absence m'a rendu le calme, mais aussi je me sens plus triste ; il faut que vous me le pardonniez et que vous vous en contentiez. Je ne sais si je vous regrette, mais vous me manquez comme mon plaisir... » Ce qu'elle ajoute est bien joli encore, mais elle avait tout dit en peu de mots.

Le lendemain, elle écrit derechef à son ami, lequel a donc quitté Paris un jour plus tard qu'il n'avait dit, et lui demande : « Est-ce à quelqu'un ou à vous que vous avez accordé ces vingt-quatre heures? » S'il a cru qu'elle ne serait pas jalouse, il est averti désormais.

Elle continuera de lui écrire. Et, d'abord, il lui semblera devenu, dans la distance, une ombre : « Tout ce que j'ai connu de vous a disparu... » Elle lui écrira : « Je vous aime tendrement... » A peine vient-elle de le dire, elle pousse un cri : c'est que, l'avant-veille, elle a reçu d'Espagne une lettre... Elle ne pouvait la décacheter : « Je fus plus d'un quart d'heure sans mouvement ; mon âme avait glacé mes sens... » Par bonheur, cette lettre, ce n'était rien de grave ni de très important... Mais elle n'est pas remise de son effroi et dit à M. de Guibert, avec une étonnante rapidité de tour : « Ho ! vous verrez comme je sais bien aimer ! Je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer... » Elle ajoute d'ailleurs

que M. de Mora ne l'aurait assurément pas quittée sans y être obligé, comme a fait M. de Guibert. Et les idées lui remuent dans l'esprit d'une façon qu'il est malaisé de les suivre. Elle voudrait mourir. Elle affirme qu'elle ne se repose que dans l'idée de la mort : elle ne s'y repose pas ; elle y mène plus d'entrain que de désespoir et s'y agite éperdument. Nous n'avons, de ses lettres, que celles qu'elle adressait à M. de Guibert. S'il fallait insérer parmi elles celles qu'elle adressait à M. de Mora, même ardeur sans doute et plus de chagrin, l'on n'y suffirait pas. C'est pourtant ce qu'elle avait à la fois dans le cœur et l'esprit, d'une manière inextricable et d'où elle n'aurait pas voulu sortir.

Le 20 juin, elle se plaint de n'avoir pas reçu de lettre de M. de Guibert ; mais elle en a reçu de M. de Mora. Terribles nouvelles ! si terribles qu'elle dit à M. de Guibert : « Je ne saurais m'expliquer pourquoi je m'occupe de vous dans ce moment-ci ! » Elle a passé toute la nuit dans les larmes ; son âme en est toute « abîmée ». Puis, « quand j'ai pu avoir un mouvement qui ne fût pas une douleur, j'ai pensé à vous et il me semblait que, si vous aviez été ici, je vous aurais mandé que je souffrais ; et peut-être que vous n'auriez pas refusé de venir... » Qu'a-t-elle donc? Eh bien ! ce sont les mauvaises nouvelles qu'elle a reçues de M. de Mora qui la tourmentent. Il a craché le sang, on l'a saigné deux fois : « Au moment du départ du courrier, il était bien ; mais l'hémorragie a pu recommencer : le moyen de se calmer avec cette pensée? » Elle dit à M. de Guibert : « Dites-moi si je me trompe ; quand mon âme souffre, ai-je tort de chercher de la consolation dans la vôtre? » Voilà comme il est vrai que le pauvre M. de Mora, qui va mourir, la jette dans les bras de M. de Guibert.

Elle écrit à M. de Guibert : « Ha ! mon Dieu, je crains pour sa vie... » Elle ajoute : « Concevez-vous ce qui peut m'animer et ce qui m'entraîne vers vous? » Elle entend qu'il en est choqué : elle constate que c'est ainsi.

Elle dit qu'elle est, pour l'amour de M. de Mora, « sur la roue » et que le supplice dure depuis un an. Et elle ajoute que, seul, M. de Guibert a le pouvoir de lui calmer le moins du monde sa douleur.

Elle parle tout le temps à M. de Guibert de M. de Mora. Et M. de Mora, ne sait-il rien de M. de Guibert? Un jour,

elle copie pour lui un passage d'une lettre de M. de Guibert, qu'elle a trouvé joli.

Quand elle parle de M. de Mora, — presque tous les jours, — elle n'atténue pas l'expression de sa ferveur, par égard pour M. de Guibert. Elle lui écrit qu' « à tous les instants » elle sacrifierait sa vie pour M. de Mora. Elle lui dit : « Je suis assurée que c'est l'homme du monde qui vous plairait et qui vous conviendrait le plus ; il est plein d'âme, de chaleur et... » Ici la page est déchirée ; Mlle de Lespinasse continuait, probablement.

Elle dit à M. de Guibert : « Je veux vous aimer de tout mon cœur. » Elle lui dit qu'elle ne lui préfère absolument personne, excepté M. de Mora. Elle lui dit : « Un grand chagrin tue tout le reste. Il n'y a qu'un intérêt, qu'un plaisir, qu'un malheur et qu'un seul juge pour moi dans toute la nature... » C'est M. de Mora... « Songez que je ne tiens à la vie que par un point ; s'il venait à m'échapper, je mourrais... » Et elle le dit comme elle le pense : que M. de Mora meure, elle voudra mourir. Mais elle aime M. de Guibert et le lui dit ; elle est si tendre, ce jour-là, qu'elle se repent d'avoir eu des remords, pour cet amour. C'est comme si toute l'excitation du sentiment qu'elle accorde à M. de Guibert lui venait, à elle, par un horrible subterfuge et qu'elle ignore absolument, de M. de Mora.

Un jour, le 25 juillet de cette année 1773, elle reproche à M. de Guibert de n'être pas sensible... Et lui, au fait, ne paraît pas animé pour elle de la même passion qu'elle a pour lui. Souvent, il néglige d'écrire : et cela, pendant des semaines, pendant un mois. Quand il écrit, c'est gentiment, avec amitié ; à tant d'amour, il ne donne en récompense qu'une amitié sage, extrêmement sage. Est-ce qu'il ne lui écrit pas : « Ménagez-vous... Tâchez de calmer votre âme »? Elle qui ne balance pas de dire que ses maux lui ont « égaré le jugement », « dépravé la raison » ; et qui ajoute : « Je ne voudrais pas guérir ! » Elle est bien folle ; et, lui, bien raisonnable ! Sans doute l'a-t-il d'abord trouvée, ce qu'elle était, une femme d'une très vive intelligence, chez qui les idées allaient au sentiment d'une façon très singulière, et qui avait dans la réunion de son cœur et de son esprit le plus d'attrait. Et il ne perdit pas la tête.

A peine était-il arrivé à Strasbourg, il avouait l'intention d'allonger son voyage et d'aller peut-être jusqu'en Russie.

Mlle de Lespinasse en fut courroucée : « Les gens qui sont gouvernés par le besoin d'aimer ne vont jamais à Pétersbourg ! » déclare-t-elle ; et c'est, pour rire, sous la forme d'un tel aphorisme : elle ne fait que semblant de rire. Et M. de Guibert, lui, ne s'était aucunement promis d'être un homme que l'amour mène.

De Strasbourg, il passe à Dresde, où Mlle de Lespinasse le poursuit de ses remontrances : « J'abhorre la Russie. Jusqu'à ce que vous eussiez eu envie d'y aller, je ne haïssais que les Russes. Hé, mon Dieu, que verrez-vous là-bas? Tout ce qu'il faudrait fuir et pouvoir ignorer toute sa vie ; vous verrez ce que votre âme déteste, l'esclavage et la tyrannie, la bassesse et l'insolence... » Elle y met de la politique et puis, de bonne foi, confesse que cette politique est au service de sa passion.

A Dresde, M. de Guibert n'écrivit point à son amie, et lui écrivit de Berlin ; mais il était de mauvaise humeur, parce qu'il n'y avait pas trouvé le roi. En outre, les reproches que Mlle de Lespinasse lui faisait sur son absence l'impatientaient, de sorte qu'il répliqua une bonne fois : et M. de Mora? Écoutez-la : « Vraiment, vous me faites une singulière question, *a-t-il de meilleures raisons que moi pour cette absence?* Ha ! oui, il en a de meilleures ; il en a une absolue, et telle que, s'il vient à vaincre, le sacrifice de ma vie ne pourrait pas m'acquitter. Toutes les circonstances, tous les événements, toutes les raisons morales et physiques sont contre moi ; mais il est si fort pour moi qu'il ne me permet pas d'avoir un doute sur son retour. » C'est que M. de Mora lui a juré de l'épouser à son retour ; et, là-bas, auprès de sa mère, que fait-il? de la soigner, assurément ; mais aussi de travailler à ce qu'elle lui permette d'épouser Mlle de Lespinasse. Il crache le sang, néanmoins, et n'a pas l'air d'un homme très sûr de ses lendemains : il aime, il sait aimer. Et M. de Guibert qui veut aller à Pétersbourg !

Le roi de Prusse est rentré à Berlin. M. de Guibert l'a vu, environné d'une « vapeur magique », à ce qu'il dit. Qu'est-ce que cette vapeur? Une auréole, un nimbe que nos philosophes lui avaient composé? M. de Guibert en est de si bonne humeur qu'on dirait qu'il renonce à voyager jusqu'en Russie : « Cela, répond Mlle de Lespinasse, me fait un plaisir sensible. Oui, laissez-moi encore vous dire combien je trouve votre amitié aimable... » Évidemment !

Il faut pourtant quitter ce roi merveilleux; et M. de Guibert, au mois de juillet, part pour Vienne. M. de Guibert est un homme très intelligent : ce qu'il voit, dans maints pays, l'amuse et lui donne à penser, dont le félicite Mlle de Lespinasse, mais avec un peu d'inquiétude : « Je suis bien aise que vous mettiez de l'intérêt dans votre voyage; je désire même que vous y trouviez du plaisir, mais ce que je veux par-dessus tout, c'est que vous regrettiez les gens qui vous aiment... » Elle ne leur donne, à ces gens, le pluriel que par mégarde ou coquetterie d'humilité... « Je voudrais que la Turquie, la Hongrie et l'Univers ne vous fissent pas oublier que vous manquez à leur bonheur; et je voudrais encore que vous revinssiez dans la résolution de ne pas les quitter au moment où ils commenceront à jouir du charme de votre amitié et de votre société. Adieu. » M. de Guibert alla de Vienne à Breslau, puis revint à Vienne.

Et, le 8 août, il y avait bientôt trois mois qu'il était parti. Mlle de Lespinasse le regrettait jusqu'à lui dire : « Oh ! l'amitié, ce bienfait de la nature, est donc un nouveau malheur pour moi ! » Que n'abrège-t-il, plutôt que de l'allonger, son voyage? Que verrait-il, en aucun pays, de plus intéressant que la Silésie?... Est-ce qu'il ne parle pas, maintenant, d'aller jusqu'en Suède? Ah ! quelle idée !... Elle lui dit qu'elle est malheureuse, qu'elle est malade et qu'elle ne fait plus que l'attendre.

Est-il encore à Breslau, ou déjà de retour à Vienne, vers la mi-août, que la jambe lui fait mal. Et son amie le gronde : il se tuera de fatigue; il a grand tort de risquer sa santé à chaque instant : les souffrances physiques rapetissent l'âme, etc. En disant que les souffrances physiques rapetissent l'âme, elle ne pense plus à M. de Mora.

Une bonne nouvelle; bonne? excellente ! M. de Guibert abrège décidément son voyage. Il ne va point en Suède, ni en Russie : mais la Suède, les derniers jours, le tentait davantage... Ah ! Mlle de Lespinasse en est bien contente ! Il faut pourtant qu'elle se tracasse le peu de chance qui vient de lui échoir. Elle est contente : elle est jalouse. Elle demande à M. de Guibert : « A qui donc faites-vous le sacrifice de la Suède? » Elle ne peut croire que ce soit à elle; et elle a raison : mais ce n'est non plus à personne et, si M. de Guibert ne pousse pas plus loin son voyage, il a d'autres raisons que de femmes. Et puis, cette bonne nouvelle,

Mlle de Lespinasse ne l'a pas reçue directement : il fallait d'abord l'écrire à elle ! « Je l'aurais su un jour plus tôt » : c'est tout ce qu'elle dit ; ce n'est pas tout ce qu'elle pense.

A qui M. de Guibert a-t-il écrit, et non pas à Mlle de Lespinasse, qu'il abrégeait son voyage? Eh ! mais, à M. d'Alembert ! Comment le pauvre M. d'Alembert ne serait-il pas mêlé encore à cette aventure d'amour, la seconde où sa bien-aimée se divertisse de lui?

A présent, d'ailleurs, M. de Guibert ne dit plus qu'on l'attende à la fin de septembre, mais à la fin d'octobre. Et Mlle de Lespinasse en est bien découragée ; elle n'ose plus se forger nulle espérance.

Et puis, M. de Guibert la laisse sans nouvelles : cinq lettres d'elle n'ont pas eu de réponse. Elle se fâche ; elle lui dit : « Ho ! je vous hais de me faire connaître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir ; je n'avais pas besoin de tout ce mouvement ! » Elle ne vit plus que « dans les convulsions de la crainte et de la douleur ». Et c'est à devenir folle. Voici sa folie : « Je vis, j'existe si fort qu'il y a des moments où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur. » Il est temps que revienne M. de Guibert, s'il la peut apaiser le moins du monde : et ce n'est pas sûr.

M. de Guibert, qui depuis un mois n'écrivait plus à Mlle de Lespinasse, n'était pas sans excuse. Il avait suivi, auprès du roi de Prusse, les manœuvres de l'armée prussienne. Il avait pris les fièvres et on le soignait à Breslau. Il va mieux ; il écrit enfin que, depuis la veille, il n'a plus de fièvre. Ah ! quel émoi, pour Mlle de Lespinasse, qui a aux deux bouts de l'Europe ses deux amants, et tous les deux malades ! L'un à Madrid et l'autre à Breslau lui déchirent le cœur... « Au nom de l'amitié, ne faites point de folie, dormez, reposez-vous... » C'est tout ce qu'elle ne sait pas faire, qu'elle recommande... « Et, pour arriver plus tôt, ne risquez pas de n'arriver jamais ! » Elle devine M. de Guibert, au ton de sa lettre, bien faible, bien pâle et bien abattu ; car elle le voit, en le lisant, et voit qu'il est pâle.

Il est retourné de Breslau à Vienne. Là, suivant le conseil de Mlle de Lespinasse, il se soigne ; il suit le conseil qu'elle lui a donné de ne pas se remettre en chemin trop vite, le suit, ce conseil, avec tant de complaisance qu'elle va trouver bientôt qu'il s'attarde. Au commencement d'octobre, il est encore à Vienne et si bien portant qu'il ne sait plus s'il ne

va pas ajouter un coin d'Europe à son voyage. Mlle de Lespinasse se récrie : « Revenez, revenez ; ce serait une atrocité que de vous en aller ! » Il renonce à commettre une atrocité ; le 9 octobre, il part ; sans se presser beaucoup, il sera vers la fin du mois à Paris. C'est, en somme, ce qu'il avait promis dernièrement.

M. de Guibert était encore loin de songer à son retour ; il y avait des jours que Mlle de Lespinasse ne savait plus si elle désirait qu'il revînt, parce qu'elle se figurait ce retour et M. de Guibert tout différent de ce qu'elle l'avait quitté, peu attentif à elle et si recherché de tout le monde qu'il ne la distinguerait plus de la foule : « Vous viendrez de si loin, on s'intéressera tant à ce que vous aurez vu, on sera si charmé de vous voir, de vous entendre, qu'il n'y aura pas moyen de vous dérober à tant d'empressement... » Elle se disait cela, l'écrivait à M. de Guibert et puis, au bout du compte, répondait à ces finesses renchéries : « Hé ! bien, soit, je ne vous verrai guère, et je vous attendrai souvent : c'est quelque chose ! » Elle argumente ainsi de loin, à distance de jours comme on est à distance de lieues. Quand diminue la distance, elle a plus d'impatience ; elle a plus de hâte, mais elle n'a pas plus de confiance et l'inquiétude lui rend son bonheur douteux.

Elle écrit à M. de Guibert, au mois de septembre ; il est encore à Vienne et pour longtemps : « Revenez donc ; je vois le temps s'écouler avec un plaisir que je ne puis exprimer... Mais, mon Dieu, il y a de la folie à me promettre quelque douceur, quelque consolation, de votre amitié. Vous avez acquis tant d'idées nouvelles, votre âme a été agitée de tant de divers sentiments qu'il ne restera pas trace de l'impression que vous aviez reçue par mon malheur et ma confiance... » Au moment qu'il partait pour ce voyage, elle a cru qu'il devenait, pour elle, une ombre ; maintenant, elle a peur de lui être devenue, elle aussi, une ombre : et ces deux ombres, désormais, se rencontreraient sans presque s'en apercevoir... « Hé ! bien, venez toujours ! » ajoute-t-elle, et sourit de soi, et sourit à lui.

Enfin, quand il fut aux approches de son retour, elle s'éprit de craintes nouvelles et urgentes. Elle empruntait l'idée de ces craintes à l'exacte réalité qu'on a sous les yeux ou qu'on imagine avec autant de netteté que si on la regardait en plein. A mesure que la distance diminue, les objets

sortent d'une obscurité où se perdaient leur taille, leur importance et leur vérité : ils grandissent, et les voici. Maintenant, M. de Guibert n'est plus aucunement une ombre. Il est un homme et qui, avant de saluer son amie Mlle de Lespinasse, au retour, fait d'abord visite à sa maîtresse, Mme de Montsauge. Celle-ci n'est point à Paris, mais dans sa maison de la Bretèche, de l'autre côté de Paris pour qui vient d'Europe. M. de Guibert n'arrivera que plus tard rue Saint-Dominique. Et Mlle de Lespinasse en est jalouse ; elle l'avoue avec plus de douceur qu'elle ne le ressent... « Vous serez, écrit-elle, encore tout occupé de ce que vous aurez senti en revoyant ce que vous aimez. Convenez que, ce jour-là, vous serez plus éloigné de moi que vous ne l'étiez à Breslau. Mon Dieu, cela est juste ! Pourvu que, lorsque vous serez calme, vous reveniez à moi, je serai trop heureuse. » Telle est la jalousie ; elle dit bien ce qu'elle entend.

M. de Guibert, là-dessus, badine et sourit, comme fait, de la jalousie, un homme qui n'est point jaloux : « Je vous verrai avant Elle. C'est sans doute parce qu'il faut que j'arrive à Paris d'abord... » Bref, il renonce à faire un crochet pour éviter Paris en allant à la Bretèche... Il ajoute, plus gentiment : « Mais Elle serait sur le chemin de Paris que, si je croyais que vos souffrances, votre santé, votre âme... » c'est Mlle de Lespinasse qui parle ainsi ; et il prend le ton qu'il lui connaît.., « eussent besoin de moi à un moment près, j'arriverais droit à vous. » C'est une aumône ; Mlle de Lespinasse ne va pas la refuser.

Car M. de Guibert a une maîtresse ; il a Mme de Montsauge, comme aussi Mlle de Lespinasse a M. de Mora. Et, même si de M. de Mora n'est point l'amant de Mlle de Lespinasse, il en a du moins, pour ainsi parler, le titre et le premier rang. Tel était le ton de l'amitié, entre Mlle de Lespinasse et M. de Guibert, que cette amitié nous semblait le nom modeste de l'amour. Et nous n'étions qu'à demi dans l'erreur. Mais à présent voici que la modeste amitié attend sa récompense d'amour.

VII

Un bel hiver pour Mlle de Lespinasse, un hiver d'amour !

M. de Mora lui donnait une moins vive inquiétude. Elle ne croyait pas qu'il dût jamais se guérir ; elle ne le croyait

pas non plus perdu à brève échéance. Mme de Fuentès était morte le 12 octobre ; il en avait eu le plus grand chagrin : cependant, il survivait. Mlle de Lespinasse ne savait pas quand il reviendrait. M. de Guibert, lui, était revenu ; il était là.

Est-ce que les absents ont toujours tort? Pour une personne telle que Mlle de Lespinasse, on présumerait plutôt le contraire : elle avait tant d'imagination qu'elle pouvait se démentir l'absence. Néanmoins, si M. de Mora n'eut pas tort, M. de Guibert, lui, eut raison.

M. de Guibert et Mlle de Lespinasse ne manquaient pas de se voir beaucoup. Mlle de Lespinasse trouvait pourtant l'occasion de lui écrire. Plusieurs billets que l'on a d'elle, et qui ne portent point de date, sont probablement de cette époque. Celui-ci paraît bien être du mois de novembre, qui est bien tendre et qui se termine ainsi : « Est-ce le matin, est-ce le soir, que je dois vous voir? J'aimerais le matin, parce que c'est plus tôt, et le soir parce que c'est plus longtemps ; enfin j'aimerai ce que vous voudrez bien m'accorder. Bonsoir ; je ne me suis pas endormie la nuit dernière. » Il l'avait sans doute, le dernier soir, enchantée d'une tendresse intelligente.

Elle lui écrit un soir, un dimanche, au mois de janvier. Sa lettre est gaie, plaisante, maligne : « Voici enfin ce livre ; je ne vous le donne qu'à la condition que vous le donnerez à Mme de M... » Eh ! c'est Mme de Montsauge, la maîtresse de M. de Guibert... « Quoique sa fille ne soit pas aussi enfant qu'Émilie, il lui sera encore utile. Il y a bien de ces dames aux plumes qui auraient besoin de le lire, mais elles n'en profiteraient pas ; tout ce qui est bon sera toujours pour elles comme leurs plumes, fort au-dessus de leur tête... » Le livre, c'est les *Conversations d'Emilie*, que vient de publier Mme d'Epinay. Et je ne sais si Mme de Montsauge est, dans la pensée de Mlle de Lespinasse, l'une de ces dames à plumes : elle n'a certainement pas beaucoup d'esprit. M. de Guibert a dû l'avouer quelque jour à Mlle de Lespinasse qui, sans charité, l'en taquinait au point qu'il répliquait : « Croyez-vous que, si j'en étais le maître, je ne changerais pas ses facultés contre les vôtres? » Ses facultés ! En ne parlant pas du reste, il n'est qu'à moitié poli : tant pis pour elle ! Mais, cette fois, elle recommence la taquinerie ; elle y ajoute de supposer que Mme de Montsauge n'est pas

dans la fleur de la jeunesse, si elle a une fille moins enfant que ne l'est Émilie. Mme de Montsauge était mariée depuis seize ou dix-sept ans. Elle n'avait assurément pas quarante ans ; et Mlle de Lespinasse en a passé quarante et un. Eh ! c'est plus jeune, pour une amie, que trente-cinq pour une maîtresse !... Et la gaieté du badinage montre une Lespinasse que l'on n'a pas vue souvent, que l'on ne verra plus guère, si bien détendue, et rieuse.

Elle approche de son beau jour. Il en est temps : cette grande amoureuse de quarante et un ans passés gardait une naïveté physique, assurément la plus honorable, mais qui rendrait son histoire un peu lente, et voire un peu ridicule, si elle se prolongeait des années encore.

Ce fut le 10 février de cette nouvelle année 1774. La date nous est connue par le témoignage même de la grande amoureuse : « Mon sort est prononcé depuis le 10 de février, vous aimer ou mourir », a-t-elle écrit à son amant.

Ce n'est malheureusement qu'une date ; et les détails manquent. Non que Mlle de Lespinasse, qui a tant écrit à M. de Guibert, ne lui ait plus parlé de ce beau jour : mais plus tard ; et une circonstance que je dirai, puis d'autres événements, lui avaient tout attristé alors son souvenir. N'allons pas au-devant de ces tristesses, qui ne viendront que bien assez vite. Pour le moment, Mlle de Lespinasse est bien contente.

Qu'elle fut contente, je ne l'invente pas : je l'induis, avec une agréable assurance, de quelques lettres ou billets qu'elle adressa, les jours suivants, à M. de Guibert. Cette lettre-ci, par exemple : « Bonjour, mon ami. Avez-vous dormi? Comment êtes-vous? Vous verrai-je? Ha ! ne m'ôtez rien, le temps est si court, et je mets tant de prix à celui que j'emploie à vous voir ! Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête ni dans le sang ; j'y ai pis que cela ; j'y ai ce qui ferait bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement. Mais, mon Dieu, ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une âme sensible. Bonjour, je veux vous voir... Oui, vous devriez m'aimer à la folie : je n'exige rien, je pardonne tout et je n'ai jamais un moment d'humeur ; mon ami, je suis parfaite, car je vous aime en perfection. » Que c'est joli, que c'est bien dit ! comme les mots sont à leur place et de manière à donner au sentiment la douceur d'une caresse !

Un autre jour, un dimanche après-midi, vers trois heures : « Mon ami, je ne vous verrai pas, et vous me direz que ce n'est pas votre faute ; mais, si vous aviez eu la millième partie du désir que j'ai de vous voir, vous seriez là, je serais heureuse. Non, j'ai tort, je souffrirais, mais je n'envierais pas les plaisirs du ciel. Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir... Savez-vous pourquoi je vous écris? C'est parce que cela me fait du bien. Vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avais dit. Mais, mon Dieu, où êtes-vous? Si vous avez du plaisir, je ne dois plus me plaindre de ce que vous m'enlevez le mien. » Il est moins assidu qu'elle ; et il se sauve à chaque instant. Elle a une autre idée de l'amour, plus exigeante et qui le serait terriblement si elle n'y veillait avec le soin de n'être pas onéreuse à la frivolité de son amant.

Un vendredi, à deux heures : « Mon ami, en rentrant hier au soir, à minuit, j'ai trouvé votre lettre ; je ne m'attendais pas à cette bonne fortune. Mais ce qui m'afflige, c'est la quantité de jours qui va se passer sans que je vous voie. Mon Dieu, si vous saviez ce que sont les jours, ce qu'est la vie, dénuée de l'intérêt et du plaisir de vous voir ! Mon ami, la dissipation, l'occupation, le mouvement vous suffisent ; et moi, mon bonheur, c'est vous, ce n'est que vous ; je ne voudrais pas vivre, si je ne devais vous voir et vous aimer tous les moments de ma vie. » Mais, lui, qui ne vient pas, il croit qu'une petite lettre le remplace, où il annonce qu'il ne peut venir.

Elle lui écrit un jour, et n'a point daté sa lettre que « de tous les instants de ma vie », sa plus courte lettre et pleine de toute sa vérité la plus ardente : « Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends. » Une telle petite lettre est un chef-d'œuvre où le cœur atteint sa plus parfaite réussite.

Voilà comme est heureuse Mlle de Lespinasse, au lendemain de son plaisir. Elle aime beaucoup plus M. de Guibert que lui ne l'aime, et le sait bien. Si elle n'en a aucune amertume, c'est que pourtant il l'aime : elle, de l'aimer le plus, a de l'orgueil et, de ce qu'il ne l'aime pas tant, le traite un peu comme un frivole et, frivole, le trouve joli.

Elle a aussi quelque mélancolie dans son bonheur ; elle en a ce qu'il lui en faut pour sentir mieux son bonheur et

le sentir à sa guise. Toute récente et neuve à l'amour, elle a énormément vécu de la pensée de l'amour. Il se croit plus informé, revenu des imaginations que l'on se fait, un garçon qui en a vu d'autres : il est un enfant, dont elle sourit. Et elle le voudrait peut-être plus épris? Elle l'aime ainsi et, somme toute, ne craint pas que manque l'amour, dans leur entente : elle a de l'amour, elle en a pour deux, elle en a pour compenser largement ce qu'il n'en donne pas, lui, le frivole.

Il lui faudrait — alors, le cœur lui fleurirait en joie souveraine — un sentiment de plus, le seul que son amour ne lui procure pas : la sécurité. M. de Guibert lui paraît un frivole ; et elle ne s'attend pas qu'il lui garde un attachement qui n'ait pas de fin. Déjà, pendant qu'il l'aime encore et dès qu'il l'a aimée, il a des moments, il a des jours un peu distraits ; sans l'oublier, il la néglige : il l'oubliera. Elle le devine. Et ce n'est pas une raison qu'elle refuse un amour incertain : c'est une raison qu'elle le croie plus précieux, cet amour, et, s'il est plus fragile, en ait un soin plus vigilant.

Mais le péril se prépare, d'un autre côté, plus terriblement. Elle n'a pas l'air de s'en douter. Elle s'en doute ; elle en écarte la crainte. Et le voici.

L'un des premiers jours du mois de mars, et quand elle n'avait eu que deux ou trois semaines d'une félicité charmante, un peu étourdie, elle reçoit des nouvelles de M. de Mora. Quelles nouvelles? Les plus alarmantes. M. de Mora vient d'être secoué d'une crise où l'on a cru qu'il passerait. Il a, plus violemment que jamais, vomi le sang ; il a défailli. Le peu de santé qui lui restait ne fait plus guère de résistance. Il se relève : la mort l'a touché ; il appartient désormais à la mort, qui le prendra dans peu de temps. Et de quand, ces nouvelles? Par une terrible rencontre, du 10 février, du jour que Mlle de Lespinasse tombait dans les bras de M. de Guibert. Les hasards ont quelquefois l'air de la destinée.

Mlle de Lespinasse, qui apprend cela, en est frappée comme de mort, elle aussi. La nouvelle de l'accident qui met en si grand péril M. de Mora est annoncée à M. de Guibert ; et par qui? mais probablement par d'Alembert, lui-même bien ému. Sans retard, M. de Guibert écrit à Mlle de Lespinasse, pour la plaindre ; et, s'il n'est pas venu en personne lui apporter son témoignage, c'est discrétion.

Elle, sous le coup de l'horrible nouvelle, n'a pu répondre de sa main. Elle écrit, le lundi 7 mars : « Je ne vous ai pas répondu moi-même. Si vous m'aimez, cela vous aura inquiété ; et je serais désolée de vous causer une peine que je pouvais éviter. J'étais dans un état d'angoisse qui ressemblait à l'agonie et qui avait été précédé par un accès de larmes qui avait duré quatre heures. Non, jamais, jamais âme n'a senti un pareil désespoir. J'ai une espèce de terreur et d'effroi qui égare ma raison. J'attends mercredi... » c'est le jour qu'arrive le courrier d'Espagne... « et il me semble que la mort même n'est pas le remède suffisant à la perte que je crains. Je ne le sens que trop, il ne faut point de courage pour mourir, mais il est affreux de vivre. Il est au-dessus de mes forces de penser que peut-être ce que j'aime, ce qui m'aimait, ne m'entendra plus, ne viendra plus à mon secours. Il aura vu la mort avec horreur, parce que mon idée y était jointe... » Elle raconte à M. de Guibert que M. de Mora, ce 10 février, lui écrivait : « J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir ! » Et, ce 10 février, c'est le jour que la crise s'est déclarée. Ce 10 février, c'est aussi le jour... Elle ne le dit point à M. de Guibert, en lui écrivant ce lundi 7 mars : et lui, va-t-il s'en souvenir? je ne crois pas qu'elle s'y attende.

Les mauvaises nouvelles de M. de Mora seraient, pour Mlle de Lespinasse, un grand chagrin : mais, qu'elles datent de ce jour-là, c'est une autre calamité. Elle attendit le mercredi avec une mortelle impatience. Elle écrivait à M. Suard : « Je vous dis que je ne veux plus rester qu'un moment dans ce triste pays qu'on nomme la vie. D'après cela, voyez tout ce que je pense et jugez de tout ce que je ferai. » Elle lui écrivait, le mardi : « Les nouvelles de demain me délivreront peut-être de la vie. » Et ce fut d'Alembert qui alla chercher à la poste le courrier, le bon garçon ! Il écrit alors au duc de Villa Hermosa qu'il est venu, à perdre haleine, apporter les nouvelles à Mlle de Lespinasse : elle les attendait avec un effroi dont il était lui-même fort alarmé. Les nouvelles furent, quelque temps, détestables.

Que d'Alembert est donc gentil, cette fois encore ! Elle, peu de jours avant cela, dans l'égoïsme du bonheur où M. de Guibert l'avait mise, elle aurait voulu ne plus voir personne, excepté M. de Guibert. Elle lui écrivait, une fois qu'elle ne l'avait pas vu : « Ah ! ne me parlez plus de la

ressource que je trouve dans la société ; elle n'est pour moi qu'une contrainte insupportable et, si je pouvais déterminer M. d'Alembert à ne pas être avec moi, ma porte serait fermée. » Tout à coup, ce d'Alembert importun lui devient commode : et le voici, prêt à servir.

Elle est au désespoir. Le souvenir de son plaisir amoureux lui fait un remords. Elle enrage de n'avoir pas en haine M. de Guibert et de l'aimer par-dessus le remords. Le 10 février que l'amour et la mort, à Paris celui-ci, à Madrid celle-là, tous deux à l'ouvrage, coïncidaient d'une façon la plus cynique, dérisoire et abjecte, ce jour de joie tourne à un jour de colère, tourne à une grimace et à une caricature de lui-même, obscène et meurtrière.

Alors, elle veut tenter quelque chose. Il y a en elle un ressort d'énergie que le malheur n'a pas encore brisé. Elle se résout de sauver M. de Mora. Mais il est condamné? Elle le nie à elle-même. Condamné par qui? Par les médecins de là-bas, qui n'entendent rien à la médecine et qui saignent ce moribond, l'affaiblissent ainsi, et puis, quand ils l'ont amené au dernier point, croient vous le requinquer en lui donnant, à forte dose, du fer. Tout ça ne vaut rien : c'est l'avis de Mlle de Lespinasse. Elle a consulté d'Alembert : il l'approuve. D'Alembert et elle s'adressent à Lorry, médecin fameux, docteur-régent de la Faculté de Paris, médecin du prince de Condé, qui, jadis, avait soigné M. de Mora, du temps que M. de Mora était à Paris. Lorry blâme sans barguigner les médecins de Madrid ; et tous les trois, Lorry, d'Alembert et Mlle de Lespinasse, organisent une entreprise aux fins d'amener à Paris et de confier aux mains expertes de Lorry le malade, le moribond, ce Mora qui n'a presque plus l'âme chevillée au corps. D'Alembert écrit au duc de Villa Hermosa ; et Lorry écrit à M. de Mora. Cela dure des jours, des semaines ; cela trouble M. de Mora.

Il va mieux ; la crise passée, il en prépare une autre : il ne le sait pas, il recommence d'avoir un peu d'espoir. Et il a de l'amour au cœur.

Le 8 mai, Mlle de Lespinasse écrit à Condorcet : « M. de Mora devrait être en route pour revenir ici, du 4 de ce mois. C'était son projet encore, le 25 du mois dernier. Il était enrhumé, il était faible ; ses crachats avaient été teints de sang peu de jours auparavant, si bien que, dans cette situation, je ne suis bien sûre que de sa volonté et de son désir...

Il faudra que je le voie pour croire à son retour. » Fallait-il donc le mettre en route, dans de pareilles conditions? Elle a tenté ce qu'il était possible de tenter encore ; elle a tenté peut-être l'impossible.

Voilà comme elle écrit à Condorcet le 8 mai. Et, le 10, à M. de Guibert : « Vous ne me connaissez pas encore. Il est presque impossible de blesser mon amour-propre ; et le cœur est si indulgent ! En effet, la soirée d'hier au soir ressemblait assez à ces insipides romans qui font bâiller tout ensemble l'auteur et ses lecteurs. Mais il faut dire, comme le roi de Prusse dans une occasion un peu plus mémorable : *Nous ferons mieux une autre fois.* Ce qui fait époque plaît ou fâche : voilà que vous n'oublierez jamais que, le jour de la mort de Louis XV, vous avez passé la soirée dans un profond sommeil. Croyez-moi, il y a des souvenirs plus douloureux que celui-là. Bonjour. » L'étrange lettre, à cette date, et non pour la mort du roi, qui ne la touche guère, à ce qu'il semble, mais à cette date où elle croit que son pauvre Mora est en route et ne croit guère qu'il arrive ! Aime-t-elle moins M. de Mora? ne l'aime-t-elle plus? Si ! avec une ardeur que rien n'éteindra. Mais elle l'a dit, et ne ment pas : M. de Guibert lui est tant qu'il la distrait de toute autre pensée, fût-ce de la pensée de son pauvre Mora. C'est une vérité qui l'épouvante et lui fait horreur, aussitôt qu'elle y songe ; seulement, c'est une vérité qu'elle n'essaye pas de nier contre l'évidence.

Le surlendemain 12 mai, tard dans la nuit, elle écrit derechef à M. de Guibert : « Je parie que vous n'êtes pas aussi endormi aujourd'hui que vous l'étiez hier à cette heure-ci ; et cela est bien simple : vous êtes amusé, intéressé, et vous avez envie de plaire. Mon ami, vous n'êtes pas fait pour l'intimité... » Le frivole ! Tête à tête, la veille, avec sa chère Lespinasse, il s'ennuyait ; il est ce soir dans le monde : elle devine qu'il s'amuse. Il est ainsi, l'on n'y peut rien. Et ce n'est pas vanité de sa part, mais un besoin d'activité qui se dépense mieux dans une société un peu nombreuse que tête à tête avec son amie, les soirs de sagesse... « La confiance, la tendresse, cet oubli de soi et de tout amour-propre, tous ces biens sentis et appréciés par une âme tendre et passionnée, éteignent et engourdissent la vôtre. Oui, je le répète, vous n'avez pas besoin d'être aimé. » Elle lui écrit longuement, le mieux du monde et,

avec une merveilleuse justesse, une étonnante lucidité, elle lui analyse leurs deux caractères, leurs deux idées de l'amour : comme il aime, ce n'est point aimer. Elle en souffre. Elle est bien surprise de l'ascendant qu'il a sur elle, quand elle sait qu'il ne le mérite pas. Elle lui dit : « Vous ne savez pas tout ce que vous avez à vaincre chaque fois que je vous vois ; vous ne vous doutez pas de tous les sacrifices que je vous fais ; vous ne savez pas à quel point je renonce à moi pour être à vous. » Les sacrifices qu'elle est obligée de lui faire? « Je ne vous laisse voir qu'une partie de la sensibilité dont vous remplissez mon cœur, et je retiens la passion que vous excitez dans mon âme. Je me dis sans cesse : il n'y répondrait pas, il ne m'entendrait pas, et je mourrais de douleur. » Elle lui explique tout cela qui, pénible à elle, devrait l'être à lui aussi ; mais lui s'en moque. Lui, ne s'en doute pas.

Il le saura. Mais il le saura, lui, par l'intelligence : elle l'éprouve par le cœur. Et elle tâche de lui traduire pour l'intelligence, qu'il a très vive, ce qui est sentiment tout pur. Elle s'irrite à cet effort et va jusqu'à dire au frivole : « Je sais de reste que je ne trouverai point de consolation dans votre cœur, mon ami ; il est vide de tendresse et de sentiment. Vous n'avez qu'un moyen de m'enlever à mes maux, c'est en m'enivrant, et ce remède même est le plus grand de mes malheurs... » Rudes pensées, dans un doux langage ! Cet enivrement dont elle parle est son plaisir d'amour depuis le 10 février. Ce 10 février lui a rendu l'amour un délice plus simple, et la frivolité de l'amant lui réduit l'amour à ce délice, dont elle a grand honte et remords, dont elle subit la suprématie avec une étrange docilité.

Je ne crois pas qu'on ait plus nettement décrit tourment d'amour où l'on fût jamais. Cette Lespinasse, qui a des moments où la passion s'écrie en elle, a de ces moments d'une clairvoyance terrible et admirable.

Mais, quoi ! ne sait-elle pas que M. de Mora est en route? Elle le sait, le disait il y a quatre jours à Condorcet, disait aussi qu'elle doutait qu'il vînt à bout d'une route si longue. Or, ce 12 mai qu'elle écrit, passé minuit, à M. de Guibert, elle a vu quarante personnes dans sa journée : « Je n'en désirais qu'une, et dont sûrement la pensée ne s'est pas tournée une fois vers moi !... » Ce n'était pas M. de Mora qu'elle désirait : c'était M. de Guibert.

Et M. de Mora, lui, qui est en route, songe à elle ; mais elle ne songe pas à lui. Voilà tout un long bout de nuit qu'elle a donné à la seule et poignante rêverie de l'ingrat ; cet ingrat, mais le favori, c'est M. de Guibert.

M. de Mora est en route. Elle croyait qu'il avait quitté Madrid le 4 : il était parti le 3. En quittant Madrid, ce jour-là, il se hâtait d'écrire à son amie et lui datait sa lettre ainsi : « Madrid, 3 de mai 1774 ; en montant en voiture pour vous voir. » Il voyageait accompagné de deux domestiques et de son médecin, mais ne voyageait pas à grandes journées, sans étapes, pour ainsi dire, comme l'autre fois qu'il était venu de Madrid à Paris d'une traite. Il n'allait pas vite ; la maladie le retardait.

Il met vingt jours, de Madrid à Bordeaux seulement ; alors, il écrit à son amie, sans perdre de temps : « De Bordeaux, 23 de mai 1774, en arrivant et presque mort... » C'est tout ce qui reste de ces deux lettres ; ce peu de mots indique autant de zèle et d'amour que de souffrance. Mais, soit négligence ou attention de la destinée, Mlle de Lespinasse ne les reçut pas, ces deux lettres, avant tout un an.

A Bordeaux, M. de Mora dut s'aliter : il n'était plus en état de voyager, fût-ce avec imprudence. Il dut se tenir à l'auberge et se figura peut-être d'abord qu'il y prendrait assez de force pour faire la fin du chemin. Mais il avait toute sa vie usée. Il le sentit, le 27 mai, qu'il dépensa le peu qui lui restait pour écrire à Mlle de Lespinasse : « J'allais vous voir, il faut mourir ; quelle affreuse destinée ! Mais vous m'avez aimé, et vous me faites encore éprouver un sentiment doux. Je meurs pour vous... » Il reçut les derniers sacrements et mourut le jour même. On l'enterra le lendemain, après lui avoir ôté des doigts deux bagues, l'une qui contenait des cheveux de sa bien-aimée ; l'autre un anneau d'or où il avait fait graver ces mots : *Tout passe, hormis l'amour.*

ANDRÉ BEAUNIER.

(A suivre.)

L'Europe détient-elle le secret de la civilisation?

Dans notre enseignement, dans nos théories historiques, nous sommes habitués à considérer tout le passé de l'humanité du point de vue de l'Europe. C'est une tendance naturelle chez nous, et, à beaucoup d'égards, légitime. Elle ne laisse pas pourtant d'avoir de graves inconvénients pour la vision objective des événements et la place qu'il convient de leur assigner dans l'histoire du monde. Elle nous conduit à penser, comme allant de soi, que la prépondérance de la civilisation européenne, incontestable à l'époque moderne, est un fait qui a existé de tout temps. Par voie de conséquence, elle nous ancre encore dans la conception de l'éternité future de cette prépondérance. La première idée est, dans une très large mesure, une erreur, et il est pleinement de la compétence de l'historien de montrer qu'elle est fausse. C'est ce que nous voudrions faire dans les pages qui suivent. La seconde idée est-elle fausse également? Ceci est le secret de l'avenir, et la liberté d'appréciation de chacun reste entière sur ce point. Mais la démonstration historique que nous entreprenons peut donner quelques indications même à cet égard, et c'est pourquoi nous ne l'avons pas jugée inutile.

I

L'histoire de l'humanité commence avec l'apparition de sociétés humaines assez riches et assez organisées pour mériter le nom de civilisées, assez nombreuses et assez fortes pour offrir aux éléments de civilisation qu'elles renferment des garanties de durée. Ces sociétés apparaissent dans des régions extrêmement éloignées les unes des autres, sous l'influence de causes géographiques ou ethnographiques dont nous ne perçons que très imparfaitement le mystère. Ces régions sont : la basse vallée du Nil, ou Égypte, — la basse vallée de l'Euphrate et du Tigre, ou Chaldée, — la basse vallée du Gange, ou Hindoustan, — la basse vallée du Hoang-ho, ou Chine, — les hauts plateaux de l'Amérique tropicale, Mexique et Pérou. Nul synchronisme, d'ailleurs, entre ces apparitions. L'Égypte semble bien avoir été civilisée l'an 4000 avant Jésus-Christ. Pour la Chaldée, nous ne pouvons guère risquer une affirmation avant l'an 3000 avant Jésus-Christ. Pour l'Inde, vu le caractère de notre documentation, nous sommes plus hésitants encore : l'an 1000 avant Jésus-Christ semble bien être, pour le développement de la civilisation hindoue, un *terminus ante quem*, mais les origines peuvent être beaucoup plus lointaines. En Chine, nos premières certitudes remontent aux environs de l'an 2000 avant Jésus-Christ. Quant aux civilisations américaines, les seules qui soient saisissables pour nous sont nettement postérieures à l'ère chrétienne ; d'autres les ont précédées, mais, dans l'ensemble, le retard de l'humanité américaine paraît flagrant.

On remarquera, dans cette énumération, l'absence de l'Europe, de la péninsule montagneuse et maritime qui se détache du tronc asiatique vers les bords du Dniepr et du Niémen pour se projeter à la rencontre de l'Océan. A la vérité, nous savons maintenant que les bords de l'archipel grec ont connu des sociétés vraiment civilisées au plus tard en 2000 avant Jésus-Christ. Mais cette civilisation minoenne-mycénienne est notablement postérieure à celles de l'Orient. Fait plus important, elle paraît dépendante, pour nombre de facteurs, d'une au moins de ces civilisations, celle de l'Égypte. Elle est particulièrement intéressante pour nous comme doyenne des civilisations européennes, car la civi-

lisation hypothétique de la Tartesse (Andalousie) nous échappe vraiment de façon complète. Mais ce serait une illusion de notre patriotisme européen que de la mettre sur le même plan que les grandes civilisations de l'Asie et de l'Afrique.

Les civilisations locales ont vécu pendant des siècles et des siècles, isolées l'une de l'autre. Le premier fait qui mette au moins deux d'entre elles en contact étroit est la constitution de l'empire égyptien (1500-1200 av. J.-C.). Les Pharaons n'ont pas été seulement maîtres de la Nubie et de la Syrie. Ils ont été en rapports suivis avec les monarchies de l'Euphrate et du Tigre. Ils ont combattu les Khâti de l'Asie Mineure. Ils ont peut-être exercé une vague supériorité sur les petits États égéens ; ils ont en tous cas subi le contre-coup des invasions qui ont détruit ces États et porté les Philistins dans la Syrie du Sud. Pour la première fois, l'historien se trouve en présence de quelque chose d'autre qu'un phénomène de vase clos.

Certains des peuples avec lesquels cet empire égyptien s'est trouvé en contact étaient, les uns peut-être (Khâti), les autres certainement (Achéens ou premiers Grecs), des peuples indo-européens. Nous entendons par là qu'il existait des connexions lointaines, attestées par la parenté linguistique, entre ces peuples et d'autres groupes humains qu'on retrouve ensuite, les uns dans l'Europe, les autres dans l'Iran et dans l'Inde. C'est un fait curieux, mais dont nous sommes portés à exagérer les répercussions sur la civilisation. Non seulement les Occidentaux, les Grecs par exemple, à partir du moment où ils ont pris contact avec la civilisation minoenne, ont évolué de façon radicalement différente du groupe oriental ou aryen, mais encore, dans ce groupe même, les Iraniens, pour avoir rencontré la civilisation babylonienne, et les Hindous, qui n'ont eu devant eux que des Dravidiens, ont donné naissance à des civilisations absolument distinctes. La grande transgression des Barbares septentrionaux est donc, à mon sens, un fait de troisième ordre au point de vue proprement historique.

Après les Égyptiens, deux peuples ont successivement joué un rôle impérial, j'entends qu'ils ont de beaucoup dépassé leur sphère locale et fait sentir leur action dans tout le domaine méditerranéen : les Assyriens, jusqu'au septième siècle ; puis les Perses, du sixième au quatrième.

Nous avons l'habitude de les considérer surtout dans leurs relations avec les Grecs. Les Assyriens nous intéressent comme ayant affaibli le premier grand peuple colonisateur, les Phéniciens, et, par là, facilité notablement l'expansion des Grecs depuis le fond de la mer Noire jusqu'au détroit de Gibraltar. Des Perses, nous savons surtout qu'après avoir subjugué les Grecs d'Orient, ils ont été repoussés par ceux d'Europe, mais n'ont pas laissé de jouer un rôle parfois décisif dans les dissensions intestines des Grecs. Cette fois, notre point de vue d'Européens est plus objectif. Il est certain que la Grèce est comme une première ébauche, en miniature, de l'Europe future. Il est certain que l'hellénisme a « excellemment échantillonné » la plupart des éléments de notre civilisation. Et la supériorité des Grecs a été reconnue par l'Orient lui-même, dans nombre de domaines, sans parler des Européens, pour lesquels ils ont été de tous points les initiateurs. Il ne faudrait pas méconnaître pourtant ce que l'hellénisme de l'époque classique a de menu et de fragile. En dehors de la petite péninsule grecque, les cités hellènes ne formaient qu'un mince chapelet d'États égrenés sur toutes les rives de la Méditerranée, animés d'ailleurs d'un esprit incurablement anarchique, sans cesse menacés de destruction, non seulement par leurs concurrents orientaux, mais avant tout par les masses barbares d'Occident, Italiens, Celtes, etc. Ce n'est que par la conquête d'Alexandre que l'hellénisme a acquis une base large et solide. Et notre conception a besoin du correctif qu'apporte le point de vue oriental, fixé par la Bible dans la vision des quatre grands Empires.

II

Loin des Grecs, loin même du monde méditerranéen, existaient, dès le temps d'Hérodote, et sans que ce premier représentant de l'histoire européenne s'en doutât, de vastes agglomérations humaines, pourvues de civilisations déjà anciennes : l'Inde, la Chine. Nous avons dit que nous ne pouvions savoir à quelle date remontait la culture hindoue, mais il est sûr que l'apparition du bouddhisme sur les rives du Gange atteste une évolution déjà longue, et cette apparition se place aux environs de l'an 500 avant Jésus-Christ. En Chine, les annales relatives au deuxième millénaire

sont encore fortement mêlées de mythes, mais au début du millénaire suivant nous trouvons déjà, aux bords du Hoang-ho, une monarchie savamment organisée. Dans la société sortie de sa dissolution ont vécu et pensé, du sixième au quatrième siècle, des philosophes qui, pour les jaunes, ont encore une valeur actuelle : Confucius, Mencius.

Les Grecs, par l'intermédiaire des Perses, avaient acquis sur une partie au moins de l'Inde, le bassin de l'Indus, de très vagues notions, lorsque Alexandre (327) porta ses armes jusque près de la Djemna et du Gange. Des monarchies nées dans son empire, l'une au moins, celle des Séleucides, a été en contact régulier avec le premier empire qui ait réuni une grande partie de l'Inde, l'empire des Mauryas. Mais, sur ces souverains, les impressions laissées par la grande monarchie iranienne ont été plus puissantes que celles qu'avait apportées plus récemment l'hellénisme, et d'autre part aucun témoignage grec n'a daigné consacrer l'apparition de ces missionnaires bouddhiques qu'Açoka se vante d'avoir envoyés aux « Yaunas ».

Lorsque l'expansion militaire de la puissance romaine eut ébranlé la domination des Séleucides (191), l'Iran fut rendu à son indépendance, et l'un des États qui s'y était formé porta l'influence grecque aux bords de l'Indus. Il y eut là, au moins dans l'Inde, des collusions intéressantes, mais qui n'étaient pas de nature à affecter profondément l'évolution particulière de l'hindouisme.

Il s'est trouvé que la résurrection de l'Iran a précédé quelque peu la première reconnaissance de l'Occident par les Chinois. Vers 200, au moment où la Chine civilisée retrouvait l'unité monarchique, les Barbares du Nord-Ouest, que les Chinois connaissaient depuis longtemps, s'organisaient de leur côté. Ces Barbares, les Huns, refoulaient vers l'Occident des nomades indo-européens qui s'étaient égarés, on ne sait quand ni comment, jusque dans l'Asie centrale, et, quand la politique chinoise chercha des auxiliaires sur les derrières des Huns, elle ne les rencontra qu'aux bords du Syr-Daria et de l'Amou-Daria (vers 125). Cette première reconnaissance, suivie d'expéditions chinoises répétées, a eu des effets durables. Le grand empire jaune a bien connu les royaumes de l'Iran oriental et des rives de l'Indus. A travers les montagnes de l'Asie centrale, le bouddhisme a été apporté en Chine. Les civilisations hindoue et

chinoise ont continué à évoluer de manière indépendante et différente, mais, par le bouddhisme, un lien a été établi entre elles, dont l'action s'est fait sentir pendant des siècles.

Seulement, encore une fois, ces faits sont postérieurs au moment où l'Iran avait échappé aux Séleucides. Des hommes venus des steppes du Nord, les Parthes, y régnaient maintenant, et, s'ils n'étaient pas sans quelque teinture d'hellénisme, par la langue, par la religion surtout, ils étaient bien Iraniens. Un écran était donc interposé entre les civilisations d'Extrême-Orient et le monde méditerranéen, et les Grecs des trois siècles qui ont suivi la conquête d'Alexandre n'ont eu encore que des notions très fugitives sur le pays d'où venait la soie.

Pendant que ces changements s'accomplissaient ou se préparaient en Asie, le centre de gravité politique du monde méditerranéen se déplaçait sensiblement vers l'Occident. Rome avait conquis l'Italie au quatrième siècle, abattu au troisième sa grande rivale d'Occident, Carthage, et mis dans sa dépendance, au deuxième, les monarchies hellénistiques. Au siècle suivant, une série de guerres fixa les limites de son empire à l'Euphrate, au Rhin et au Danube, en même temps que s'élaborait, au prix de dissensions atroces, la monarchie d'Auguste et de Tibère. Pendant quatre siècles, une autorité unique allait régir les bords de la Méditerranée. Cet Empire, assez fort pour humilier de loin en loin les Parthes, n'a pourtant jamais entamé l'Iran, et, de ce fait, a manqué de communications directes avec les empires indiens et chinois. Le détour du Nord était rendu scabreux par l'état de trouble des nomades de la région scythique. Restait la route de mer, qui a été assez fréquentée : en 166, des négociants méditerranéens ont certainement atterri en Chine. Le géographe Ptolémée a sur l'Inde et la Chine des notions assez précises, à condition de ne pas s'écarter des côtes.

III

Vint ensuite la révolution religieuse qui fit du christianisme la religion de l'Empire romain (Concile de Nicée, 325). L'Église chrétienne n'est pas restée confinée dans cet Empire. De même qu'une secte chrétienne a converti certains des Germains, de même il y eut des interférences avec l'Iran redevenu persan ; et le manichéisme a été à la fois

une hérésie mazdéenne et une hérésie chrétienne. Parallèlement à ce mouvement d'idées, s'était achevée la conquête du monde jaune par le bouddhisme qui en revanche perdait l'Inde des Gouptas : le premier des bouddhistes chinois qui vint en pèlerinage aux lieux saints du Gange, Fa-Hien (vers 400), constata déjà cette décadence de sa foi dans l'Inde. Quoi qu'il en soit, il y a eu des infiltrations chrétiennes jusqu'en Asie centrale, et des infiltrations bouddhiques jusque dans l'Orient chrétien : le Bouddah lui-même a pris figure de saint chrétien dans la légende de Barlaam et Josaphat. Mais il y a loin de là à une action sérieuse exercée par une des religions sur l'autre.

Voici un fait qui aurait pu être plus gros de conséquences : l'invasion hunnique. Les Huns, que les armes chinoises, au deuxième siècle, avaient peu à peu rejetés vers l'Ouest, et qui avaient laissé une arrière-garde dans le Turkestan (les Huns Ephthalites), apparurent au quatrième siècle en Russie, au cinquième siècle jusqu'en Gaule : ce furent eux qui précipitèrent décidément les Germains dans l'Occident latin. Tout de même, les Huns Ephthalites, vers 500, terrorisèrent la Perse et l'Inde. A la même époque, d'autres Barbares, apparentés à ceux-là, les Géougen, profitaient de la décadence de la puissance chinoise. Or, au milieu du sixième siècle, un empire plus consistant surgit dans ce monde de nomades : celui des Turcs. Les Turcs expulsèrent les Géougen et domptèrent, avec l'aide du grand roi de Perse Chosroès Noushirvan, les Huns Ephthalites. Comme les Géougen prirent la route de l'Occident et y apparurent sous le nom d'Avares, il faillit sortir de ces faits des rapprochements importants entre l'Occident et l'Extrême-Orient.

C'était le moment où l'Empire romain devenu l'Empire byzantin se ressaisissait. Justinien (527-565) s'attacha principalement à reprendre les provinces perdues en Occident. Mais ses successeurs eurent surtout affaire aux Avares et aux Perses, et cédèrent à la tentation normale de chercher des auxiliaires derrière leurs ennemis. Ils s'intéressèrent aux routes de l'Inde, et furent en relation avec les Turcs.

D'autre part, au début du septième siècle, la Chine, sous la dynastie des T'ang, commença à réagir vigoureusement contre les Barbares du Nord-Ouest. Les traditions des grandes époques furent reprises du côté de l'Asie centrale.

Dès 648, le pèlerin bouddhiste Hiouen-Tsang, allait dans l'Inde, pourvu d'une mission quasi officielle : il y trouva encore de fortes monarchies. Il est à remarquer que ces contacts intermittents de la Chine avec l'Inde se sont pendant très longtemps opérés uniquement à travers les montagnes, pourtant si décourageantes, de l'Asie centrale : l'horreur commune du Chinois et de l'Hindou pour la mer a limité le développement des communications par les îles de la Sonde, de même qu'elle a empêché Chinois et Japonais d'atteindre l'Amérique, qui leur était pourtant bien plus accessible qu'aux navigateurs européens. Mais les Chinois se sont attachés au continent, et sont arrivés, au septième siècle, à détruire l'empire turc.

De ces événements il n'est résulté qu'un fait curieux : l'introduction du ver à soie dans l'Orient méditerranéen. Il va sans dire qu'il n'y a rien là qui ait pu affecter sérieusement, même au point de vue économique, ni Byzance ni l'empire des T'ang. Jusqu'au septième siècle de notre ère, si l'histoire peut noter, grâce au bouddhisme, des contacts importants entre Inde et Chine, il lui faut constater une indépendance presque absolue de la vie historique dans le monde méditerranéen et dans l'Extrême-Orient.

IV

Le christianisme, né dans un milieu asiatique, sémitique, juif, s'était adapté au point de devenir la religion des Indo-européens : la réponse du monde sémite fut la naissance, en Arabie, de la religion mahométane (hégire, 622). On sait quelle force d'expansion elle donna à la race arabe. En trois coups de cimeterre, les Arabes enlevèrent la Syrie, l'Égypte, la Perse. Un siècle après Mahomet, ils avaient étendu leur domination sur l'Afrique du Nord-Ouest, l'Espagne, et jusqu'aux rives de l'Amou-Daria et de l'Indus. Ils s'étaient heurtés à Constantinople, aux Francs, aux Chinois et aux Radjpoutes de l'Inde. L'empire ainsi fondé s'est très vite démembré, mais, l'unité politique disparue, l'unité religieuse a subsisté, et Bagdad, la capitale des Khalifes, est devenu pour des siècles le pôle de la civilisation.

Cet empire était mieux placé que tous ceux qui l'avaient précédé pour servir de lien entre les différents centres humains. Je n'insiste pas sur le Soudan, que l'Islam a éveillé

à la vie historique. Je me bornerai à indiquer les résultats des contacts répétés et importants qu'il a eus avec le monde européen, l'Hindoustan, enfin la Chine.

Du côté de l'Europe, les Arabes avaient d'abord rencontré l'Empire byzantin, qu'ils réduisirent aux régions immédiatement voisines de Constantinople. Fait plus grave, ils provoquèrent indirectement le détachement de l'Italie. La propagande musulmane contre les images religieuses avait porté ses fruits dans l'Empire grec, amené le mouvement iconoclaste. Or, la papauté s'insurgea, et fut forcée de chercher des protecteurs laïques dans l'Occident germanisé : elle les trouva dans les Francs. L'empire de Charlemagne sortit de là. Quoique comprenant la France, et d'importantes parties de l'Italie et de l'Allemagne, il n'était encore qu'un embryon d'Europe. Mais, au neuvième siècle, les invasions normandes élargirent l'horizon. Les Scandinaves essaimèrent en Islande et au Labrador, régnèrent un moment sur l'Angleterre, fondèrent une colonie importante dans l'Europe carolingienne, enfin donnèrent une première organisation aux peuplades slaves ou finnoises de la Russie. La propagande chrétienne trouva dans tous ces nouveaux États un champ d'action où les missionnaires, latins ou grecs, marchèrent de succès en succès : la conversion de la Russie, à la fin du dixième siècle, eut une importance particulière, puisqu'elle ferma la chrétienté du côté de l'Orient. Et, au sortir des migrations de peuples, l'Europe reçut de la féodalité et de l'Église une première constitution stable, au moment où, dans le monde musulman, les Arabes défaillants étaient relevés par les Turcs et les Maures.

Les Turcs islamisés, dès leur entrée en scène, ont porté la religion de Mahomet aux rives de l'Indus (vers 1000). Deux siècles après, elle était installée sur le Gange. Au quatorzième siècle enfin, elle entama largement le Dekkan. Depuis longtemps, d'ailleurs, elle avait commencé à pénétrer dans le monde maritime, où les Malais hindouisés régnaient alors en souverains.

D'autres Turcs, cependant, avaient pris la direction de la lutte contre l'Empire grec, en même temps que les Maures arrêtaient la renaissance de l'Espagne chrétienne. L'Europe répondit par la croisade (1099). Pendant deux cents ans, des États chrétiens existèrent dans l'Orient méditerranéen. Pendant deux cents ans, les guerriers de l'Occident

les soutinrent par des campagnes répétées. Il ne faut pas oublier qu'une partie des forces européennes était absorbée par la constitution d'un empire latin à Constantinople, et surtout par la reconquête de l'Espagne, enfin par la conquête des bords de la Baltique. L'échec des croisades a donc été très relatif. De plus, par le contact étroit qu'elles ont établi entre les deux bords de la Méditerranée, elles ont eu une action décisive sur la civilisation du moyen âge.

Au douzième siècle, le monde musulman était séparé, par un écran de Turcs non islamisés, de la Chine alors divisée en deux royaumes. Mais Gengis-Khan rassembla sous ses drapeaux Turcs et Mongols, et fut ainsi en mesure d'agir à la fois sur la Chine du Nord et sur l'Orient musulman et chrétien. En 1243, les Tartares arrivaient en Hongrie. En 1259, ils prenaient Bagdad. En 1279, ils conquéraient la Chine du Sud. Un instant, au treizième siècle, une autorité unique fut reconnue des bords du Yang-tsé-kiang à ceux du Danube et de l'Euphrate. Et tous les Tartares occidentaux allaient devenir musulmans.

On le voit, la grande société religieuse et intellectuelle qui avait survécu à l'empire des Khalifes a occupé, au moyen âge, une position vraiment centrale. Pour la première fois, de son fait, des contacts importants ont été établis entre l'Europe chrétienne, l'Inde, la Chine. L'Europe a appris à se servir des chiffres hindous, qu'elle a appelés chiffres arabes. Des innovations techniques dont la Chine avait longtemps gardé le secret, papier, poudre à canon, se sont propagées jusqu'en Occident. L'imprimerie seule a (peut-être) une origine purement européenne.

V

L'empire mongol n'a eu qu'une existence éphémère, mais l'invasion mongole a laissé des traces durables. L'espoir de convertir le puissant souverain de l'Asie a contribué à dissoudre en Europe l'esprit des croisades. D'autre part, les Mongols avaient poussé devant eux des éléments militaires instables, Mameluks ou Turcs, qui ont cherché fortune, les uns en Égypte, les autres dans les provinces de l'empire byzantin. Enfin, une nouvelle concentration de la force mongole s'est opérée à la fin du quatorzième siècle avec Tamerlan. Tamerlan a parcouru la Perse, l'Inde, la Russie.

Il a vaincu les Mameluks et les Turcs. Il est mort au moment où il allait peut-être ressaisir la Chine, qui avait échappé aux Mongols. Son empire a été plus éphémère encore que celui de Gengis-Khan : ses descendants immédiats ne se sont guère éloignés de Samarcande. Mais cet empire est à l'origine de tous les événements d'où est sortie l'Asie moderne. Les Turcs ottomans, décidément dégoûtés de chercher fortune vers l'Est, se sont enfoncés en Europe et en 1453 ont pris Constantinople : ainsi ont été jetées les bases de l'empire qui a englobé l'Europe du Sud-Ouest, l'Asie méditerranéenne, et l'Afrique du Nord sauf le Maroc. La Perse, un siècle après Tamerlan, a retrouvé une dynastie nationale qui a eu ses jours de grandeur, les Soufis. Dans l'Inde, un descendant de Tamerlan, Baber, a fondé au début du seizième siècle la puissance des Grands Mogols. La Chine, décidément sauvée par la mort du conquérant, a gardé la brillante dynastie des Mings. Enfin, les coups portés par Tamerlan aux Tartares de la Horde d'Or ont préparé l'affranchissement, puis l'expansion vers l'Est, de la Russie moscovite.

Au temps de Tamerlan, le monde de l'Islam s'enorgueillissait encore d'un penseur auquel l'Europe d'alors n'aurait pu opposer aucun rival, Ibn-Chaldoun, né au Maroc. Par la suite, des restes non méprisables de la civilisation arabe ont subsisté au Caire, à Samarcande, à Delhi, sans parler des fruits précieux qu'ont portés encore l'hindouisme et la civilisation chinoise. Mais les Turcs se sont montrés impropres au rôle qu'avaient si bien rempli les Arabes : offrir, à l'ombre de leur sabre, un terrain propice aux éléments subsistants de l'hellénisme. D'autre part, du côté de la Russie, où la communauté de religion aurait dû les porter d'abord, ces éléments ne pouvaient trouver de refuge assuré tant que subsistait le joug tartare. C'est l'Italie, c'est l'Europe latine qui les a recueillis. Un des principaux facteurs de la Renaissance européenne, l'humanisme, est nettement byzantin d'origine.

Ces indications suffiront, j'espère, à montrer l'immensité du rôle joué, dans l'histoire de la civilisation jusqu'au quinzième siècle, par ce que nous appelons l'Orient, c'est-à-dire l'Asie avec ses appendices naturels de l'Afrique du Nord et de la Russie. En vérité, ce n'est pas seulement au point de vue géographique que notre Europe est un humble

appendice du grand continent voisin. Au début, c'est l'Égypte, c'est Babylone, ce sont les Phéniciens, qui apportent les éléments matériels de la civilisation, ceux dont la Grèce tirera « l'humanisme rationnel et progressif », Rome l'idée de l'État. Puis, l'Asie intervient de nouveau de façon décisive en donnant à l'Europe sa religion, le christianisme, qui dégrossit les nations romanes, germaniques et slaves. Avec les Arabes, l'Asie devient la vraie héritière de l'hellénisme : les Européens n'ont retrouvé Aristote et Ptolémée que dans les traductions arabes. A travers les Arabes, à la fin du moyen âge, arrivent d'Extrême-Orient en Europe toutes les inventions techniques (toutes, sauf une) d'où sortira l'essor européen moderne. Il n'est pas jusqu'à la Renaissance du quinzième et du seizième siècles qui ne soit le contre-coup des révolutions asiatiques. Pendant l'antiquité et le moyen âge, sauf à de rares intervalles, l'Europe a vécu, vis-à-vis de sa colossale voisine, dans un état, sinon de dépendance, au moins d'anxiété et de réceptivité.

VI

Nous arrivons aux événements qui ont complètement renversé la situation. Au quinzième siècle, dans un petit peuple acculé à la pointe de l'Europe océanique, naquit l'idée de chercher par le Sud la route de l'Inde, qui, jusqu'alors, n'avait été atteinte que par Alexandrie. En 1499, le Portugais Vasco de Gama, par le cap de Bonne-Espérance, arrivait au pays prestigieux des produits rares et des épices. Une série de comptoirs s'établirent par la suite depuis le Portugal jusqu'en Océanie, qui firent au seizième siècle figure d'empire. Ici encore, il faut se tenir en garde contre l'illusion européenne. Ces comptoirs étaient hors d'état d'agir profondément sur l'intérieur africain, encore moins sur les grandes monarchies asiatiques. Mais la voie était ouverte par où, peu à peu, l'hégémonie européenne allait s'asseoir, d'abord sur les îles et les côtes, enfin sur l'arrière-pays : la vraie voie européenne, la Mer.

Les découvertes portugaises avaient eu un contre-coup plus important encore : en 1492, Colomb avait révélé l'Amérique. Dans le nouveau continent, il existait des peuples sortis de la pure barbarie. Mais les Aztèques, les Incas, en étaient, 1500 ans après Jésus-Christ, au point où en étaient

l'Égypte et la Chaldée 2000 ans avant Jésus-Christ. Ce retard formidable de l'humanité américaine a rendu facile la conquête espagnole. L'Amérique est devenue une nouvelle Europe. A partir de 1500, quand on dit : *l'Europe*, on pense : *l'Europe et ses colonies*, et plus particulièrement : *l'Europe-Amérique*. Pour la première fois on vit des empires sur lesquels le soleil ne se couchait pas.

Il ne faut pas oublier les répercussions de ces découvertes sur un des facteurs principaux de la Renaissance européenne : la science. Les Européens, après Vasco de Gama et Colomb, ont eu de la terre une notion plus adéquate que n'avaient eue les Grecs ou les Arabes, pour ne pas parler des Chinois. Le champ d'expérience des civilisés a été considérablement agrandi. Le mouvement d'idées qui en est résulté s'est fait sentir dans l'astronomie, dans l'histoire naturelle, dans les études sur l'homme. L'élan de la science européenne a d'autres causes, mais celle-là n'est pas la moindre.

Il est normal que les contemporains n'aient pas vu aussitôt toute la portée de ces événements : la résistance au Turc leur a certainement paru plus importante que la découverte de l'Amérique. Il est plus étonnant que les historiens ultérieurs n'aient pas toujours apprécié correctement l'importance relative des faits. Ceci demande explication. Au moment où Colomb découvrit l'Amérique, l'unité européenne s'effaçait sous le progrès des États nationaux : l'épisode français de Jeanne d'Arc marque fortement la naissance des patriotismes européens. Dès le début du seizième siècle, la grosse affaire devient la résistance de ces particularismes à l'État qui paraît le plus fort et le plus menaçant : l'équilibre européen apparaît. Il va désormais tenir dans les préoccupations une place plus importante que les événements qui intéressent la communauté européenne.

Un dernier vestige de l'unité médiévale subsistait : l'autorité du pape était encore reconnue, au moins théoriquement, dans plus d'un domaine. Cet état de choses prend fin avec la révolte de Luther, puis de Calvin. La Réforme a, naturellement, des causes avant tout religieuses. Mais sa conséquence la plus durable a été le renforcement du nationalisme. Dans l'Europe protestante, aucune force spirituelle internationale ne balança plus la toute-puissance de l'État. Et le fait n'a pas laissé de se répercuter dans les pays restés catholiques.

Les nations les plus représentatives de l'Europe, du quinzième au dix-neuvième siècle, celles aussi contre lesquelles s'est acharné l'état d'esprit que nous venons d'essayer de définir, ont été successivement l'Espagne et la France. Le fondement de la grandeur espagnole avait été posé par les rois catholiques. Puis, en 1519, le roi d'Espagne est devenu l'empereur Charles-Quint. Il a laissé l'Empire à son frère, l'Espagne à son fils, mais son vrai successeur a été celui-ci, Philippe II (1556-1598). C'est le grand siècle de l'Espagne. Le plus illustre de ses écrivains, Cervantès, a pu se vanter d'avoir servi dans un régiment « qui avait tenu les quatre parties du monde sous la terreur de ses mousquets ». Philippe II a été tenu en échec par les Pays-Bas protestants révoltés, puis par l'Angleterre d'Élisabeth, enfin par la France de Henri IV. Ensuite, l'Espagne a été entraînée dans la défaite de la branche autrichienne des Habsbourgs sous les coups de la Suède et de la France. Mais la résistance victorieuse de la maison d'Autriche à l'invasion ottomane a profité à toute la chrétienté. L'ouverture des Indes a profité à toutes les nations océaniques, d'abord, au dix-septième siècle, à la Hollande, puis à la France et à l'Angleterre.

La puissance qui a bénéficié le plus immédiatement de la défaite de l'Espagne a été la France de Louis XIV (1661-1715). Pour un siècle et demi, elle est devenue l'État dirigeant du continent européen, le plus centralisé, le plus peuplé, le plus riche de ressources variées. Elle a joué un grand rôle mondial : ce sont des Français qui ont ouvert l'Inde et l'Amérique du Nord. Et la littérature française a été une puissance européenne, qui, pour le malheur de la France, est devenue politique.

C'est donc, à partir de Louis XIV, contre la France qu'ont travaillé les tendances de l'équilibre européen, polarisées par l'Angleterre. En manœuvrant les puissances allemandes, Autriche d'abord, Prusse ensuite, l'Angleterre a ruiné l'empire colonial français. Une revanche partielle a été obtenue par la France, à la faveur de la révolte des colonies anglaises d'Amérique. Mais, quand la Révolution de 1789 eut ébranlé dans ses fondements l'État français, l'Angleterre entama la lutte décisive, assistée des puissances continentales que renforçait la Russie, devenue depuis un siècle puissance européenne. La grande tentative de Napoléon pour refouler

les puissances allemandes sur la Russie, et celle -ci sur l'Asie, aboutit à un échec qui décida du triomphe de l'Angleterre.

VII

La raison fondamentale du peu de durée des hégémonies espagnole, puis française, est que ces nations, la France surtout, se trouvaient trop profondément engagées dans le continent européen pour pouvoir subordonner leur politique continentale à leur politique extra-européenne. En se rendant compte de ce fait, on explique du même coup la fortune de l'Angleterre.

En 1815, les traits généraux de la politique britannique étaient fixés depuis un siècle. L'Angleterre, quoique ses rois fussent encore souverains du Hanovre, avait abjuré toute ambition continentale, et se posait en défenseur attitré de l'équilibre européen. L'Inde était devenue la clef de voûte de son empire colonial. Elle venait de s'établir au Cap. Elle surveillait jalousement l'autre route de l'Inde, l'Égypte. Le Canada lui restait, l'Australie commençait à se développer. Enfin l'issue victorieuse de la lutte contre la France révolutionnaire avait fortifié sa confiance dans ses institutions, et dans le prestige dont elles jouissaient au dehors.

Elle avait pourtant, chemin faisant, perdu un des fleurons de sa couronne : les États-Unis d'Amérique. Ce fut le premier État européen indépendant, hors d'Europe : mais, à la suite des entreprises de Napoléon en Espagne, l'Amérique latine à son tour se détacha de la métropole. Elle se divisa immédiatement en plusieurs nations, qui, isolées, étaient impuissantes vis-à-vis de la grande République du Nord, restée une. Malgré l'afflux incessant d'éléments européens, elle a maintenu son caractère ethnique fondamental, et, si elle a été perdue pour l'Angleterre, elle ne l'a pas été pour l'unité anglo-saxonne : il est caractéristique que le principe posé par Monroë, « l'Amérique aux Américains », principe appliqué à la France lors de l'expédition du Mexique, à l'Espagne lors de la guerre de Cuba, n'a jamais été considéré comme s'appliquant au Canada.

En Europe, l'Angleterre est restée, jusqu'en 1848, dominée par le sentiment de méfiance envers la France qu'avaient créé les dernières guerres. Mais les événements de 1848 donnèrent naissance en France à un gouvernement

qui fit de l'alliance anglaise un des principes de sa politique. Ils amenèrent en outre, en Europe, la création d'une série d'États constitutionnels, que l'Angleterre et la France furent portés à favoriser contre les empires restés absolutistes de Russie et d'Autriche. Dans la guerre de Crimée, la France fut directement l'alliée de l'Angleterre contre sa rivale asiatique, la Russie. D'une manière générale, pendant tout le règne de Napoléon III, la France gravita dans l'orbite de la politique britannique.

En dehors de l'Europe, le milieu du dix-neuvième siècle fut aussi marqué par des faits gros de conséquences pour l'Empire anglais. Une série d'explorations ouvrit l'intérieur de l'Afrique, et l'Angleterre participa au mouvement général de conquêtes qui en résulta. Elle étendit sa domination dans l'Afrique australe. Quand le percement de l'isthme de Suez remit au premier rang l'ancienne route des Indes, elle s'assura décidément l'Égypte. Elle en vint à ambitionner de relier « le Cap au Caire ». D'autre part, le monde jaune, qui s'était fermé aux Européens au dix-septième siècle, fut rouvert à coups de canon, et d'abord par les Anglais. En 1860, les Anglais, avec les Français, furent à Pékin. L'Angleterre n'a pu faire de la Chine une colonie d'exploitation comme l'Inde, mais elle s'est taillé une large part dans les bénéfices résultant de l'ouverture du monde jaune.

Les colonies de peuplement britanniques, Canada et Australie, n'ont cessé de se développer au dix-neuvième siècle. En 1848, l'Angleterre leur reconnut l'autonomie. Elle créait ainsi un nouveau type de colonies, les Dominions, dont la liste s'est accrue depuis de l'Afrique du Sud. L'autonomie politique n'a plus été remise en question : c'est sur le terrain économique que l'Angleterre a cherché, à la fin du dix-neuvième siècle, à resserrer les liens qui lui attachaient encore les filles d'outre-mer que protégeait sa flotte.

L'Angleterre elle-même s'est transformée à l'image de ces communautés anglo-saxonnes extra-européennes, qui, sans passé, sans traditions, étaient naturellement démocratiques. Au milieu du dix-neuvième siècle, elle apparaissait encore comme une république aristocratique. Avec Gladstone (1867-1885), elle est devenue une démocratie. L'Irlande seule, que sa fidélité au catholicisme avait séparée de la Grande-Bretagne depuis le dix-septième siècle, a continué à porter la marque du vieux régime féodal.

Une grande partie du dix-neuvième siècle européen a vécu sous le prestige de l'édifice majestueux élevé par la politique anglaise. Comme il est naturel, on a été amené à attribuer à la précellence des institutions britanniques ce qui n'était peut-être que la conséquence de la position insulaire du pays et des exploits des grands marins anglais. Ces institutions sont caractérisées généralement et d'une manière suffisamment adéquate par le terme de *libéralisme*. De fait, à l'époque où l'Europe ne connaissait guère que des monarchies absolues, l'Angleterre avait déjà une série d'institutions ou de coutumes garantissant, soit les droits de l'homme privé, soit sa participation aux affaires publiques, — coutumes qui, depuis, se sont généralisées. Au dix-neuvième siècle, en partie sous l'influence des Anglo-Saxons d'outre-mer, en partie sous l'influence des idées françaises, le bénéfice des institutions et des coutumes en question a été étendu à l'ensemble de la population. Même dans les colonies tropicales, des Anglo-Saxons ont pris la tête du mouvement revendiquant « les droits de la personne humaine » : ils ont combattu l'esclavage, la traite.

En dehors même de l'impression produite par l'impérialisme anglo-saxon, le libéralisme a un prestige intrinsèque, en raison du champ illimité qu'il semble ouvrir aux initiatives individuelles en matière économique ou intellectuelle. Mais il n'a jamais manqué de penseurs pour en faire ressortir les dangers. Les théologiens voient, dans cette reconnaissance des « droits sacrés » du premier venu, une divinisation abusive, voire ridicule, de l'individu. Les positivistes montrent que cet affranchissement des masses tend à rendre de plus en plus difficile l'action dirigeante des élites, et par là à compromettre l'œuvre collective qui seule rend intéressante l'humanité : la civilisation. Le sens pratique des Anglo-Saxons les garantit, dans une certaine mesure, contre ces périls ; leur esprit positif mais borné les empêche de voir ce que le mal, inoculé à d'autres, peut avoir de contagieux. L'histoire passée est en leur faveur : elle ne suffit pas absolument à rassurer sur l'avenir.

VIII

Les réactions n'ont pas manqué dans les États continentaux, à population dense, qui ne bénéficiaient pas des circonstances exceptionnelles où se trouvaient placés les

Anglo-Saxons. Déjà la France de Napoléon III ne pouvait pas, sans de fortes réserves, être considérée comme un État libéral. Les victoires de la Prusse en 1866 et en 1870 ont créé un État autoritaire plus solide, l'Empire allemand. C'était une nouvelle incarnation du type de société qu'avaient représentée les monarchies des Habsbourg et des Bourbons, mais adaptée aux conditions de la vie moderne. Or, ces conditions rendaient l'action de l'État beaucoup plus générale et pénétrante. L'Allemand a été dressé à considérer qu'il vivait à chaque instant sous le contrôle de l'État, forcé de s'instruire et d'instruire ses enfants, forcé de s'assurer et d'assurer ses employés, etc. Sous l'influence des succès allemands, des institutions analogues, qu'on englobe généralement sous le nom de socialisme d'État, ont été adoptées en beaucoup de pays. Le militarisme a été le trait le plus visible de ces tendances, mais non le seul.

La dernière guerre s'est terminée par le recul du système autoritaire. Il avait pourtant acquis, entre temps, un nouvel adepte qui s'est trouvé du côté des vainqueurs. Ouvert à la pénétration européenne, le Japon s'était transformé. Il était devenu une forte monarchie centralisée et militariste, n'ayant rien de commun avec les vieux despotismes patriarcaux et nonchalants de l'Asie : c'était vraiment un État européen. L'écroulement de la Russie et de l'Allemagne l'a laissé momentanément seul représentant des tendances qui avaient trouvé leur incarnation dans l'Empire allemand.

Ces tendances sont donc, pour le moment, en état d'infériorité. On en a souvent montré les mauvais côtés. Les théologiens considèrent que, par un blasphème inverse de celui du libéralisme, elles aboutissent à une divinisation non plus de l'individu, mais de l'État, placé au-dessus de toutes les lois morales, autorisé à la violation des droits des neutres, à la banqueroute frauduleuse, etc. Pour les positivistes, il est évident que, dans aucun milieu humain, l'individu ne se prêtera sans réserve à n'être qu'un rouage subalterne dans une machine, si bien agencée soit-elle ; dans des milieux de vieille civilisation, nombre d'individus s'y refuseront énergiquement. Mais d'autre part, ces tendances assurent une grande force et un grand prestige à l'œuvre collective. Elles conservent nombre d'adhérents, que les excès du libéralisme pourront toujours ramener au pouvoir.

Leur heure reviendra encore, d'autant que, pour la minorité civilisée, l'État libéral n'est souvent guère moins pesant que l'État autoritaire.

IX

Ces antagonismes politiques, qui ont entraîné peu à peu dans leurs remous la généralité des États et des individus, n'ont pas empêché la continuation de l'œuvre européenne commune, inaugurée par la civilisation catholique du bas moyen âge, puis par la Renaissance.

La partie brillante de cette civilisation est incontestablement la science, l'ensemble des connaissances sur la nature.

La science européenne a débuté par un coup de maître. Dès le début du seizième siècle, Kopernik, reprenant l'idée d'Aristarque de Samos, soutenait la théorie de la rotation de la terre autour du soleil. Cette théorie, quoique l'époque suivante ait été fertile en astronomes de mérite (Tycho-Brahé, Képler), fut combattue longtemps. Encore en 1633, Galilée eut maille à partir avec l'Inquisition pour l'avoir défendue. Elle ne fut définitivement assise que quand Newton (1687) l'eut fait rentrer dans une loi plus générale, la loi de la gravitation.

Dans l'intervalle, les sciences mathématiques s'étaient enrichies d'une série d'instruments de travail nouveaux et puissants, algèbre avec Viète (seizième siècle), logarithmes, géométrie analytique avec Descartes, calcul infinitésimal avec Newton et Leibniz. La physique mathématique avait marché du même pas, avec Galilée, Pascal et Huyghens.

Dans les sciences biologiques, la médecine se développa la première : en 1627, Harvey établissait la théorie de la circulation du sang. La classification botanique fut assise par Tournefort et Linné. Enfin Buffon élevait à l'ensemble des « trois règnes » un monument paré de toutes les grâces de la littérature française à son apogée.

Il restait des lacunes énormes. Encore au milieu du dix-huitième siècle, les encyclopédistes sont fort embarrassés pour classifier les sciences, ou plus exactement n'y arrivent pas. Dans la seconde moitié du siècle, Lavoisier et Priestley constituent la chimie. La génération suivante, celle de Napoléon, offre toute une pléiade de chimistes.

Lorsque, vers 1830, Auguste Comte reprend le problème de la classification des sciences, il arrive cette fois à une classification sérieuse, fondée sur l'*objet* des sciences : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie. Cette classification a tenu dans l'ensemble, quoiqu'elle présente des points faibles.

Au dix-neuvième siècle, les sciences de détail ont continué leurs progrès. Sans déprécier les autres, on peut dire que les plus brillantes conquêtes sont celles de la biologie et de la sociologie, pour employer les termes de la classification comtienne. Dans les sciences biologiques, Cuvier, Lamarck, Darwin, ont renouvelé les notions sur les espèces vivantes. Dans les sciences sociales, l'essor magnifique des études historiques a assuré une base plus large et plus sûre aux études théoriques sur l'humanité.

Mais le dix-neuvième siècle a été surtout celui des applications, et ce, principalement sous l'impulsion des Anglo-Saxons dont Bacon (vers 1600) avait été le prophète. L'application de la vapeur sur terre et sur mer, de l'électricité, ont transformé les communications. L'emploi des anesthésiques a décuplé la puissance de l'art chirurgical. Les explosifs ont révolutionné les conditions de la guerre. D'une manière générale, il nous est devenu difficile aujourd'hui de nous représenter les conditions de la vie matérielle que nos pères ont connues il y a à peine un siècle.

Ces applications ont fixé sur la science l'attention de la masse non savante. Mais elles recèlent un danger pour la science même. Elles tendent à la submerger sous les fins utilitaires. Si ces tendances n'étaient pas contre-balancées énergiquement par l'élite, elles useraient très vite le ressort interne de la recherche scientifique : la curiosité désintéressée, la φιλομαθεία.

Ses succès ont attiré à la science des admirateurs indiscrets et maladroits, qui ont déjà provoqué des réactions. Elle n'est qu'un des éléments de la vie civilisée. En portant le gros de notre effort de ce côté, nous avons quelque peu sacrifié cette harmonie qui devrait être le caractère essentiel de toute civilisation. Au point de vue artistique, par exemple, le milieu où nous vivons ne vaut pas certains milieux humains du passé, Grèce du cinquième siècle avant Jésus-Christ, Perse du moyen âge, Japon moderne. L'Europe actuelle est laide, l'Amérique (à laquelle manque la parure

du passé) plus laide encore. Une seule exception, semble-t-il : la musique. Dans cet art, il paraît bien que l'Europe du dix-neuvième siècle a atteint des effets qui, autant qu'on peut juger, n'avaient pas encore été obtenus dans le passé.

Et puis, le problème capital pour l'homme sera toujours probablement celui de la destinée humaine. Les progrès de la science n'ont fait que le rendre plus angoissant. A l'astronome, ils ont révélé l'infinie petitesse du coin du monde où vit l'homme. Au biologiste, ils ont révélé la brièveté du passé de l'espèce humaine, les chances énormes qu'il y a pour qu'elle disparaisse bien avant d'autres. Au sociologue, ils ont révélé que les possibilités d'expansion humaine étaient bien loin d'être indéfinies. Tout cela, sans affaiblir le sentiment invincible qu'a l'homme d'être quelque chose d'incommensurable avec la nature inanimée, et même avec le reste de la nature vivante... Or, même le savant est ressaisi parfois tout entier par le problème de la destinée humaine (voir Pascal), parfois aussi, sans en être écrasé, il ne le perd jamais de vue (voir Pasteur). Que dire du non-savant ! A méconnaître de pareilles tendances, on préparera des revanches formidables à l'esprit oriental (1).

La civilisation européenne, pour l'historien, est un fait d'hier, puisqu'elle n'a guère plus de cinq cents ans derrière elle. Elle a acquis des résultats considérables : elle a mis en relations plus actives qu'aucune des précédentes les habitants de la planète, de *toute* la planète ; elle a étendu le domaine des connaissances positives et multiplié les instruments d'action de l'homme dans des proportions incomparablement plus grandes que ses aînées. Mais il ne faut pas se dissimuler les éléments de fragilité qu'elle recèle, ni ses côtés incomplets ou inférieurs.

Eugène Cavaignac.

(1) Les personnes curieuses de connaître le point de vue asiatique feront bien de lire deux ouvrages de l'artiste japonais Okakuras traduits par Mlle Serruys : *Les Idéaux de l'Orient, le Réveil de l'Asie.* Voir en particulier p. 29, 195, 206, et p. 272 le chapitre qui porte ce titre suggestif : *Le Désastre blanc* (pendant au « Péril jaune »).

La Nouvelle Hélène[1]

VII

Un coup discret à la porte. Encore le commandant ! Ne pouvait-il me laisser tranquille?

Un second coup plus fort. Un troisième.

Décidément je n'aurais pas la paix. Plein de mauvaise humeur, j'allai ouvrir. Un matelot se présenta.

— Le commandant vous demande, me dit-il en allemand.

Et il me fit signe de le suivre.

Il me mena à une cabine près du poste de commande. De l'intérieur, une voix cria :

— Entrez.

J'entrai, décidé à montrer une indifférence méprisante.

Le commandant était assis à sa table et tenait à la main une enveloppe.

— Je n'ai pas eu le temps tout à l'heure, capitaine, de vous remettre ceci. Je vous prie d'excuser l'indiscrétion que j'ai dû commettre : ma situation m'y obligeait. Elle m'a confirmé d'ailleurs l'exactitude absolue de votre récit.

Et me tendant l'enveloppe :

— Voici qui vous expliquera certaines choses qui ont pu vous paraître mystérieuses.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 décembre 1924.

Il se leva :

— Ah ! j'oubliais de vous remettre en même temps... Attendez-moi un instant : je reviens tout de suite.

Était-ce un hasard, ou avait-il préparé cette sortie pour ménager mon amour-propre? Comme je fus heureux quelques secondes plus tard de me trouver seul et de pouvoir lui cacher les impressions violentes que je ressentis.

J'ouvris l'enveloppe que j'avais prise très froidement et sans répondre à la politesse de l'Autrichien : des clichés sur pellicule, des épreuves au bromure ; et presque partout la silhouette d'Hélène. C'était toutes les photographies de mon séjour à Patras et de notre excursion à Clermont. Le commandant, à qui le Grec avait remis mon appareil, les avait fait développer et tirer pendant la nuit par acquit de conscience.

Je les examinai plus en détail. Mes mains tremblaient. Je revis la fenêtre gothique du château de Patras, devant laquelle j'avais rencontré Pétropoulos, le tennis de la rue Saint-André avec les deux belles Grecques en robes claires, l'église Sainte-Sophie d'Andravida, le rivage lumineux de Clarence, la petite place de Chlemoutsi où nous avions déjeuné, et toute une série d'aspects du château de Clermont. Presque partout on voyait Hélène, son visage souriant, la ligne admirable de son corps. Accoudée à une baie de la galerie, je la retrouvais telle qu'au moment où elle avait dit les vers de Gœthe : on distingait nettement ses traits réguliers, son expression de tendresse confiante.

Et puis je ne vis plus rien. Des larmes troublaient ma vue. Avais-je pu croire, concevoir même tant de soupçons affreux ! Tous les propos de Lellis ce matin s'expliquaient naturellement : mon goût des vieux châteaux, le nom d'Hélène, ce qu'il avait dit de sa beauté plus pleine. Je revenais à la vie. Jamais un poids pareil ne m'avait été enlevé du cœur, d'une manière aussi inespérée. Jamais, même quand, attaqué par des avions ennemis j'entendais tout à coup les mitrailleuses de mes camarades de l'escadrille, même quand, sous les obus du sous-marin allemand, apparurent les cheminées du *Boutefeu*, je n'avais ressenti une impression aussi forte de délivrance miraculeuse.

Je m'étais défendu contre la défiance et la jalousie que des soupçons trop naturels avaient fait naître ; avec angoisse, j'avais cherché, quémandé à mes souvenirs une explication plausible, l'apparence même d'une explication, dont je me serais contenté. Et cette explication, elle m'arrivait tout d'un coup claire et évidente. C'est par ces photographies que Lellis avait connu mes relations avec les

Pétropoulos et qu'il avait jugé de la beauté présente d'Hélène. Il n'y avait pas d'entente entre elle et lui.

J'avais repris les photographies, et l'image d'Hélène, que je contemplais, opérait encore une fois son charme. Sa figure m'apparaissait plus pure que jamais. Si elle avait été là, j'aurais été me jeter à ses pieds pour lui demander pardon.

Et Lellis? Je lui avais fait injure au lieu de reconnaître ses bons procédés envers moi. Il avait dû s'apercevoir de ma jalousie, mais il avait eu la délicatesse de ne pas le montrer ni de m'en tenir rigueur. J'étais heureux qu'il ne fût pas là en ce moment, car j'aurais été aussi honteux qu'il lût sur ma figure les sentiments nouveaux qui m'agitaient que de penser qu'il avait remarqué mon trouble de tout à l'heure.

Quelle passion, quelle violence aveugle m'avait donc entraîné jusqu'à ne plus rien voir, ne plus rien vouloir. J'avais pu refuser la liberté, rejeter l'occasion de revoir ma mère; je l'avais refusé formellement, malgré l'insistance du commandant. J'étais fou vraiment.

Je cherchais à me composer un visage plus calme : le commandant allait revenir d'un moment à l'autre. Je mis l'enveloppe dans ma poche, je m'assis sur un petit divan, et pour distraire mon esprit encore agité, je me mis à regarder la pièce.

Elle était presque aussi étroite que ma cabine, mais arrangée avec un goût inattendu en cet endroit où la mécanique semble devoir dominer tout. C'était à la fois pratique et d'une décoration originale, sobre et de bon aloi. Le divan qui devait servir de couchette était recouvert de broderies et de coussins orientaux. Les meubles, étudiés pour la commodité, avaient des lignes pures dans leur simplicité, où les tons de bois venaient jeter une note assez chaude. On eût dit du Munich épuré, revu par un goût très sûr. Dans un coin, une petite bibliothèque, où des reliures anciennes se mariaient aux cuirs modernes et aux cartonnages de percaline des ouvrages techniques.

VIII

Je me levais pour regarder les titres des livres quand Lellis rentra. Il tenait à la main mon appareil photographique, qu'il me tendit.

— J'ai été un peu long, me dit-il. Je suis passé au poste de T. S. F. pour prendre les nouvelles de la guerre.

Je n'osais l'interroger; mais il vit que je le regardais avec une certaine anxiété.

— Oh ! pas grand'chose, fit-il. Ce n'est d'ailleurs pas du communiqué que j'espère rien. J'attends avec impatience le résultat de certaines négociations.

Et s'asseyant à côté de moi sur le divan, il me dit d'un air joyeux :

— Savez-vous que nous allons peut-être avoir bientôt la paix. Non pas la paix des Allemands, « sans annexion ni indemnité » ; mais une paix honorable pour vous, où l'Alsace-Lorraine vous serait rendue.

Je le regardais avec étonnement.

— Oui, notre Empereur veut faire la paix. Cette guerre lui a toujours fait horreur et depuis qu'il est monté sur le trône, il cherche à la faire cesser. Par l'intermédiaire d'une personne qui le touche de près et qui a servi dans les armées alliées — vous saurez un jour qui — il est entré en rapport avec votre gouvernement. Les négociations avancent, et peut-être d'ici peu... Sans doute il y a les Allemands qui font la sourde oreille ; mais ils savent bien que n'ayant pas gagné en 1914, ils ont perdu la guerre, et quand ils sentiront que nous irons jusqu'à les lâcher... Et nous les lâcherons si c'est nécessaire. Ah ! la paix, quel beau jour ! Pourquoi cette tuerie qui se prolonge, pour quelques peuplades balkaniques dont vous savez maintenant ce qu'elles valent?

— Mais comment êtes-vous au courant de ces négociations, commandant?

— Évidemment, vous vous étonnez que l'empereur Charles fasse part de ses projets à un simple commandant de sous-marin, pour qu'il les aille rapporter ensuite à un officier français. Pour moi, je sais que je puis compter sur votre discrétion et je suis heureux de vous faire part de cette bonne nouvelle, qui, d'ailleurs, n'est plus très secrète. Quant à l'Empereur, il me suffit de vous rappeler ce que je vous ai dit hier soir, que j'étais chargé de missions spéciales ; ce n'est que de l'utilisation des compétences : n'oubliez pas que j'ai été attaché naval à Athènes.

Certes, je ne l'oubliais pas.

— Vous pensez bien, continua-t-il, que je ne risque pas mon bâtiment à tromper la surveillance, très minutieuse, croyez-le bien, de vos torpilleurs et de vos chalutiers, pour l'unique plaisir d'embarquer des gens comme vous, ou pour satisfaire les fantaisies de Grecs. Après-demain matin, je rapporterai à Pola des renseignements que je crois intéressants, des coups de sonde que j'ai donnés ici et là, et qui permettront à mon gouvernement de continuer en meilleure connaissance de cause ses négociations. Excusez-moi de ne pouvoir vous en dire plus long.

Il s'arrêta, resta quelques instants songeur, et passant la main sur son front, il reprit :

— C'est la dernière carte, sans doute, que joue l'Autriche-Hongrie, que des aventuriers ont entraînée dans cette effroyable guerre. Si ce n'est pas la paix... Vous vous rappelez, capitaine, le mot du procurateur Pesaro, quand la République de Venise s'écroula sous les menaces de Bonaparte : « C'en est fait de ma patrie ; mais un galant homme se trouve toujours une patrie. » Je suis un Européen, je retrouverai toujours une patrie, mais surtout je retrouverai toujours ma patrie dalmate.

— Vous êtes Yougo-Slave?

— Ah! capitaine de Kerléon, comment pouvez-vous employer un mot aussi barbare? Non, je ne suis pas Slave du sud.

— Italien alors?

— Pas plus. Ni Italien, ni Slave du sud.

Et il ajouta en souriant :

— Je suis un Uscoque.

— Un Uscoque?

J'ignorais jusqu'à ce mot.

Il me tendit un livre :

— Vous n'avez pas lu l'*Histoire des Uscoques*, d'Amelot de la Houssaye? C'est d'ailleurs assez partial : l'auteur s'en est tenu au point de vue des Vénitiens. Les Uscoques étaient des corsaires, des pirates dalmates, qui ont fait beaucoup parler d'eux au seizième et surtout au dix-septième siècle. Un pirate : vous me l'avez bien laissé entendre hier ; je suis un Uscoque, un pirate. J'ai senti un atavisme secret se réveiller en moi quand on m'a nommé commandant de sous-marin ; j'éprouve un plaisir singulier à glisser mystérieusement parmi les îles de l'Adriatique et de la mer Ionienne. Et je vous ai avoué hier soir que je me conduisais en pirate avec les malheureux patrons de caïques.

Je souris avec lui.

« Nous autres Dalmates, reprit-il, nous sommes par excellence un peuple de la mer. Vous n'êtes jamais allé en Dalmatie? Eh bien, vous viendrez quand la paix sera faite. De mon château, dans l'île de Brazza, vous verrez cet ensemble d'îles riantes, d'écueils, de côtes découpées, entre lesquels s'étalent les eaux d'un bleu pur et profond de notre mer. Car c'est nous, avec nos magnifiques bases navales, les véritables maîtres de l'Adriatique. Pour les Italiens, qui n'ont pas un bon port entre Venise et Brindisi, elle n'est que la *mar' amarissimo* de d'Annunzio.

« Ces montagnes découpées, morcelées par la mer, voilà ma vraie

patrie. L'Autriche n'en est pas une, à proprement parler, pour moi : je suis lié à l'Empereur par un lien personnel, une sorte de lien féodal ; c'est une question d'honneur, de loyalisme, mais non un sentiment profond.

« Je suis né à Brazza, dans un château construit dans la montagne et qui domine toute l'île. De ces hauteurs boisées nos domaines descendent vers le rivage, par des vignobles, des olivettes et des vergers où l'été les grenades, toutes rouges, éclatent sous le soleil, et l'hiver les amandiers fleurissent entre les fruits d'or des orangers et des citronniers. Sur la mer, au milieu des palmiers, un petit palais à l'italienne, avec une loggia que l'on attribue à Sammicheli, et dont la colonnade en bossage rappelle en effet certains palais de Vérone.

« J'ai vécu les dix premières années de ma vie à courir entre le palais et le château, et surtout à vagabonder sur la côte avec les enfants du pays. Nous décrochions une barque, nous mettions à la voile et nous nous laissions filer le long de la côte. Ma mère s'effrayait un peu de ces expéditions, mais mon père était heureux de ces jeux rudes ; il se contentait seulement de nous faire surveiller de loin, à notre insu, par un fidèle marin.

« Nos promenades n'étaient pas désintéressées. Dans des propriétés voisines, les orangers, les grenadiers, les cerisiers suspendaient, suivant la saison, leurs fruits éclatants sur les terrasses au bord de l'eau. Avec les avirons, nous en faisions tomber dans notre barque, et nous nous sauvions précipitamment. Sans doute, les vergers de mon père présentaient les mêmes fruits. Mais les jardiniers les surveillaient jalousement ; et sur la table familiale, je ne leur trouvais plus de saveur. Ce que j'aimais au fond, c'était l'expédition, le risque, le fruit défendu.

« Un jour — j'avais alors neuf ans — nous avions voulu ainsi gauler quelques fruits. Mais la terrasse était haute, et nous n'arrivions pas à atteindre les grenades avec nos avirons. Nous décidâmes d'escalader la terrasse, et je fus un des premiers à grimper. Tout à coup, nous entendîmes un bruit de pas et des cris : un jardinier nous avait surpris. Mes compagnons redescendirent en hâte, et, apercevant l'homme sur la terrasse, ils détachèrent le bateau avant que j'eusse pu l'atteindre.

« Le jardinier m'avait saisi dans ma descente rapide par le fond de la culotte. Quand il m'eut remis debout, il me reconnut :

« — Est-ce que c'est joli, ce que vous faites là, monsieur François? me dit-il paternellement. Que dira M. le comte, quand il saura que vous allez avec des gamins voler chez les autres?

« Et me prenant par l'oreille, il me reconduisit chez mes parents.

J'étais très mortifié, surtout, je crois, de m'être laissé prendre. Mon père, au récit du jardinier, fronça les sourcils, et d'un ton qu'il chercha à rendre sévère, il s'écria en croisant les bras :

« — Ah ! petit Uscoque !

« Je ne savais encore ce qu'était un Uscoque. Mais je ne doutai pas que ce ne fût là un reproche sanglant.

« Au fond, mon père était plutôt amusé de mon escapade. Mais voyant l'inconvénient de me laisser traîner avec les gamins de l'île, il décida de me mettre au collège.

« Il venait d'être nommé secrétaire d'ambassade à Paris ; à l'automne, je partis avec lui et ma mère pour la France. La vie changeait complètement pour moi : au lieu de folles courses dans la campagne ou sur la mer, ce furent de longues années d'études ; je n'avais encore vu que mon petit pays, j'appris à connaître l'Europe.

« J'aimai désormais les deux. Ma jeunesse s'est passée entre Paris, Londres, Madrid, Rome, Berlin — mon Dieu, que ces Prussiens sont raides ! — et Vienne. Mais les vacances me ramenaient chaque année à Brazza. Là, dans la bibliothèque de mon père, et sous sa conduite lorsqu'il était en congé, j'étudiai avec une curiosité passionnée l'histoire de mon pays. Qui la connaît? On en trouve des fragments dans l'histoire de six ou sept peuples différents, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Hongrois, les Vénitiens, les Autrichiens et les Serbes. Pour moi, elle a une admirable unité.

« La Dalmatie est, plus que tout autre, un pays particulariste, que la chaîne des Alpes Dinariques sépare presque complètement de l'intérieur des terres. Elle a toujours été très jalouse de son indépendance : Rome n'a pu la soumettre qu'après deux cent quarante ans de lutte, pendant lesquelles on ne compta pas moins de deux cent vingt révoltes. Elle s'est montrée depuis aussi réfractaire à ceux qui se la disputaient : la Hongrie, Venise, l'Autriche. Un de mes ancêtres, au dix-septième siècle, quitta son palais de Traù pour Rome, afin de n'y être point l'hôte d'un provéditeur vénitien qui prétendait y loger. Après le traité de Campo-Formio, les nobles de Raguse firent le serment solennel — et ils l'ont tenu — de ne plus se marier pour ne pas donner d'enfants à l'Autriche.

« A l'heure présente, Italiens et Serbes se disputent d'avance les dépouilles de l'Empire, réclamant chacun de leur côté la Dalmatie. Je vous l'ai dit : nous ne sommes ni Italiens ni Serbes. Venise a pu soumettre notre territoire, étouffer notre pays, pour empêcher la concurrence que notre marine aurait faite à la sienne ; les Serbes ont pu se glisser par les hautes vallées et peu à peu imposer leur langue aux vieilles populations de la côte : nous ne nous ratta-

chons ni aux uns ni aux autres. Il n'y a pas si longtemps que l'on parlait encore dans nos îles un dialecte latin, voisin du frioulan et du romanche ; et mon nom en est sans doute une survivance, car nous avons des lis dans nos armes de famille, tout comme la maison de France.

« Mon père me fit visiter les villes de la côte : Spalato, tout entière construite dans les ruines du palais de l'empereur Dioclétien, ce grand Dalmate ; Traù, petite Venise avec sa piazetta, ses campaniles, ses puits, ses loggia et ses balcons de pierre ; Sebenico, dont le dôme, construit par un pur Dalmate, Georges Orsini, neuf ans avant qu'Alberti eût commencé le Temple des Malatesta, est d'un classicisme étonnant ; Raguse, où les puissantes murailles et le Palais des Recteurs rappellent le temps qu'elle était une république indépendante où fleurirent les lettres et les arts.

« J'ai pris conscience alors de notre individualité et de notre héritage de civilisation. Au déclin de l'empire de Rome, la Dalmatie a été avec votre pays le rempart du monde romain ; quand tout s'en allait, elle était encore pleine de vie. Elle est la route naturelle, le trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Demain, dans un monde renouvelé, peut-être serons-nous appelés à une grande tâche européenne.

« Excusez-moi de vous ennuyer de ces considérations historiques, mais vous comprendrez sans doute mieux après cela ce que je ressens et ce que je pense.

« J'avais dix-huit ans ; j'aimais toujours la mer et ses risques. Mon père, qui ne concevait pas une vie noble sans servir, me fit entrer à l'École de marine. Puis un après-midi d'hiver, il me mena, avec mon uniforme neuf, me présenter à la cour. Je me rappellerai toujours l'impression extraordinaire que me firent le cérémonial, les costumes éclatants, le scintillement des diadèmes, des aigrettes, des pierreries. L'Empereur fut très affable et me félicita de vouloir servir dans la marine. L'Impératrice souriait de ses beaux yeux d'or clair quand mon père me présenta et lui dit, tandis que je devenais tout rouge :

« — Ah ! c'est le petit Uscoque? J'espère que vous ne l'avez pas gâté : je n'aime rien tant que le naturel. Quand il sera sorti de l'École, il fera un excellent officier pour le *Miramare*.

« Et voilà comment, aussitôt nommé aspirant, j'embarquai sur le yacht de l'Impératrice. L'impératrice Élisabeth ! Vous deviez être bien jeune quand elle a été assassinée, en 1898. Mais Maurice Barrès l'a admirablement dépeinte dans un de ses livres que vous avez sans doute lu. Les deux années que j'ai passées auprès d'elle

sont les plus grands souvenirs de ma vie. Elle m'appelait toujours : « Mon petit Uscoque », se plaisant à imaginer, à tort ou à raison, qu'il était demeuré en moi quelque chose de sauvage.

« Nous allions lentement de Miramare à Corfou, à travers toute l'Adriatique, nous arrêtant dans de petits ports de la côte. L'Impératrice me faisait nommer les îles, rapporter les particularités des habitants. Mais dans la traversée, ce qu'elle aimait encore plus que le voyage et les choses nouvelles, c'était la solitude du bord.

« — La vie sur le vaisseau, disait-elle, est beaucoup plus belle que nul rivage merveilleux. On se trouve comme sur une île d'où tous les ennuis et toutes les convenances sont bannis. C'est une vie idéale, toute pure, cristallisée, sans désir et sans conscience du temps.

« Comme sur une île »... « Faire de soi une île », disait-elle encore parfois. Et elle m'interrogeait longuement sur ma vie, mes sentiments dans notre château de Brazza.

« Parfois, quand la mer était houleuse, elle s'accoudait au bord du bateau et regardant l'écume des flots, elle récitait comme pour elle, la *Nordsee* de Heine :

Au loin, sur les roches écossaises.
Se tient une femme belle et malade,
Transparente et blanche comme un marbre.

Et le vent éparpille ses longues boucles
Et traîne son sinistre chant
Dessus la mer déserte et orageuse.

« Ah! je ne puis encore passer devant son monument du Volksgarten, ou en vue de l'Achilleion sans ressentir une profonde émotion à me rappeler ces heures sublimes de ma jeunesse.

« Après la mort de l'Impératrice, j'ai servi sur des vaisseaux de la flotte. Puis j'ai été employé à diverses missions, notamment comme attaché naval adjoint à Rome et à Paris. J'ai revu avec joie ces villes : Rome, Vienne et Paris sont celles que j'aime le mieux pour la société qu'on y rencontre.

« En France, je me plais beaucoup dans le monde officiel. Ne faites pas cette grimace, monsieur de Kerléon : je ne parle pas des hommes politiques, mais de vos diplomates. On trouve encore chez certains d'entre eux une courtoisie charmante mêlée à une très grande culture et à un esprit qui rendent leur commerce délicieux : tenez, par exemple, si vous le connaissez, votre chargé d'affaires à Salonique, que j'ai rencontré autrefois à Vienne quand il était attaché d'ambassade.

« J'aime Vienne, non pas comme capitale de l'Autriche-Hongrie, mais comme le centre, en quelque sorte, de l'Europe, et la cour qui peut nous rappeler le mieux la société de l'Ancien Régime. Toutes les races s'y rencontrent ; mais surtout l'on y trouve cette distinction exquise, mêlée à la bonne grâce et à la simplicité, que nos pères ont apprise, je pense, des vôtres à la fin du dix-huitième siècle. Hélas, ce n'est plus la même chose depuis la guerre. Et je ne sais si nous reverrons jamais les beaux jours que j'ai connus.

« Athènes, vous le devinez, a moins d'attrait. Certes, il y a comme ailleurs des gens fort aimables ; mais ce n'est pour ainsi dire plus l'Europe, c'est déjà l'Orient. Et puis, quand j'y étais, en 1913 et en 1914, les Allemands, avec la reine Sophie et le roi Constantin, à qui son bâton de feld-maréchal a tourné la tête, commençaient déjà à vouloir tout mener, comme le montre l'histoire de mon rappel.

« Krupp avait envoyé un représentant fort adroit, et qui, d'ailleurs, s'est fait connaître depuis comme chef de la propagande allemande en Grèce, le baron de Schenk. Un jour, à la cour, devant le roi, le ministre de la Guerre et des officiers de l'état-major, il vantait les plaques de blindage de sa maison pour obtenir la commande des coupoles des nouveaux forts.

« — J'accepte l'expérience, disait-il : je me mettrai derrière une de ces plaques, et vous ferez tirer dessus avec le canon que vous voudrez.

« C'était un peu gros. Je lui dis en riant :

« — Monsieur le baron, les devoirs de ma charge et peut-être aussi le souci de votre sécurité m'obligent à vous demander d'en excepter les canons des usines Skoda.

« Le baron devint blême et me jeta un regard terrible.

« Huit jours après, — c'était en juillet 1914, — j'étais rappelé à Vienne. On m'accusait presque de trahison : j'avais desservi Krupp au profit du Creusot ; j'avais voulu révéler, devant l'attaché militaire français, le fameux 420 que les usines Skoda construisaient en secret. Sur les instances furieuses de M. de Tschirschky, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, le comte Berthold, toujours faible, avait demandé au ministre de la Marine de me rappeler de mes fonctions.

« Je n'eus pas le temps de me désoler : la guerre éclatait, cette guerre effroyable qui nous a fait les Alliés des Allemands que je déteste et les ennemis des Français que j'aime. L'entrée en jeu de l'Italie est venue heureusement offrir à mon activité un objet qui satisfît mes sentiments : sur mon torpilleur, quand je filais la

nuit vers les côtes italiennes, il me semblait renouveler la lutte acharnée des Uscoques contre Venise.

« Il y a six mois que je suis sur ce bateau : à son avènement, l'empereur Charles, qui a toujours daigné me montrer de la confiance et de la bonté, m'a fait donner ce commandement et cette mission, et promouvoir au grade supérieur, en compensation de la demi-disgrâce où j'étais tenu. J'espère m'en rendre digne en faisant tout ce qui est en mon pouvoir pour l'aider à conclure cette paix à laquelle j'aspire autant que lui. »

IX

Le commandant se leva.

— Je prends mon quart à midi. Il est onze heures. Vous déjeunez avec moi?

J'acceptai.

— Bien, je vais donner des ordres.

Je le suivis dans le couloir. Il s'arrêta à une porte près du carré et entra. Par l'ouverture, j'apercevais l'étrange cuisine. Au mur, un grand tableau d'allumage électrique, avec des commutateurs sous lesquels étaient fixées des étiquettes : *Suppe*, *Braten*, *Kaffe*. Un large réseau de fils partait du tableau et aboutissait aux différents organes d'une curieuse cuisinière : on y voyait la porte du four, le couvercle et le robinet de la chaudière ; sur le côté, le robinet du percolateur ; seulement pas de tiroir à cendres et à la place des trous de gros récipients enfoncés dans le fourneau. Le maître coq manœuvrait les commutateurs, disposait les plats à réchauffer sur la cuisinière, ouvrait le four, surveillait la cuisson dans les récipients. Et le résultat, je l'avais vu la veille, était fort appréciable.

Le commandant sortit et me conduisit au carré.

— Un whisky soda? dit-il en s'asseyant. C'est excellent sur mer et même sous la mer.

Je regardais étonné la bouteille neuve de *Black and White*.

— Oh! fit Lellis, on en trouve quand on veut. Les pays neutres ne sont pas faits pour rien.

Le repas fut cordial. J'avais été mis en confiance par le récit de Lellis. A mon tour, je rappelai mon enfance bretonne, mes journées dans les rochers ou dans les barques des pêcheurs, mes rêves d'aventures lointaines.

— Je crois que vous n'avez plus rien à désirer, me dit-il en souriant.

— Et dans huit jours peut-être, ajouta-t-il, vous allez revoir votre Bretagne. Car vous acceptez, n'est-ce pas, que je vous dépose à Patras?

Si j'acceptais! Il dut le lire dans mes yeux : je lui dis toutefois :

— Mais, commandant, vous ne pouvez pas. Je suis un prisonnier ennemi.

— Je vous l'ai dit : je considère comme irrégulière, déloyale même, la manière dont vous êtes venu entre mes mains. Je ne veux pas en profiter. D'ailleurs, soit dit sans vous froisser, les Grecs se sont beaucoup exagéré la valeur de votre prise.

— Et puis, commandant, j'ai vu, j'ai su des choses que je ne devais pas connaître.

— Évidemment, je suis obligé de vous demander votre parole. Je le dois, quand ce ne serait que pour tous ces hommes dont j'ai la responsabilité et qu'une indiscrétion peut conduire à la mort. J'ai votre parole, capitaine, de ne parler *à âme qui vive* — il appuya sur ces mots — de ce que vous avez vu et appris depuis le moment où vous avez aperçu les gendarmes grecs sur la route de Manolada, jusqu'à celui où vous vous retrouverez sur le rivage près de Patras? J'entends pour la durée de la guerre, ce qui, j'espère, ne sera plus bien long.

Il me regardait de son regard clair et droit. Sans hésiter, je lui dis :

— Commandant, vous avez ma parole.

Le beau mot, quand il est échangé entre deux hommes d'honneur en des circonstances pareilles. La confiance et l'estime réciproques viennent s'ajouter à la sympathie pour la transformer en une amitié grave et pure.

— Mais, commandant, repris-je, ne craindriez-vous pas d'indiscrétion de votre équipage? Si l'on venait à savoir que vous m'avez rendu la liberté?

— Mon équipage est fait de marins de mon pays qui me connaissent et qui m'aiment. Je sais que je puis avoir confiance en eux. D'ailleurs, ils ne savent pas à quelle nationalité vous appartenez. Nous servons, je vous le rappelle, à des missions spéciales, et ce n'est pas le premier uniforme étranger que l'on voit ici. L'habit ne fait pas le moine, ajouta-t-il en riant.

Je me rappelai certains raids d'aviateurs avec des passagers en pays ennemi, et je compris.

— Je vous laisse, capitaine. Voici midi. Prenez dans ma bibliothèque des livres que vous voudrez, et quand vous en aurez envie,

venez jeter un coup d'œil au périscope. Je serai toujours heureux de vous voir.

* * *

Je ne voulus pas d'abord user de la permission, désirant ne pas paraître indiscrètement curieux de ce qui se passait dans le sous-marin, et je restai à faire les cent pas dans le petit carré. Cela me parut vite monotone. J'aime le grand air, l'espace, le mouvement. Le pont d'un bateau me semble déjà bien court ; mais au moins je puis tourner autour indéfiniment en regardant l'horizon marin. Mais ici, renfermé dans cette étroite boîte. Et pas même pouvoir fumer une cigarette !

Je me décidai à aller au poste de commande.

— Le cap Catacolo à droite, me dit le commandant, en me laissant le périscope.

Je reconnaissais bien le cap et sur la gauche Zante, que j'avais aperçus du *Boutefeu*, au soir tombant : cette fois le soleil brillait implacablement sur la mer et les côtes étaient voilées d'une lourde vapeur. Il y avait quelques jours de cela — je comptai : cinq exactement — et que d'événements en si peu de temps. J'étais maintenant sur un sous-marin ennemi, presque comme un passager ; et dans quelques heures, j'allais être déposé à terre et recouvrer la liberté. Quelle étrange aventure ! A peine y pouvais-je croire.

Je regardais maintenant les innombrables manettes, les commandes électriques, la barre, le compas gyroscopique, qui garnissaient la surface du poste. Au milieu de tout ce curieux appareillage, le commandant, entre le périscope et les cartes marines, le timonier, l'œil fixé sur les manomètres et les niveaux d'eau, tenaient entre leurs mains la vie du sous-marin dans cette navigation à l'aveugle.

Je ne voulus pas les déranger plus longtemps. Je me dirigeai vers la cabins du commandant, je pris l'*Histoire des Uscoques* sur la table où je l'avais laissée et je me retirai dans ma chambre. Allongé sur ma couchette, je feuilletai distraitement le livre d'Amelot de la Houssaye. Curieux sans doute. Mais mon esprit vagabondait des îles dalmates à la côte bretonne. J'allais donc tout de même revoir ce pays si cher, tout ce que j'avais cru perdu peut-être pour toujours. Ce soir même, sans doute, je retrouverais Richard, mes nouveaux camarades du détachement ; du moins je voulais espérer que le bateau ne les avait pas encore emportés sans moi. Et demain, après-demain, cela ne saurait tarder, nous quitterions Patras pour la France.

Oui, mais je ne voulais pas quitter Patras sans avoir revu encore

une fois Hélène : je l'entendrais me dire son émotion, son désespoir de notre séparation brutale ; et sans la laisser achever, je lui dirais avec ardeur que je ne doutais pas d'elle.

Je tirai de ma poche les photographies, et je contemplai encore une fois son image qui me faisait battre le cœur. Je me rappelais les mille détails de ces rencontres, ses expressions, ses gestes, ses inflexions de voix, le mouvement de son corps charmant.

Je me levai brusquement. Puisque nous avions dépassé le cap Catacolo, à cette heure le château de Clermont devait être en vue. Et sans y réfléchir je me dirigeai vers le poste.

— Vous voulez regarder?

— Oui, commandant, une seconde.

A droite, le mont Chlemoutsi s'élevait en pyramide au-dessus de la côte basse d'Elide ; et l'on voyait nettement à son sommet le puissant château des Villehardouin. Je distinguais le donjon, les tours, et je croyais voir les baies des galeries. C'était là qu'hier à pareille heure, je l'avais sentie si près de moi. Moment si court, si vite disparu.

Comme je laissais la place au commandant, il me sembla voir sur sa figure une nuance d'affectueuse compassion. Il se garda bien de souffler mot de Clermont et me dit simplement :

— Nous mettons le cap sur le golfe de Patras. Je pense que dans cinq ou six heures je pourrai vous rendre votre liberté.

* * *

Je retournai m'étendre dans la cabine. Je me sentais tout à coup brûlant et las. La fièvre sans doute m'avait repris comme la veille. On étouffait dans cette petite pièce ; le sang me bourdonnait aux tempes, et je ne savais plus si c'était le ronronnement de la machine ou les battements de mon cœur.

Je restai ainsi prostré tout le reste de l'après-midi, n'ayant pas la force de lire ni même de penser. A sept heures, on frappa à ma porte.

— Monsieur le commandant demande si monsieur le capitaine veut venir dîner.

J'allai à la toilette me rafraîchir le visage. Je ne voulais pas paraître souffrant devant le commandant. S'il allait me retenir! Me retenir? Ce n'était pas possible : le détachement, Richard, le colonel ; et Hélène que je voulais revoir.

J'essayai de faire le meilleur visage au commandant. Mais celui-ci remarqua tout de suite mes traits tirés.

— Qu'avez-vous, capitaine? me dit-il d'un ton affectueux, vous paraissez fatigué.

— Oui, un peu fatigué, dis-je d'un ton léger, mais ce n'est rien. Je ne suis pas habitué à vivre ainsi renfermé. Je me remettrai tout de suite au grand air.

— C'est évidemment, au début, une épreuve que cette vie confinée. Mais nous n'allons pas tarder à faire surface, et vous pourrez alors respirer.

« Allons, capitaine, reprit Lellis, il faut prendre des forces. Une fois débarqué vous aurez bien une heure et demie ou deux heures de route à faire à pied pour gagner Patras.

* * *

— Huit heures, dit le commandant en se levant de table. Nous allons prendre nos dispositions pour émerger.

A son poste, au milieu du kiosque, le commandant donnait des ordres d'un ton calme. Parfois, il se tournait vers moi pour m'expliquer. Mais je n'étais pas en état de le suivre au milieu de cette complication de gouvernails horizontaux, de chasses d'eau, de moteurs électriques et de moteurs Diesel.

Tout à coup il dit :

— Voilà.

Un matelot ouvrit un panneau. Une bouffée d'air frais pénétra dans le poste; au-dessus de moi j'aperçus les étoiles, je distinguai le bruissement de la mer.

— Suivez-moi, me dit Lellis.

Je grimpai derrière lui. Nous nous trouvâmes sur une sorte de passerelle qui servait de poste de navigation en surface.

La nuit était magnifique. Les étoiles brillaient d'un vif éclat. La voie lactée, toute blanche, partageait le ciel. Sur la droite, un croissant de lune, assez haut, au-dessus d'un promontoire.

— Le cap Papa, dit le commandant. Nous arriverons dans une heure.

Un jeune officier avait remplacé Lellis à la passerelle. Nous descendîmes sur le pont étroit. J'examinai les antennes de T. S. F., les canons de chasse.

— Des 88, ce sont des canons autrichiens, dit Lellis avec quelque fierté. Vous voyez que nous ne devons pas tout aux Allemands.

— Oh! Je ne les connais que trop bien les 88 autrichiens pour avoir souvent entendu le sifflement chantant de leurs obus, que je

confondais au début avec celui du 75. Dans les tranchées, nous les craignions autrement que les 77 allemands.

A l'avant du sous-marin, une sorte d'énorme scie, inclinée comme un éperon.

— A quoi cela sert-il? dis-je au commandant.

— Ah! voilà. Secret de la défense nationale. Mais j'ai confiance en vous. C'est un dispositif pour couper les filets. C'est d'ailleurs plus mou, moins sûr.

Appuyé à la rambarde près de la passerelle, j'aspirais à pleins poumons l'air marin. Les embruns qui me fouettaient venaient rafraîchir mon visage brûlant de fièvre. Sur le pont bas, presque au ras de l'eau, il me semblait que j'étais sur mes rochers de la pointe, par la grande marée : les flots séparés par l'étrave refluaient sur les bords, et leur crête écumeuse se détachait en un blanc presque lumineux dans la demi-obscurité.

— A quelle vitesse allons-nous, commandant?

— Quatorze, quinze nœuds. Nous pouvons en faire seize. Mais il est inutile de forcer en temps ordinaire.

On distinguait vaguement la côte qui se silhouettait au clair de lune. Très basse aux environs du cap Papa, elle se relevait peu à peu.

— Nous approchons, dit le commandant. Il faut se préparer. Venez avec moi.

A sa suite, je redescendis dans le sous-marin. L'équipage était en partie sorti et prenait l'air sur le pont et sur la passerelle. Je remarquai une fois encore qu'à mon passage les marins montraient une déférence respectueuse, exempte, semblait-il, de toute animosité. L'officier en second paraissait plus réservé, mais toujours courtois. Personne, parmi eux, ne semblait s'étonner autrement de ma présence.

Le commandant de Lellis me fit entrer dans sa cabine et prit dans une petite armoire un grand manteau sombre et une casquette de marin sans galon.

— Tenez, voilà de quoi cacher votre uniforme. Il faut éviter d'attirer l'attention sur la route assez longue que vous avez à faire. L'agitation n'est sans doute pas calmée : soyez prudent. Et puis, voici deux bons amis qui ne vous manqueront pas dans le besoin.

Et il me tendit deux magnifiques pistolets, avec deux chargeurs de rechange. Il me montra à les armer.

— L'étui qui est en bois peut s'ajuster au pistolet, et faisant office de crosse, il le transforme en carabine. Voilà qui vaut presque une mitrailleuse, monsieur l'aviateur.

J'avais mis le manteau et la casquette et pris les deux pistolets. Nous remontâmes. Le commandant donna des ordres à deux matelots et je les vis sortir peu après par le kiosque une sorte de grande bâche repliée, qu'ils se mirent à tendre sur le pont : c'était un canot démontable. Ils apportèrent ensuite des avirons et vinrent prévenir le commandant qu'ils étaient prêts.

La côte était très proche maintenant, une étroite côte rocheuse ; et je reconnaissais la route que notre voiture avait suivie la veille au matin.

Le commandant était monté à la passerelle. Il fit ralentir le sous-marin, qui vint se ranger le long du littoral, et il s'arrêta près d'une petite pointe. Les deux marins mirent le canot à la mer et y descendirent.

Le moment était venu de quitter le bateau. J'étais étrangement ému. Comment avais-je pu m'attacher à ce point à cette prison sous-marine? Lellis avait fait ce miracle. Et je sentis que j'avais pour lui une de ces fortes amitiés d'hommes, nobles et désintéressées, auxquelles on tient par-dessus toute chose.

Il était descendu de la passerelle. Je lui tendis la main. A la pression de la sienne, je compris qu'il éprouvait les mêmes sentiments que moi.

— Que Dieu vous garde, lui dis-je.

— Qu'il vous garde aussi, capitaine.

Et il ajouta plus bas, de manière à n'être pas entendu de l'équipage :

— Et qu'il garde à l'Europe la grande France dont elle a besoin.

Puis se penchant vers moi, il me dit à voix plus basse encore :

— Kerléon, vous êtes maintenant un ami pour moi. Je connais votre cœur noble et tendre. Défiez-vous des beaux yeux d'Hélène Pétropoulos.

Il me serra de nouveau vivement la main. Et avant que j'eusse eu le temps de me remettre, il m'avait fait descendre dans le canot, qui déjà s'éloignait.

* * *

Une fois à terre, je m'assis sur un rocher de la rive et je cherchai des yeux le sous-marin. Par ce faible clair de lune, je finis par distinguer ses lignes sur la mer légèrement agitée. Le canot s'en rapprochait maintenant. Je regardais toujours. Je vis le canot disparaître dans la masse du bateau, puis celui-ci virer doucement d'abord, puis plus vite. Vu par l'arrière, il était maintenant à peine perceptible. Puis il sembla se fondre dans l'uniformité sombre de la mer.

Le sous-marin de l'Uscoque, de mon ami Lellis, avait disparu, emportant son message de paix.

Grelottant de fièvre sous mon épais manteau, je ne pouvais me décider à partir. Les dernières paroles de Lellis me revenaient obstinément à l'esprit. Je ne lui en voulais pas, car je les savais dictées par son cœur. Mais elles tourbillonnaient dans ma tête, comme un moteur qui tourne à vide. Elles n'éveillaient aucune pensée précise, mais elles me laissaient découragé, épuisé.

Il fallait pourtant partir. Je tirai ma montre : neuf heures et demie. Il était temps si je voulais être à Patras avant minuit. Je fis effort pour me lever. Et sans pensée, comme un homme ivre, je partis sur la route vers l'est.

J'ai fait la nuit, quand j'étais dans les cuirassiers à pied, des marches pénibles, où la fatigue, les privations, le sommeil vous brisaient les jambes. Aucune ne m'a paru aussi dure. Mes jambes se dérobaient sous moi. Je crus cent fois que j'allais tomber sans forces sur la route. Quand j'apercevais une maison, je passais à travers champs pour l'éviter. La route me semblait interminable. Au moindre bruit, je serrais dans mes mains mes pistolets, bien décidé à ne pas me laisser prendre comme la veille. Enfin j'aperçus les lumières de Patras ; mais elles paraissaient s'éloigner dans la mesure que j'avançais : toujours je croyais les atteindre, toujours elles se renfonçaient dans l'obscurité.

J'atteignis à la fin à un faubourg, où s'arrête le tramway de Saint-André. Que faire? J'étais bien fatigué. Mais le conducteur ne manquerait pas de me reconnaître pour étranger, de voir sous mon manteau mes bottes d'aviateur. J'obéis en maugréant à ce tyran implacable que me parut à ce moment ma raison et je fis encore à pied les trois quarts de lieue qui me séparaient de l'hôtel.

X

Il était près de minuit. Aucune lumière aux fenêtres de l'hôtel. Dans l'entrée qui, seule était éclairée, j'aperçus une ombre qui semblait guetter au dehors. En m'approchant, je la reconnus.

— Richard ! fis-je sourdement.

— Ah ! c'est toi ! c'est toi, Kerléon !

Je tombai dans ses bras.

— Je ne t'avais pas reconnu sous cet accoutrement. Mais enfin te voilà. Ah ! comme je suis heureux !

Il me regardait avidement sous la faible lumière du vestibule.

— Tu arrives à temps. Nous partons demain au petit jour.

— Demain au petit jour !

Je m'appuyai au mur pour ne pas tomber : j'allais partir sans avoir revu Hélène !

— Tu es fatigué, mon pauvre vieux. Montons dans notre chambre. Doucement, pour ne pas éveiller l'attention. Il ne faut pas que le colonel sache.

Je montai avec peine, et une fois arrivé, je me laissai tomber sur un siège.

Richard me regardait toujours de ses bons yeux de chien.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé? J'ai cru que nous ne te verrions plus jamais. Raconte-moi.

— Ce serait trop long.

— Mais enfin, où as-tu passé ces deux jours? Comment es-tu revenu? Où as-tu trouvé cet accoutrement?

J'essayai de cacher mon embarras derrière ma fatigue.

— Je ne peux pas te raconter tout cela ce soir. Je suis fatigué. Une autre fois.

Et je commençai à me coucher. Richard alla chercher une tasse sur la table.

— Tiens, j'avais monté un peu de café. Prends-le, cela te fera du bien.

Il s'assit au pied de mon lit.

— Dis-moi plutôt, toi, lui dis-je en lui rendant la tasse, ce qui s'est passé depuis mon départ. Qu'as-tu pu penser?

— Moi, c'est bien simple. Depuis vingt-quatre heures, je suis comme fou. Oh ! hier jusqu'au dîner, je ne m'étais pas autrement inquiété, bien que tout de même, avec le colonel et ces événements... Enfin, si cela ne te fait rien, je vais te raconter tout en commençant par le commencement.

— C'est cela. Je t'écoute, mon bon Richard.

— Tu es parti d'ici hier matin de bonne heure, sans te douter de rien, je suppose. A huit heures, je descends pour le petit déjeuner. J'aperçois placardé dans le vestibule un nouvel ordre du colonel :

En raison des graves événements politiques, les officiers, sous-officiers et soldats du détachement sont consignés à l'hôtel. Défense absolue de sortir, sous peine des punitions les plus sévères.

« Les graves événements politiques? Je tombais des nues. Machinalement, je regardai par la fenêtre : la place était plutôt déserte ; au coin des rues, des groupes de soldats grecs en armes ; sur le quai, un factionnaire, son fusil sous le bras, lisait avec un intérêt passionné un journal. Évidemment, il y avait quelque chose. Mais cela ne

paraissait pas bien extraordinaire. On ne s'amuse déjà pas beaucoup dans ce trou ; alors pour une comédie quelconque des Grecs, on allait rester enfermés à l'hôtel? Charmant. Je pensai à toi : « Au moins, ce veinard de Kerléon y a coupé. »

« Il y avait en bas quelques officiers. Ils n'en savaient pas plus long que moi. Des journaux grecs avec de grandes manchettes traînaient dans l'entrée. Mais vas-y voir avec leurs hiéroglyphes. Quelques officiers essayaient, en se remémorant leurs études de gros, de déchiffrer les titres, mais ils arrivaient péniblement à épeler quelques mots. C'est ce qu'on appelle le bienfait des études classiques.

Je retrouvais mon Richard avec ses pointes habituelles. Je souris en haussant les épaules.

« Enfin, continua-t-il, Lecœur arrive. Il prend un des journaux et s'écrie :

« — Ça y est, les Alliés adressent un ultimatum à Constantin. Et cette fois, cela ne se passera pas comme au 1er décembre. On ne fera plus la bêtise d'envoyer quinze cents hommes sans artilleris, sans liaison avec leur base, contre dix mille armés de canons. Hein, vous avez vu l'autre jour les transports chargés de troupes. C'est pour faire entendre raison à Constantin. D'ailleurs ils s'en doutent bien, les Grecs, et c'est ce qui les rendait si furieux. Ce coup-ci, je crois que les soixante-dix morts du 1er décembre seront bien vengés.

« De la porte de la salle à manger, l'hôtelier semblait prendre un grand intérêt à la conversation.

« — Oh ! dit Lecœur. Cela ne fait rien, cela ne lui apprendra rien qu'il ne sache ou ne doive savoir sous peu. Ah ! mes petits amis, vous croyiez qu'on pouvait bafouer indéfiniment les « couti Galli », les imbéciles de Français. Mais tout a une fin. Vous pouvez chanter maintenant le *Tou aetou o yos* : voilà le moment pour votre roi de prendre sa grande épée et de couper en petits morceaux les Anglo-Français et les venizélistes.

« Je ne l'avais jamais vu aussi excité — son excitation d'ailleurs nous gagnait — et il aurait sans doute continué encore si le colonel n'était entré.

« Il avait pris son grand air de commandant d'armes :

« — C'est bien entendu, messieurs. Défense absolue, sous les peines les plus sévères, de sortir de l'hôtel. Je parle pour les officiers ; mais je me permets de donner le même conseil aux civils, ajouta-t-il en se tournant vers Lecœur, qui inclina la tête d'un air déférent.

« Dans le naufrage du *Sontay*, tu te rappelles, j'avais gardé mon jeu de cartes dans ma poche, cela nous aida à passer la matinée.

A la fin du déjeuner, le colonel vient me trouver, l'air sévère :

« — Le capitaine de Kerléon n'est pas là?

« — Non, lui répondis-je sans me troubler. Il est fatigué, et il est resté dans sa chambre : il a été repris d'une crise de paludisme.

« — Bien. Il a fait prévenir le major Thévenin?

« — Je ne crois pas qu'il y ait pensé : il n'a pas dû se rappeler qu'il y avait un médecin dans le détachement. Mais il a pris de la quinine qu'il avait sur lui. La quinine, c'est le meilleur.

« — Vous direz tout de même au major d'aller le voir.

« Complication. Heureusement, j'avais remarqué sur le *Sontay* que le major était un enragé joueur de poker.

« Je vais à lui et en lui montrant les cartes, je lui demande :

« — Un petit poker?

« Tu penses s'il a refusé. Quand la partie s'est mise à bien marcher, au milieu d'un petit *pot* des plus intéressants, je lui dis d'un air détaché :

« — J'oubliais, docteur : le colonel m'a chargé de vous prévenir que mon camarade, le capitaine de Kerléon, est repris d'un peu de paludisme.

« — Bien, j'irai le voir tout à l'heure. Est-ce qu'il a pris quelque chose?

« — Il n'est pas descendu déjeuner. Mais il a pris de la quinine. Deux grammes.

« — C'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Qu'il se repose sur son lit, qu'il ne mange pas s'il n'a pas faim. Et le grand air du retour lui fera passer ce petit accès. Ce sera vingt pour y aller, ajouta-t-il en regardant ses cartes.

« Les pièces et les billets s'entassaient devant le major. Je perdais. Mais je commençais à croire que j'allais gagner une autre partie avec le colonel.

« Vers quatre heures, on entendit une grande agitation au dehors. C'est bien pire que samedi. La foule s'était répandue sur la place et s'arrachait les éditions spéciales des journaux. Tous ces gens criaient, couraient, gesticulaient. Des groupes, exultant de joie, venaient sous nos fenêtres, en faisant le simulacre d'applaudir ; des femmes nous envoyaient des baisers. Mais d'autres groupes passaient en chantant d'un air menaçant leur fameuse chanson.

« L'hôtelier rentra avec un journal.

« — M. Jonnart (il prononçait : *Messié Zonnart*) a remis à M. Zaïmis un nouvel ultimatum : le roi Constantin, il doit abdiquer dans les vingt-quatre heures.

« Et ils nous félicitait de cette mesure, comme si nous y étions pour quelque chose.

« Nous nous remîmes au jeu. Le major perdait une partie de son gain et s'acharnait plus que jamais. Moi je regagnais. Et le temps passait. Maintenant, il ne va plus tarder à rentrer, me disais-je.

« Un peu avant le dîner, nous entendîmes des sonneries de cloches prolongées ; tu te rappelles, comme le Vendredi-Saint à Salonique. C'était le tocsin, non pas un tocsin grave comme celui du 1er août 1914, mais un bruit de cloches aiguës, tintées avec frénésie : tin, tin, tin, tin, tin, tin. Lecœur, qui était sorti, rentra précipitamment et vint dire quelques mots à voix basse au colonel qui descendait de sa chambre ; puis il repartit du côté du port.

« — Messieurs, dit le colonel, j'autorise ceux d'entre vous qui ont conservé des armes à les aller chercher dans leur chambre. Nous n'avons d'ailleurs rien de grave à craindre, car je fais prévenir la base navale, et les canons des chalutiers sauraient nous protéger s'il en était besoin.

« Puis, il vint vers le major qui ramassait son argent :

« — Et notre malade?

« — Rien de grave, répondit l'autre qui ne voulut pas avoir l'air de n'être pas allé te voir. Un peu de repos et cela passera. »

« J'étais donc rassuré de ce côté, et je n'avais pas encore beaucoup d'inquiétude pour toi. Il ne saurait tarder à arriver, pensais-je ; il sera rentré avant qu'il se soit rien passé. Les rues s'étaient vidées en effet, et on voyait seulement courir quelques jeunes gens qui se hâtaient vers le même point.

« Au moment du dîner, je pris ostensiblement un bol de bouillon que je montai dans notre chambre ; je le vidai dans le seau de toilette et je redescendis avec le sentiment du devoir accompli.

« Ma plus grande crainte était de te voir entrer tout à coup dans la salle à manger, ou tomber dans les pattes du colonel au moment où il passerait dans le vestibule.

« Tout de même, en sortant de table, quand je constatai que la nuit venait et que tu n'étais pas rentré, je commençai à m'inquiéter. J'arrivai à craindre tout pour toi. Je te voyais arrêté par les réservistes grecs, assassiné, horriblement mutilé. Je me reprochais de ne t'avoir pas empêché de partir, de t'avoir, au contraire, permis de le faire.

« Je ne te dirai pas quelle nuit j'ai passée. J'écoutais le moindre bruit dans la rue. J'allais à tout moment à la fenêtre. Parfois je me disais : une simple panne. Oui, mais où avais-tu pu loger avec ton uniforme et cette levée de réservistes contre nous? Et je me deman-

dais comment me renseigner sur ton sort, faire des recherches, te porter secours, s'il était possible. Prévenir le colonel? Si tu devais revenir par tes propres ressources, mieux valait lui cacher ta fugue. Mais aussi en ne le prévenant pas, lui qui avait des moyens d'agir, c'était peut-être la seule chance de salut pour toi qui disparaissait.

« Et puis en descendant pour le petit déjeuner, angoissé et perplexe, je pensai tout à coup à Lecœur. Ah! Il faut que je te dise : cela va bien t'amuser. Lecœur n'est pas du tout un policier ; ce sont les hasards de la guerre et sa connaissance du grec qui l'ont fait attacher au service de renseignements de Salonique. A part cela, c'est un type très bien, quelqu'un dans ton genre : les vieux pots, les vieux cailloux. Il est ancien élève... ancien membre, je ne sais plus comme on dit, de l'École d'Athènes.

— Comment, fis-je. Pas possible. Lui que nous avons cru successivement diplomate et policier. Après tout, je l'ai toujours trouvé très cultivé et très agréable de conversation : cela ne m'étonne plus.

— C'est lui que j'attendais tout à l'heure, dit Richard. Il est parti à la recherche de nouveaux renseignements sur toi. Cela m'étonne même qu'il ne soit pas encore rentré.

« Lecœur était tout à fait ce qu'il nous fallait : plus capable que quiconque d'obtenir des renseignements et même de faire agir discrètement la base navale, s'il était nécessaire, par son ami l'officier de renseignements. De plus, il est en civil, et il parle le grec : il y a moins de danger pour lui à sortir. Il est couvert par l'immunité diplomatique : alors s'il reçoit des coups, cela ne compte pas.

Tout fiévreux et brisé que j'étais, je souris à cette boutade.

— Il n'y avait d'ailleurs pas grand danger à craindre. Peu de monde dans les rues ; rien d'extraordinaire ; seulement un nombre inusité de patrouilles grecques. Le tocsin avait continué à sonner toute la nuit, ce qui avait encore augmenté mon énervement. Le détachement était resté en alerte, une partie surveillant ce qui se passait ; moi, j'avais été autorisé à rester dans notre chambre, auprès de toi.

« Lecœur arrive, des journaux à la main. Tout le monde l'entoure : sans lui, nous n'aurions jamais su les nouvelles précises.

« — Constantin s'est décidé à abdiquer. Les officiers d'Athènes lui ont bien proposé de résister ; mais il n'en a eu aucune envie cette fois. Pensez : outre la flotte qui est à Salamine, il y a en Grèce la valeur de trois divisions françaises : une brigade d'infanterie avec trois régiments de chasseurs d'Afrique à Larissa, un régiment à Corinthe, une brigade à Itéa et la 30e division au Pirée.

« La 30e, notre division, au Pirée. Dis donc, quelle promenade! Sans réfléchir, je répondis :

— Oui, je sais.

— Comment sais-tu? me dit Richard étonné.

— On m'a dit... Qu'importe? continue.

« — Lecœur avait ajouté :

« — Jusqu'ici, pas d'incident.

« Ceci me rassurait un peu. Je craignais pourtant les vengeances isolées.

« Quand Lecœur fut seul, je m'approchai de lui, et sans grands détails, je lui expliquai que tu étais parti hier matin avec Pétropoulos en automobile pour visiter un vieux château, je ne savais pas lequel, et que tu n'étais pas rentré le soir comme tu devais. Je lui demandai en outre le secret le plus absolu. J'avais fait un peu plus ample connaissance avec lui hier et je sentais qu'on pouvait compter sur lui.

« — Bien, me dit-il. J'irai aux renseignements. Pétroupoulos, auto : ce sera assez facile.

« — Vous connaissez Pétropoulos?

« — Non, mais c'est un archéologue comme moi. Bon prétexte pour entrer en relations avec lui.

« — Vous savez où il habite?

« — Non, mais le commissaire de la marine Vaillant me donnera son adresse : il doit l'avoir dans ses fiches, puisqu'il est suspect de germanophilie.

« J'ai fait la grimace à ce mot. Je lui demandai encore :

« — Alors, vous serez obligé d'expliquer la chose au commissaire?

« — Pourquoi? Je pourrais lui dire que j'ai un détail archéologique à demander à Pétropoulos, au sujet de la fameuse source oraculaire. Mais ce n'est même pas la peine. Entre services de renseignements, on se doit ces sortes d'échanges de bons procédés. Et de la même façon, il me sera facile d'avoir l'indication du loueur d'autos : il ne doit pas y en avoir tellement.

« De fait, avant la fin de la matinée, Lecœur revenait avec les deux adresses.

« Ah! les parties de poker que j'ai faites, en attendant les renseignements. Je me demande comment j'ai pu gagner. A dîner, Lecœur n'était pas encore arrivé à grand'chose.

Je remarquai chez Richard une réserve soudaine.

— Je te fatigue avec tous ces détails. A quoi bon, puisque tu es rentré? Je te dirai seulement que Lecœur a été d'un dévouement

admirable : à cette heure-ci, il doit être encore chez le loueur d'autos.

« Mais je te laisse dormir. Tu es mort de fatigue. Je t'ai déjà retenu trop longtemps. Tu dois avoir bien besoin de repos.

— Et Pétropoulos, fis-je anxieusement. Est-ce qu'il l'a vu? Qu'est-ce qu'il lui a dit?

Richard hésitait. A ce moment, on frappa discrètement à la porte.

Richard alla ouvrir. Lecœur entra.

— Je n'ai pas pu...

Il s'arrêta stupéfait en m'apercevant.

— Vous voyez, Kerléon est rentré, dit Richard. Il vient d'arriver ; il est bien fatigué.

— Vous êtes rentré. Ah! quel poids m'est enlevé! Je désespérais. J'ai attendu chez le loueur jusqu'à minuit passé : le chauffeur était parti après déjeuner, et on ne savait s'il rentrerait ce soir ou demain. Mais cela n'a plus aucune importance puisque M. de Kerléon est là.

— Monsieur, dis-je. Je suis bien touché, profondément, de tout le mal que vous vous êtes donné...

— Kerléon, interrompit Richard, puisque M. Lecœur est là, je te laisse un instant : je vais aller voir en bas si je puis avoir quelque chose de chaud pour toi.

— Mais je n'ai besoin de rien.

— Si, si.

Et il sortit sans vouloir rien entendre.

J'allai à Lecœur.

— Monsieur Lecœur, je vous remercie encore. Richard m'a dit que vous aviez été d'un dévouement... Alors, vous avez pu voir Pétropoulos?

— Oui, je l'ai vu cet après-midi. Je puis vous le dire maintenant, ce que j'ai caché au lieutenant Richard : j'ai bien craint un guet-apens.

— Mais qu'est-ce que Pétropoulos vous a dit? fis-je vivement.

— Voici. Je suis donc allé chez lui. C'est rue Saint-André, pas bien loin d'ici. Il était seul quand je suis arrivé. Je me présentai. Il me reçut très aimablement. Je commençai par flatter sa vanité en lui parlant de son article de la *Byzantinische Zeitschrift*, que j'avais lu en 1913, quand M. Fougère, le directeur de l'École, m'envoya visiter les principaux châteaux francs. Et quand il fut mis en confiance, je vins au fait.

« — Le capitaine de Kerléon, avec qui j'ai fait le voyage de Salonique à Patras, est parti en automobile hier matin avec vous, pour visiter un de ces châteaux. Il n'est pas rentré. Le saviez-vous?

« Je le regardais bien en face. Il me sembla bien un instant qu'il était gêné, hésitant. Puis il se lança dans un flot de paroles avec son horrible accent :

« — Je ne savais pas qu'il n'était pas encore rentré. Je suis désolé. Peut-être est-ce de ma faute. Voici ce qui s'est passé. Nous sommes allés, comme vous le savez, au château de Clermont. Au retour, en passant à Andravida, — il était environ quatre heures, — j'entre au bureau de poste et là j'apprends que les Alliés ont demandé l'abdication de Constantin et que des réservistes s'arment un peu partout dans le pays pour repousser ces exigences. Mon devoir était d'en prévenir le capitaine, pour le cas où nous aurions rencontré une troupe de ces réservistes. Nous partons à toute vitesse dans l'espoir d'arriver à Patras avant qu'il y ait aucun mouvement important. Mais une fois dans la forêt de Manolada, qui est, vous le savez, le domaine du roi, nous apercevons au loin sur la route un groupe d'hommes en armes. Le capitaine fait arrêter aussitôt la voiture et il descend. Il me dit de ne pas s'inquiéter de lui, qu'il rentrera à pied à Patras, en suivant la route. Je lui fais remarquer qu'il y a plus de quarante kilomètres. Il me répond qu'il en a fait autant à la guerre et dans des circonstances plus dures ; et il part dans le bois. N'est-ce pas, un officier français, c'est brave, audacieux, surtout un aviateur.

En faisant le récit, Lecœur me regardait comme il avait dû regarder Pétropoulos. Mais, allongé dans mon lit, fermant à demi les yeux, il m'était facile de cacher mes sentiments. Il continua :

— J'oubliais de vous dire, cela n'a d'ailleurs pas grande importance : au milieu des explications de Pétropoulos, sa sœur est entrée dans la pièce où nous étions, elle a écouté son frère, et j'ai cru un instant qu'elle allait parler. Puis elle a jeté dans notre direction un regard où je crus voir du mépris et elle est sortie hautaine, impassible. La fameuse sérénité grecque. Entre nous, c'est un bateau assez démodé en archéologie ; mais enfin, c'est bien le cas de le dire pour Mlle Pétropoulos : je n'ai jamais vu une figure aussi souverainement indifférente.

Richard rentrait.

— Qu'est-ce que tu as? Tu trembles de tout le corps.

— La fièvre, voulus-je lui dire.

Mais je ne me rappelle plus bien à partir de ce moment. Je grelottais dans mon lit et j'étais écrasé par les couvertures. Et puis, dans mon délire, il me semblait que j'enfonçais, j'enfonçais dans ce lit ; j'étais un sous-marin et je m'immergeais. Mais le capot était mal fermé, là auprès de mes épaules et l'eau entrait, et j'appelais :

— Lellis ! au secours !

Et puis, nous étions dans un château, un château qui ressemblait au Fort. Hélène était là, et tournait vers moi son regard impassible. Je m'approchai d'elle ; et je m'aperçus que ce n'était pas Hélène, c'était la Vénus de Milo. Lecœur nous regardait de son air sarcastique. Puis il prit un marteau et un ciseau et se mit à frapper sous le sein gauche ; et il se retournait vers moi en disant : « Elle ne sent rien, elle n'a pas de cœur. »

Puis tout s'entre-choqua, et j'aperçus comme derrière un décor de théâtre qui s'entr'ouvre, la figure perplexe du docteur Thévenin qui regardait un thermomètre :

— Quarante et cinq dixièmes, c'est beaucoup. Mais dans le paludisme, ce n'est pas extraordinaire.

Et Richard fixait sur moi ses bons yeux compatissants.

XI

Mon aventure se termine là. Du torpillage à mon retour à Patras, elle n'avais pas duré six jours. Mais en ces six jours, j'avais plus vécu qu'il ne me sera peut-être donné de le faire dans le reste de ma vie.

Je pus dormir quelques heures, et je me trouvai en état d'embarquer au petit jour. Richard me donnait le bras ; et le colonel, enchanté de me voir réellement malade, fut d'une amabilité extrême : il me fit donner une des meilleures cabines, à côté de celle du docteur.

Assis dans un des fauteuils de la salle à manger, qui, située sur l'avant, avait vue de tous les côtés, je regardais s'éloigner Patras. Vers la droite filaient les maisons de la rue Saint-André. Que faisait-elle à cette heure? Sans doute, elle dormait encore. Ou si, déjà levée, elle voyait partir notre bateau, se demandait-elle s'il m'emportait, s'il m'emportait pour toujours? Ou pensait-elle à celui qui allait s'embarquer le même jour, emportant les regrets d'une partie de son peuple, au « roi bien-aimé »? Quels songes habitaient sa pensée mystérieuse, dans laquelle j'avais cru un jour pénétrer?

Le château m'apparaissait maintenant avec ses murs inclinés vers la ville. Et je la revis dans la plus belle image, sans doute, que je conserve d'elle : à la porte du château, toute baignée de lumière cristalline dans sa robe claire, s'avançant vers moi les bras tendus, en chantant sa chanson langoureuse.

Et je me berçai en moi-même de la chanson évocatrice :

Tu es venue dans ma solitude,
Dans mon désert, ô mon âme.

Oui, elle était venue charmer ma solitude. Mais quelle amertume horrible m'en demeurait !

La lumière dorée débordait de chaque côté du mont Voïdia qui retenait encore le soleil. Les montagnes d'Étolie étaient toutes roses. L'eau brillait d'un azur clair et transparent. Ah ! la belle eau où disparaître !

Et puis le soleil se montra, éclatant. Les nuances tendres s'effacèrent sur les monts étoliens. Patras ne se distinguait plus à l'horizon. C'était fini, fini.

* * *

Quel misérable amour que celui qui ne s'appuie pas sur la confiance et l'estime, que les soupçons et le doute viennent assaillir sans cesse sans pouvoir cependant le détruire. Ce n'est plus la grande passion qui s'épanouit librement dans l'admiration complète. Il se méprise lui-même d'avoir un objet indigne d'un si grand mouvement.

Lellis m'avait redonné la liberté matérielle ; mais celle de mon esprit et de mon cœur, Hélène ne me l'avait pas rendue. Ma pensée ne pouvait se détacher d'elle. J'étais maintenant son prisonnier.

Je songeais à la visite de Lecœur chez les Pétropoulos. Sans doute, elle ne pouvait pas trahir son frère, risquer de le rendre suspect en découvrant son mensonge, attirer sur lui les représailles des Alliés. Mais elle n'avait pas eu un mot pour s'inquiéter de mon sort, pour savoir ce que j'étais devenu. Quoi, rien sur ce visage impassible, l'indifférence même qu'elle montre au passant inconnu?

Ainsi, Hélène, tu oublias Pâris mourant entre les bras de Déiphobe ; ainsi après avoir causé la ruine de Troie, tu retournas sans remords dans le palais de Sparte, auprès de Ménélas.

De la mer, je refaisais la promenade de lundi : j'apercevais les flancs rocheux des monts d'Achaïs ; plus loin à ce rivage bas la grande forêt de chênes ; dans le fond, le pic de Santameri. Tout à l'heure je distinguerais sans doute le mont Chlemoutsi que couronne le château de Clermont. Mon cœur se serrait à cette vue.

La côte s'éloignait peu à peu. Et cet arrachement rendait encore plus douloureux, d'une douleur aiguë, ma blessure.

* * *

Richard entra dans la salle à manger.

— Il faut croire que nous sommes destinés aux sous-marins. On vient de signaler au commandant qu'un torpilleur en avait rencontré

un entre Sainte-Maure et Paxos, ce matin à cinq heures. Il se promenait tranquillement en surface.

Dans le premier moment, absorbé par l'image d'Hélène, je ne fis qu'à moitié attention. Mais tout à coup une pensée surgit à mon esprit : si c'était Lellis? Il retournait vers Pola, il pouvait être dans ces parages.

— Qu'est-il arrivé? dis-je tout ému.

— Je suis idiot, je n'aurais pas dû te raconter cela dans l'état où tu es. Il n'y a pas à s'inquiéter : nous avons une bonne escorte.

— Mais le sous-marin?

— On n'a pas pu l'avoir : il a plongé immédiatement. Tu penses bien qu'il n'a pas attendu le torpilleur pour faire la causette avec lui.

— Comment était-il? fis-je, sans réfléchir.

— Drôle de question. Je ne pense pas qu'on ait eu le temps de le photographier : très difficile, tu te rappelles, de photographier les sous-marins.

Je ris en pensant à notre déconvenue du *Sontay*.

— Ah! Tu ris : bon signe. La fièvre n'a qu'à bien se tenir.

Richard s'inquiétait de moi, de mon état, de mon humeur sombre. Il sentait qu'il y avait quelque chose qui lui échappait, à quoi il aurait voulu porter remède.

Pour détourner ses soupçons, il me fallut bien lui donner une explication de mon absence. J'adoptai celle de Pétropoulos, qui était, après tout, vraisemblable. Elle disculpait Hélène. Et puis je dois avouer que j'y fus peut-être poussé aussi par un peu d'amour-propre, pour ne pas sembler, aux yeux de mon ami, avoir été la dupe de la belle Grecque. Oui, j'avais abandonné la voiture dans la forêt de Manolada ; Pétropoulos m'avait remis le manteau pour cacher mon uniforme et me garantir de la fraîcheur nocturne ; j'avais marché une partie de la nuit, mais fatigué par la fièvre, j'avais dû me reposer sur la côte rocheuse, où le jour m'avait surpris ; j'avais évité de me montrer durant la journée, et je n'avais repris ma marche qu'à la nuit suivante.

A mon grand étonnement, malgré sa discrétion habituelle, Richard avait demandé une confirmation.

— Tu es bien descendu de ton plein gré? Ce ne sont pas les Grecs qui t'ont laissé en route?

— Mais non? Pourquoi? Je te le dirais bien.

***

Et mon cerveau fatigué continuait à se créer de nouveaux tourments. La dernière phrase de Lellis me revenait. A quoi faisait-elle allusion? Quels avaient été les sentiments d'Hélène, son attitude envers lui? Malgré moi, une légère rancune, une jalousie furtive me mordait le cœur. Je ne le soupçonnais plus de complicité ; mais lui aussi avait peut-être eu d'elle des témoignages de tendresse. Et j'essayais de chasser ces idées insinuantes, comme une trahison envers celui qui m'avait montré une telle amitié.

Puis, par un jeu de balance habituel aux cœurs inquiets, l'image d'Hélène me revenait plus douce. Elle avait été étrangère aux machinations et aux mensonges, et c'est par une pudeur naturelle qu'elle s'était retranchée, aux yeux de Lecœur, derrière son impassibilité.

Telles devaient être, durant de longs jours encore, les alternatives déprimantes par où devait passer mon cœur malade.

***

Je trouvai ma mère alitée, mais mieux que je ne pensais. Mon arrivée lui avait donné une animation, un sursaut de vie, qui me trompa. Je passai auprès d'elle des journées bien douces, où j'oubliai presque mes tourments : le soin que je prenais d'elle m'empêchait de penser à rien d'autre.

Elle était gravement atteinte cependant. Son mal empira brusquement ; et malgré tous les secours, elle me fut enlevée. J'avais eu du moins la consolation de la revoir, d'adoucir par ma présence ses derniers jours, et de lui fermer les yeux.

Les graves heures que je passai à veiller son corps ! Le fait que j'avais pu, dans un moment de jalousie furieuse, refuser l'occasion inespérée de venir auprès d'elle, m'apparut monstrueux. J'en conçus une horreur pour le sentiment qui m'avait animé.

Le sérieux de la vie m'apparut dans son entier. C'était à une femme droite, loyale, simple dans sa bonté, comme avait été ma mère, à une femme de notre race que je devais m'attacher, plutôt que de me laisser prendre aux charmes de l'Orient, dont j'avais trop bien connu le danger.

Je reçus à peu de temps de là une lettre timbrée de Grèce, de Patras, autant que je pouvais distinguer : une écriture de femme, dont l'agrément était gâté par les jambages désordonnés, les traits anguleux et appuyés, où je croyais lire l'instinct de la domination et un excès d'imagination.

Ce ne pouvait être que d'Hélène. J'hésitai longtemps à l'ouvrir. Elle contenait sans doute des protestations auxquelles j'étais disposé à croire ; j'étais par suite entraîné à lui répondre, et de nouveau j'étais repris dans cette intrigue. Mais cette fois, ma résolution était bien prise : je n'eus pas de faiblesse. Une seconde lettre arriva six semaines après. Je ne l'ai pas ouverte non plus. Elles sont là, dans mon secrétaire, avec l'enveloppe des photographies que j'ai cachetée. Je ne les ouvrirai jamais. Et pourtant je les conserve et chaque fois j'éprouve une certaine émotion à les voir.

Après un long congé de convalescence, je retournai à l'armée. On ne me renvoya pas dans cet Orient qui était funeste à ma santé, mais je fus attaché à une division qui partait pour l'Italie : c'était peu après Caporetto. J'ai survolé souvent les bords de l'Adriatique, en pensant que sous ces eaux peut-être passait mystérieusement le sous-marin de Lellis.

Après la mort de ma mère et la résolution que j'avais prise vis-à-vis d'Hélène, rien ne m'attachait plus à la vie. On s'étonna souvent, on me félicita de mon audace. Elle s'expliquera naturellement aujourd'hui.

*
* *

J'appris la mort de Lellis par hasard en 1919, en causant avec un ami qui était attaché à la légation de Buda-Pesth et qui avait connu jadis le commandant à Vienne et à Athènes. Il me racontait ce qu'il avait vu de la révolution de Bela Kun : Lellis en avait été une des premières victimes. C'était le moment où l'*Opinion* publiait les documents sur les propositions de paix de l'empereur Charles, et j'avais pu constater, la première fois depuis mon retour en France, l'exactitude de ce que m'avait dit le commandant.

Je ressentis un grand chagrin à cette nouvelle ; j'avais espéré que la paix me permettrait de le revoir, dans ce milieu dalmate qu'il m'avait décrit et qui lui tenait tant au cœur.

Je garde comme un souvenir précieux les deux pistolets qu'il m'a remis au moment où je l'ai quitté. Son manteau et sa casquette, j'aime à les porter quand souffle le grand vent de mer et que je vais me promener avec mélancolie le long des rochers de la côte. Je revois alors sa belle figure, noble et franche. Son image est le souvenir le plus pur que je garde de mon aventure.

***

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

APRÈS LES ÉLECTIONS ALLEMANDES

On peut dire beaucoup de choses des élections allemandes, qu'elles ont dérouté leurs promoteurs, qu'elles ne modifient pas l'instabilité de la situation, qu'elles ont appauvri les extrémistes. On ne sait pas encore ce qu'elles donneront. Le sait-on jamais? Mais regardons-y d'un peu plus près.

D'abord, les électeurs ont beaucoup voté. Trente millions d'entre eux, plus des trois quarts, ont tenu à déposer leur bulletin dans l'urne. Ils ont été plus zélés qu'en mai 1924. Il en résulte que le Reichstag aura une trentaine de députés en plus, le nombre des sièges variant avec le nombre des votants. Ceux qui ont perdu ont ainsi perdu plus que les chiffres ne l'indiquent. Ceux qui ont gagné ont gagné moins.

Que ressort-il donc de la nouvelle physionomie politique qui nous est présentée? A première vue, le Bloc constitutionnel paraît revenir vainqueur ; la social-démocratie s'enrichit de 35 pour 100, les démocrates de 20 pour 100, les centristes de 10 pour 100. Mais cette victoire, quand on l'examine à la loupe, se change purement et simplement en un succès d'estime. Si l'on veut découvrir le dynamisme germanique, ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut regarder.

Il faut regarder du côté nationaliste. Les nationalistes recouvrent l'ancien parti des conservateurs. Contrairement aux autres fractions, qui, de 1919 à 1924, à l'exception du centre, ont éprouvé des fluctuations parfois violentes, le nationalisme n'a cessé de croître

et d'embellir. C'est sa caractéristique essentielle, qui fournit aux élections du 7 décembre leur trait principal.

Voyez les socialistes. Ils sont vainqueurs, mais relativement, de la récente bataille : de 112 en 1919 (non compris les socialistes indépendants), ils passent à 145 en 1920 (les indépendants toujours non compris), pour retomber à 100 en mai dernier, indépendants et majoritaires réunis. Aujourd'hui, nous en voyons arriver 131. La faible reprise des démocrates ne parvient pas à masquer leur chute : 75, 45, 28, 32. Le Centre, lui, comme je l'ai dit, reste stationnaire : 90, 88, 65, 67. Pour estimer cette stabilité, il faut se souvenir qu'il existe des populistes bavarois au nombre de 19 (16 en mai) qui marchent avec lui et complètent ses effectifs. Quant au nationalisme, son ascension ressort des chiffres que voici : 42, 65, 96, 104. Succès d'estime, donc, pour le bloc constitutionnel, mais le cœur va aux nationalistes.

Les élections marquent donc surtout une victoire de la droite. Cette conviction est corroborée par la courbe populiste : 22, 60, 44, 50. Le pouvoir ira-t-il de ce côté-là? Nous le verrons, mais il y a dans sa direction un mouvement d'opinion continu et accentué. Si donc nous devions savoir ce que l'Allemagne veut, pense, machine, c'est le nationalisme qu'il faut considérer. Hélas ! il ne nous donne que des réponses ambiguës. On l'a surnommé le parti des moitiés *halb und halb*, parce que ses représentants n'arrivent jamais à se mettre d'accord sur les questions les plus importantes. C'est ainsi que les nationalistes ont approuvé par moitié, repoussé par moitié, le plan Dawes. Si nous poursuivons notre raisonnement nous dirons : l'Allemagne ne sait si elle doit l'accepter ou si elle doit le rejeter.

L'ensemble du scrutin confirme cette impression de désarroi réfléchi et motivé. L'Allemagne sent que les choses ne vont pas trop mal pour elle, mais elle hésite encore à s'abandonner. Sans doute, elle répudie les coups de tête. Elle désapprend la route de Moscou. A mesure qu'elle connaît mieux le communisme, elle s'en dégoûte : de 62 sa représentation tombe à quarante-cinq sièges, ce qui est encore beaucoup. La vraie déroute afflige le camp *raciste*. Ludendorff, qui, dans le dernier Reichstag, pouvait compter sur 32 voix, n'en aura qu'une quinzaine. Personne n'a goûté ce mélange d'un peu de démagogie et de réaction qui est à la base du racisme ; son recrutement informe l'a perdu.

Pour le menu fretin, il ne nous fournit aucune indication intéressante : le socialisme indépendant, qui joua un si grand rôle en 1919 n'existe plus ; il n'arrive même pas à reconquérir un représentant : de 234 000 ses adhérents ont passé à 93 000. Mais entre la social-démo-

cratie et le communisme, il s'est évaporé. Les Hanovriens se maintiennent, 4 sièges au lieu de 5. Leur survivance peut nous donner des remords. Signalons pour mémoire, le parti des locataires, bien déchu, lui aussi, dans sa fantaisie : 283 voix contre 46 000 en mai. Il paraît qu'on trouve à se loger en Allemagne.

On dit que le Centre demeure l'arbitre de la situation : c'est peut-être vrai, mais, dans l'état de sensibilité parlementaire où nous arrive ce nouveau Reichstag, que des appoints infinitésimaux peuvent faire pencher à droite ou à gauche, ce sont peut-être, plus que le Centre lui-même, des partis, comme les populistes bavarois (19 sièges), la Ligue des paysans bavarois (17 sièges), les Hanovriens, l'union agraire (8 sièges) où figurent nombre d'anciens électeurs racistes, qui détermineront le déclenchement initial et les variations futures du Parlement.

Le socialisme est bien gros pour ne pas effrayer ses associés possibles. Beaucoup de députés du Centre se demandent quelle attitude adopter vis-à-vis de ce pot de fer. Le reléguer dans l'opposition paraît aussi dangereux que de l'asseoir sur les bancs de la majorité. Tout ce qu'on peut prédire avec tant soit peu de certitude, c'est que tôt ou tard les éléments de droite, plus actifs, plus optimistes, plus nombreux dans ce Parlement que dans celui du 5 mai, finiront par se coaguler contre la gauche. Sera-ce aujourd'hui? Sera-ce dans six mois? A mon avis, la décision n'est pas à Berlin, mais à Londres. Si les conservateurs anglais croient devoir préférer un gouvernement allemand de droite à un gouvernement allemand de gauche, leur préférence déterminera l'orientation.

Quel que soit le gouvernement qui s'installe à Berlin, il aura devant lui une tâche moins rébarbative mais bien délicate encore, que ceux qui s'y sont succédé depuis la révolution de novembre. La monnaie est redevenue saine, moins par l'invention du mark-rente, puis du mark-or, que par suite d'un redressement moral lié à la fois à cette réforme et à l'aide financière anglo-saxonne, dont le plan Dawes n'est qu'un aspect. En dehors des 800 millions souscrits, nombre d'entreprises particulières ont bénéficié de crédits venus, eux aussi, d'Amérique ou d'Angleterre.

De son côté, la situation budgétaire est si brillante que le *Reich* peut rémunérer ses fonctionnaires à un taux bien plus élevé que les nôtres et que, sans vouloir, jusqu'à présent, parler ostensiblement de rembourser les dettes intérieures, il constitue un fonds pour indemniser les rentiers les plus besogneux. A certains égards, la situation financière de l'Allemagne l'emporte donc sur la nôtre, et de beaucoup. On n'entend parler, même dans les milieux socialistes, que de

dégrèvement fiscal. L'impôt sur la fortune est réduit, de même que l'impôt sur le chiffre d'affaires.

Si mauvais que puisse être le gouvernement allemand de demain, il détruira difficilement cet ensemble d'heureuses réformes. La veulerie de nos radicaux lui donnera par ailleurs toutes les facilités possibles. N'oublions pas que plusieurs candidats démocrates ont égayé leur campagne de ce *leit-motiv :* « Puisqu'il y a maintenant en France un ministère franchement républicain, le moment est venu de se réclamer auprès de lui du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes en faveur de la réunion de l'Autriche au *Reich.* » Attendons-nous, avec ce Reichstag robustement replié sur ses positions d'attente et de préparation, à voir l'argument prendre forme diplomatique. Après tout, le drapeau noir-rouge-or est d'origine républicaine, libérale. Comment une démocratie oserait-elle lui dénier le droit d'abriter sous ses plis tous ceux qui se réclament de ses couleurs? L'Assemblée de Francfort, en 1848, n'était pas réactionnaire. C'était son étendard. Si l'on avait fait voter les libéraux français de cette époque sur la réunion de l'Autriche à la Prusse, nul doute que leur majorité ne se fût prononcée dans ce sens. En spéculant sur la marotte de leurs arrière-neveux, la démocratie allemande ne fait peut-être pas un trop mauvais calcul.

Il ne s'agit après tout, pour le moment, que de redonner de la vie à une idée à peine léthargique. Ces temps derniers, on a beaucoup parlé de fédérations danubiennes. De plus en plus, on s'aperçoit que les cloisons économiques que le traité de Saint-Germain a disposées à tort et à travers dans l'ancien empire Apostolique n'aboutissent qu'à dérouter l'activité normale des États successeurs. Les adversaires les plus acharnés du système austro-hongrois lui rendent en ce moment un précieux hommage en n'étant pas les derniers à préconiser sa résurrection partielle, que dis-je, son extension, sous la forme d'une entente douanière, fiscale, agricole, industrielle, qui recueillerait ses informes débris et restituerait son souvenir. Cette tendance inquiète fort les partisans de la « plus grande Allemagne » d'autant qu'il y a eu des pourparlers actifs, non dénués d'envergure. M. Bénès, l'ambitieux ministre des Affaires étrangères à Prague, a reçu mandat de la Société des Nations de faire aboutir le projet.

Jusqu'à présent, tout s'est borné à de vagues suggestions, à de spécieux ballons d'essai. Peut-être voit-on trop grand. Faire tomber les frontières économiques entre l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, la Pologne, la Yougoslavie et la Roumanie, serait une opération dont les conséquences pourraient être considérables. Il est certain que la position de l'Allemagne, encore si forte vis-à-vis

de l'Europe centrale, perdrait beaucoup de son prestige et de son utilité, si la fédération vistulo-danubienne sortait, si peu que ce fût, du domaine des rêveries.

Il semble bien que la Tchécoslovaquie, sans laquelle toute fédération quelle qu'elle soit, immense ou réduite, ne saurait se fonder, est acquise à la formule. Elle sent trop la précarité de sa situation et comprend très bien que l'existence de cette fédération, même si elle n'aboutissait pas par la suite à une extension politique de la Petite Entente, remplirait un office de frein sur le pangermanisme. Il semble bien que Prague soit disposée à consentir des sacrifices pour rallier la Hongrie à ses propositions. On a même prononcé les mots de cessions territoriales en Slovaquie, en Ruthénie, au profit de la Hongrie, pour lui rendre plus douce cette paradoxale collaboration. Les Allemands se sentent donc inquiets. Une fois entrée dans la fédération, l'Autriche serait définitivement perdue pour eux. Aussi vont-ils profiter de la présence à Paris d'une majorité antinationale pour redoubler leurs intrigues autrichiennes.

Plus tard, on posera le problème sur son vrai terrain, celui de la force. N'y est-il pas déjà posé? Et l'Allemagne, en éludant d'une façon systématique les clauses de désarmement du traité de Versailles, en se dérobant avec cynisme au récent contrôle interallié, n'y a-t-elle pas répondu déjà? Ce ne sont encore que des dérobades, des fabrications clandestines, des archives que l'on refuse de montrer, des usines dont on ferme la porte, des comptes que l'on chicane, des prétextes que l'on invente, des atermoiements que l'on trouve. Rassurez-vous : le temps viendra du défi et de la bravade.

Les coups reçus en 1918 sont encore chauds et Germania se frotte encore l'échine aux changements de saison, comme un rhumatisant ou un goutteux. Rassurez-vous : la cure de radicalisme français et de nationalisme allemand fera son effet. Notre seule chance, au milieu de ce désarroi universel, vient de Londres. Chance bien négative, mais chance malgré tout. Les conservateurs anglais, à force de voir où allaient les sympathies travaillistes, ont fini par comprendre leur devoir et leur intérêt. Auront-ils raison de notre folie?

René Johannet.

LES LETTRES

LA CORRESPONDANCE DE JEUNESSE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

En 1864, un étudiant en droit de l'Université de Genève découvrait le texte de la convention passée entre Isaac Rousseau et le maître graveur chez qui Jean-Jacques, à treize ans, fut mis en apprentissage. En elle-même, la trouvaille était minime : elle n'avait d'autre intérêt que de préciser une date et d'ailleurs d'accroître par là l'obscurité du récit des *Confessions*. Mais elle fut l'origine de recherches qui s'étendirent bientôt à la biographie entière de Rousseau et durèrent toute une vie. Pendant plus d'un demi-siècle, Théophile Dufour rassembla les documents les plus divers et les plus précieux. Dans sa pensée, la conclusion de ses travaux devait être la réunion de la *Correspondance générale*, encore en grande partie éparse dans des recueils fragmentaires et des articles de journaux, ou même inédite, et une édition critique des *Confessions*. Mais il souhaitait de faire œuvre définitive et poussait jusqu'au scrupule la vertu des érudits, qui est la conscience ; il ne jugeait jamais ses recherches achevées. Quand il mourut, en 1922, il n'avait livré au public que des opuscules. « Un autre les publiera, disait-il dans sa vieillesse, en regardant ses dossiers... Un autre après moi... S'il est honnête, il mettra mon nom. »

Cette espérance ne devait pas être déçue. L'édition des *Confessions* qu'il préparait nous est promise. Dès à présent, voici, publiés par les soins de M. Pierre-Paul Plan, les deux premiers tomes de la

Correspondance générale de J.-J. Rousseau, « collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour » : ils suffiraient à attester l'exceptionnelle valeur de ses travaux.

De tous les grands écrivains, il y a chance que Rousseau soit celui dont il est le plus nécessaire de confronter à tout instant les œuvres et la correspondance. On ne lit plus du tout l'*Emile* ni la *Lettre sur les spectacles*, et guère devantage, je crois, malgré notre goût des romans, la *Nouvelle Héloïse;* le *Discours sur l'Inégalité* et le *Contrat social* ont été oubliés plus vite que les chimères qu'ils ont lâchées sur le monde. Seules avec les *Rêveries* qu'on n'en peut séparer, les *Confessions* sont restées jeunes et garderont toujours des lecteurs. Autant dire que dans les œuvres de Rousseau, quel qu'ait été d'ailleurs l'éclat de ses dons oratoires, la seule chose qui intéresse aujourd'hui, c'est Rousseau lui-même, ou du moins ces prestiges qu'il prodigue jusqu'à l'enchantement et jusqu'à la magie dès qu'il rêve ou qu'il se souvient. Mais si les *Confessions* sont sincères, la sincérité même de Rousseau est trouble ; il se peint tel qu'il se voit, il ne se voit pas tel qu'il est ; sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache, toutes les pages en sont marquées de ces puissances d'illusions qu'il appartenait à son cœur de répandre sans mesure, partout, où se portait son regard, et surtout sur lui-même, dès qu'il essayait de se juger, ne songeant en effet qu'à s'absoudre.

La *Correspondance* est le témoin qui nous donne d'approcher le véritable Jean-Jacques. Elle ne nous permet pas seulement de corriger certaines erreurs matérielles des *Confessions*, qui sont toujours plus ou moins suspectes sur les points de fait, et particulièrement sur les dates ; il faut dire que même pour l'histoire des sentiments de Rousseau, elle est un guide plus sûr que les *Confessions*.

Ouvrons le recueil : dès les premières pages, une lettre adressée à son père est un document inappréciable.

Rousseau n'avait pas revu son père depuis sa fuite de 1728, quand, vers la fin de 1730, semble-t-il (la chronologie de cette période de sa vie est assez incertaine), obligé de passer par Nyon pour se rendre à Fribourg, il eut l'occasion de lui rendre visite. Il nous a laissé dans les *Confessions* le récit de leur rencontre, qu'il n'avait d'abord redoutée, et qui ne fut, d'après lui, que tendres embrassements, mêlés seulement de quelques avis. « Son âme à mon abord s'ouvrit aux sentiments paternels dont elle était pleine. Que de pleurs nous versâmes en nous embrassant ! Il crut d'abord que je revenais à lui. Je lui fis mon histoire, et je lui dis ma résolution. Il la combattit faiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'exposais, me dit que les plus courtes folies étaient les meilleures,

Du reste, il n'eut pas même la tentation de me retenir... Le lendemain, je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon père, et d'avoir osé faire mon devoir. »

Quelques mois plus tard, après un séjour malheureux à Lausanne, il donne à Neuchâtel des leçons de musique ; de là, ayant fait une fugue à Soleure, à son retour il ne retrouva plus ses élèves et se vit sans situation et sans ressources. C'est alors qu'il écrivit à son père pour le prier de lui venir en aide une lettre banale dans le fond, mais d'un ton singulier et dont les premiers mots semblent leur indiquer que l'entrevue de Nyon fut moins idyllique qu'il ne devait le raconter un jour.

Malgré les tristes assurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'ose encore recourir à vous comme au meilleur de tous les pères, et quels que soient les justes sujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux et repentant les efface dans votre cœur, et la douleur vive et sincère que je ressens d'avoir si mal usé de votre tendresse paternelle me remet dans les droits que le sang me donne auprès de vous ; vous êtes toujours mon cher père et quand je ne ressentirais que le seul poids de mes fautes, je suis assez puni dès que je suis criminel. Mais, hélas ! il est bien encore d'autres motifs qui feraient changer votre colère en une compassion légitime, si vous en étiez pleinement instruit ; les infortunes qui m'accablent depuis longtemps n'expient que trop les crimes dont je me sens coupable, et s'il est vrai que les fautes sont énormes, la pénitence les surpasse encore.

Visiblement, il s'applique, non sans succès d'ailleurs. Certes, nous sommes aussi loin que possible de la familiarité d'une lettre intime, et nous verrons tout à l'heure, si nous pouvions en douter, qu'il ne faut pas prendre cet excès d'humiliation trop attentivement rythmée pour autre chose que pour une pièce d'éloquence, ou plutôt de déclamation. Mais déjà les traits de l'art et du style de Rousseau apparaissent, et s'il y a de la rhétorique dans le balancement de la dernière phrase, c'est celle-là que nous retrouverons dans ses ouvrages. En revanche, s'agit-il d'exposer la difficulté où il se trouve, comme le sujet n'est pas agréable à considérer et ne prête pas aux phrases, il tombe dans le galimatias pur. Il ne retrouve son éloquence que pour plaider la dignité de sa vie, quitte à changer soudain d'attitude, et à passer d'une excessive contrition à une fierté sans mesure.

« Que ferais-je si vous me refusiez? De quelle confusion ne serais-je pas couvert? Faudra-t-il, après avoir si longtemps vécu sans reproche, malgré les vicissitudes d'une fortune inconstante, que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité? Non, mon cher père, j'en suis sûr, vous ne le permettrez pas. Ne craignez point que

je vous fasse jamais une semblable prière ; je puis enfin par le moyen d'une science que je cultive incessamment vivre sans le secours d'autrui ; je sens combien il pèse d'avoir obligation aux étrangers et je me vois en état, après des soins continuels, de subsister par moi-même ; je ne ramperai plus et ce métier est indigne de moi. Si j'ai refusé plusieurs fois une fortune éclatante, c'est que j'estime mieux une obscure liberté qu'un esclavage brillant. »

Ce n'est pas moi qui rapproche artificieusement ces deux passages ; ils sont dans la même lettre, ils ont été vraisemblablement écrits le même jour. Il y aurait à plaindre qui ne serait choqué de leur outrance égale et contradictoire. Elle fait saisir sur le vif un des vices de l'éloquence de Rousseau : les éclats en sont presque toujours hors de proportion avec la réalité. « Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, a-t-il écrit dans les *Confessions*, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes... je me croyais Grec ou Romain ; je devenais le personnage dont je lisais la vie ; le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte. » Autant dire qu'il joue un rôle, dont il finit, comme il arrive toujours, par être dupe.

Veut-on un exemple amusant de cette infirmité radicale du jugement? Une des lettres inédites que ce recueil nous fait connaître est adressée à une jeune fille que Rousseau, à l'un de ses nombreux passages à Lyon, avait surprise par hasard se baignant en pleine campagne : en somme, et pour appeler les choses par leur nom, rien de plus qu'une banale demande de rendez-vous, car Rousseau, qui ne se nomme pas, et qui proteste qu'il ne demande « qu'un mot de consolation, une simple assurance qu'on ne lui en veut pas », n'oublie pas d'ajouter en post-scriptum à sa lettre, qu'il sera facile à sa correspondante de « témoigner ses dispositions par la même voie qui lui fait parvenir cette lettre », et que d'ailleurs elle peut être assurée « du secret et de la discrétion des personnes ». Jusque-là, rien que de prévu. Mais le ton de la lettre est curieux, tant il rappelle la déclaration de Tartuffe à Elmire. Écoutez : « Pourquoi vous taire ici le plus redoutable de ces pièges et celui sans lequel j'eusse peut-être échappé à tous les autres? Je ne craindrai pas de le dire, mademoiselle : il doit nous faire honneur à tous les deux... Oui, ce sont moins vos yeux dont la douceur égale la vivacité... c'est moins, dis-je, le détail et l'ensemble de tant de charmes qui m'ont séduit que cette rougeur aimable, fille de la pudeur et de l'ingénuité, dont j'aperçus votre front se couvrir, dès que je m'offris à votre vue, après vous avoir démasqué trop malignement par un couplet que je chantai. Dieux ! que vous étiez belle, tant il est vrai que la vertu est le fond

le plus séduisant de la beauté ! Que ne puis-je vous rendre tout ce qui se passa dans mon âme à l'aspect de votre confusion ! etc... » On ne s'attendait pas à voir paraître la vertu en cette affaire. D'ailleurs, prenons-y garde : ce n'est pas, quoi qu'il semble, hypocrisie ; c'est inconscience, manque absolu de sens moral. Personne n'a cru plus naïvement à sa vertu que Jean-Jacques. Il s'est peint quelque part « plein de vices d'habitudes, sans aucun mauvais penchant dans le cœur » ; d'autres auraient vu là une contrariété assez forte ; pour lui, il lui était aussi naturel de réunir ces deux termes que de proclamer que « l'homme est né bon », au même moment qu'il n'avait pas de mots assez sévères pour dénoncer l'injustice et la perfidie de ses contemporains à son égard.

Il va de soi que nous retrouverions la même absence de sens moral dans sa liaison avec Mme de Warens : c'était une de ces situations équivoques dont Rousseau n'a jamais compris ce qu'elles ont de pénible pour un homme d'honneur : on ne voit pas dans sa correspondance qu'il en ait jamais souffert. Mais le grand intérêt des lettres qu'ils échangèrent est surtout de montrer à quel point la peinture qu'il fait de cette liaison dans les *Confessions* est imaginaire et fausse de bonne foi. Les lettres que nous avons sont certainement affectueuses et reconnaissantes ; mais il y a loin de l'affection à l'amour : Rousseau n'aima Mme de Warens que lorsqu'il fut séparé d'elle.

On voit quel est l'intérêt de cette correspondance et combien, à plus d'une reprise, elle contrôle utilement le texte des *Confessions*. Les deux volumes publiés s'arrêtent en 1757, avant la brouille avec Mme d'Épinay. Tout incline à penser que les prochains seront plus riches encore ; nous n'y pourrons pas seulement suivre l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot, sa rupture avec les philosophes, ses voyages errants en Suisse et en Angleterre ; nous l'y verrons peu à peu, et sans doute de façon très imparfaite, mais certaine, s'y purifier de sa triste jeunesse.

C'est à cette image que s'arrêtent ceux-là qui, sans pouvoir l'approuver, ne refusent pas de le plaindre ; ils évoquent ces dernières années lamentables, où cette âme douloureuse, égarée dans un corps malade, sut enfin mériter la pitié. Même alors, le souvenir de son œuvre les retient et les trouble : ils ne peuvent oublier qu'il fut de ces aveugles qui se font chefs, dont Dante a parlé, et qui apportèrent au monde plus de maux que de biens.

Henri Rambaud.

LES BEAUX-ARTS

MUSIQUE ET MUSIC-HALL

Avec *Parade* aux Ballets russes, voilà bientôt dix ans, Satie planta son drapeau de victoire. Avec *Mercure* aux Soirées de Paris, l'an dernier, commença la retraite. Avec *Relâche* aux Ballets Suédois ce fut l'autre jour la débâcle. Le public s'ennuie. Les disciples lâchent le maître. Satie creuse, dans celle de l'orchestre, sa propre fosse. Comment oublier cependant, devant cette tombe fraîchement recouverte, le service que Satie a rendu à la musique en lui annexant un nouveau domaine : celui du music-hall? Tout son malheur vint de ce qu'il ne sut pas s'y maintenir en conquérant. Une bonne musique — et l'on en a des preuves — peut surgir, certes, de l'esthétique du music-hall, mais il serait désastreux que l'esthétique du music-hall devînt le credo de toute musique.

Avant que le music-hall ne prît la place qu'il occupe dans la société moderne, l'honnête travailleur, sa journée faite, allait se réjouir l'estomac aux placides fanfares des foires. Ces musiques foraines étaient à l'ouvrier ce que la chanson populaire est aux campagnards. C'était le temps des chevaux de bois et des cirques forains. Les musiciens ne se firent pas faute de transposer l'humour un peu gros, mais toujours sain, de ces réjouissances. Bizet écrivait ces charmants *Chevaux de bois*, qui forment le numéro 4 de sa petite suite *Jeux d'enfants*, en même temps que le petit poème de Verlaine, mêmement intitulé *Chevaux de bois*, inspirait, diversement à vrai dire, Gustave Charpentier et Claude Debussy. Louis Ganne célébrait avec bonhomie les gens du cirque dans ses *Saltimbanques*, et Delibes s'amusait à faire chanter un pittoresque *Marchand d'oublies*.

Encore en 1901, la verve drue de Florent Schmitt répandait sa gaieté sans équivoque dans les six pièces des *Musiques foraines*.

Cette franchise dans le rire et cette ingénuité dans la joie furent peu à peu troublées par les saccades plus raides et plus brutales des déhanchements anglais et américains. En Angleterre, Elgar cherchait, dans *Cockaigne*, la formule d'une musique imitative qui évoquât le brouhaha des rues, le fourmillement des carrefours, les clameurs des public-houses. *Fifine à la foire* invitait Bantock à de bruyants tableaux où la gaieté fait place au ricanement. D'Amérique Mac Dowell envoyait, avec sa *Suite indienne*, les danses et les chants nègres qui envahirent le music-hall.

La brutalité des rythmes, l'exotisme des mélodies avaient de quoi frapper les musiciens en quête de nouveautés. C'est pourquoi Debussy écrivit son *Golliwogg's Cake-walk* (dans le *Children's Corner*) et, sur des souvenirs de music-hall, des préludes comme *Minstrels* ou la *Danse de Puck* (qui, orchestrés par Grovlez, ont été joués il y a quatre ans à l'Olympia).

Le mérite d'Erik Satie, soutenu par Jean Cocteau, est d'avoir réuni en solide faisceau ces évocations passagères. Cette esthétique du music-hall eut, après *Parade*, son écho dans le *Coq*, petite revue éphémère tirée sur papier d'affiche, où l'on pouvait lire : « Il ne s'agit plus de discuter sur les faillites successives de trop d'esthétiques... débâcle wagnérienne... ruines du debussysme. Imiter Debussy ne me paraît plus que la pire forme de la nécrophagie. Mais *Pelléas* n'en demeure pas moins le chef-d'œuvre par lequel s'ouvre le vingtième siècle, s'achèvent Rossetti, Maeterlinck et les enchantements de la nuit. Depuis, nous avons eu le music-hall, les parades foraines et les orchestres américains. » Habilement, Cocteau prêchait sans relâche : « Le café-concert est souvent pur : le théâtre toujours corrompu. On y conserve une certaine tradition qui, pour être crapuleuse, n'en est pas moins de race. C'est sans doute là qu'un jeune musicien pourrait reprendre le fil perdu dans le labyrinthe germano-slave. »

Mais ce fil, repris par Satie avec *Parade*, ce fil est devenu câble. Les excellents enseignements du music-hall, qui peut exprimer à sa façon le sens de la vie, à condition qu'on y pénètre de plain-pied et avec une certaine naïveté juvénile qui permet d'y vivre, se tournent en détestables exemples, lorsqu'ils sont ânonnés comme une leçon mal apprise. A quoi rime aujourd'hui de revenir au plus désuet des bastringues et de composer, comme c'est le cas pour *Relâche*, une suite d'orchestre dont *Cadet-Roussel*, *la Mère Michel* ou *J'ai du bon tabac* font tous les frais.

Qu'un talent aussi subtil que celui de Satie s'enlise dans cette platitude grossière, cela est triste. Et ce l'eût été plus encore si les autres œuvres représentées par les Ballets Suédois avaient chu dans la même ornière. Il suffit que la « réalisation plastique » (comme disent les manifestes) y ait sombré : elle non plus n'a pas su s'élever au-dessus des poncifs du mauvais music-hall. Au Casino de Paris, danseurs et costumiers ont plus d'esprit et d'invention que n'en eurent ceux qui mirent en scène *le Roseau*, *la Jarre* ou le *Tournoi singulier*. A quel charmant tournoi n'était-on pas pourtant en droit d'assister, si à la malice de Louise Labé aiguisée par La Fontaine et à la finesse lettrée du compositeur Roland-Manuel eussent correspondu celles d'un chorégraphe? Mais parmi les mérites délicats de cette courte partition, l'on a pu, détournant les yeux d'un spectacle où la fadeur le disputait à l'innocence, goûter le sens très sûr avec lequel le musicien sut utiliser certaines ressources de l'esthétique du music-hall dont nous parlions tantôt : l'Entrée et la Danse des Caddies en gigue libre, la Danse de la Folie dont les contretemps de fox-trot se répercutent dans la Danse de l'Amour et, plus tard dans l'accompagnement à la Danse d'Eros aveugle.

D'inspiration toute différente, la musique de scène, que Georges Auric a écrite pour *Malborough s'en va-t'en guerre* révèle, outre une sensibilité aiguë aussi habile à la douceur qu'à l'ironie, la même science à transmuer en chair vivante ce que Satie n'arrive plus qu'à modeler en cire. Pour la pièce d'Achard où se mêlent parade, parodie, cirque, fantaisie bouffonne, bouffonnerie poétique, Auric a trouvé les accents les plus justes et les plus divers. L'esthétique du music-hall, avec sa brièveté incisive, sa souplesse acrobatique, son pouvoir d'allusion rapide et évocatrice, y multiplie adroitement les expressions pittoresques : l'*Ouverture*, le *Chemin de tous*, la *Bataille* sont de tout premier ordre, et c'est parce que toute la vie de la vraie jeunesse y palpite que nous y prenons tant de plaisir.

Alors que *Relâche* n'est que la morne application d'une théorie... Pauvres mets en carton qu'une théorie ! C'est un plat, disait Camille de Sainte-Croix, qu'on laisse aux figurants de la vie, en leur donnant à boire du vent dans des verres peints. Pour Satie, l'esthétique du music-hall est devenue tyrannie sans issue. Pour les jeunes musiciens, elle est un puissant réactif, dont ils ont compris qu'il ne fallait user qu'à bon escient. L'usage que les meilleurs d'entre eux en ont fait jusqu'ici prouve et l'excellence du principe et l'intelligence de la mise en œuvre.

André Cœuroy.

Un livre sur Fra Angelico.

Dans l'avant-propos de son livre sur Fra Angelico, qui vient de paraître, M. Édouard Schneider nous déclare : « Aussi bien tout, semble-t-il avoir été dit, ou à peu près, sur la peinture du moine angélique, et pour l'heure actuelle ce serait pure illusion que de vouloir apporter des vues très nouvelles en un sujet étudié par tant d'auteurs éclairés. » M. Schneider est trop modeste, et son magnifique ouvrage en est la preuve. S'il ne contient pas, ainsi que le confesse son auteur, des vues « très nouvelles », il nous aide à rectifier quelques attributions hâtives, à préciser les dates de plusieurs œuvres. Il faut louer également M. Schneider de n'avoir pas cédé à cette conception superficielle, d'après laquelle, perdu dans un rêve mystique et ignorant tout ce qui se passait en dehors de sa cellule, Fra Angelico n'aurait dû son génie qu'à ses seuls dons. En quelques traits, M. Schneider nous retrace les principaux événements, politiques ou religieux, de l'époque, et nous montre leur répercussion sur la vie, et par suite sur l'art, de Fra Angelico. A un portrait du moine peintre, ce *fond* historique était plus nécessaire qu'on ne le croirait à première vue.

Mais ce que M. Schneider a montré avec beaucoup de clarté, c'est l'évolution de l'art de Fra Angelico. Sans doute, il n'est pas le premier à l'avoir fait ; mais il est bon que certaines choses soient répétées lorsque les préjugés et la paresse d'esprit tendent à les faire oublier. S'il se mettait en oraison avant de prendre ses pinceaux, Fra Angelico ne négligeait pas pour cela son art, ne manquait point d'utiliser tout ce qui pouvait enrichir son génie. Il ne croyait pas que sa piété fût suffisante à le rendre meilleur peintre. J'imagine qu'il eût volontiers pris comme devise la judicieuse réponse de saint Ignace de Loyola : « Travaillons comme si nous ne devions pas prier, et prions comme si nous ne devions pas travailler. » Si on regarde un peu attentivement cet œuvre abondant, on est frappé de l'application avec laquelle ce mystique a étudié ce qui se faisait autour de lui. Mais c'est surtout dans les fresques du Vatican que cela se révèle. Au contact de Rome et de l'art antique, ce pieux moine va-t-il gémir, flétrir ces restes du paganisme? Nullement : l'art antique, il l'étudie, il l'assimile. Il introduit dans ses fresques des monuments romains, des motifs ornementaux qu'il a certainement copiés sur place. Voilà une leçon que devraient bien écouter certains modernes, trop prompts à dénoncer le soi-disant crime de la Renaissance. Fra Angelico eût été bien surpris, si on lui avait affirmé que la piété était incompatible avec la liberté et la sûreté du métier pictural, et que la maladresse de l'artiste était un garant de sa foi. Même avant son séjour à Rome, il ne craignait point de rendre la réalité avec le maximum de vérité. Il suffit de regarder, dans la *Crucifixion* du Chapitre de Saint-Marc à Florence, non seulement les portraits des grands saints, mais sur-

tout le raccourci si juste, si vrai, de la Madeleine agenouillée et tournant le dos au spectateur.

Mais, dans les fresques du Vatican, il n'y a pas que des détails ornementaux enchâssés dans les fresques, pour nous prouver l'influence considérable de l'art antique sur Fra Angelico. Lorsque l'on compare les scènes de la vie de saint Étienne et de saint Laurent aux œuvres qui les ont précédées, on est frappé par l'aisance de leur composition, par l'harmonieux équilibre de leurs masses. Sans doute il demeure là bien de la gaucherie. Nous n'en sommes pas encore à l'*Ecole d'Athènes* et à l'*Incendie du bourg*. Mais considérez la *Prédication de saint Etienne* et l'art avec lequel saint Étienne, à lui tout seul, balance tout le groupe de ses auditeurs, grâce à la valeur claire d'un grand pan de mur. De même, le mouvement de va-et-vient qui anime le *saint Etienne distribuant des aumônes*, le *rendu* des trois dimensions de l'espace dans le *saint Laurent sur le gril*. Quel progrès manifeste sur les compositions symétriques de l'époque florentine ! Il serait étonnant que les bas-reliefs antiques, ceux des sarcophages notamment, n'aient pas élargi la vision du peintre, son sentiment de la répartition des volumes dans l'espace.

Voilà ce que nous apprenons, grâce à M. Édouard Schneider. Il faut lui en être reconnaissant ; et c'est pourquoi j'hésite à lui faire un reproche. Je m'étonne que dans un livre aussi complet, il n'ait pas davantage étudié l'influence exercée par Fra Angelico. Sans doute, il nous cite Zanobi Strozzi, Domenico di Michelino, Baldovinetti et Gozzoli. Mais est-ce suffisant? Le rayonnement de Fra Angelico ne s'arrête point à ces élèves immédiats. Je regrette que M. Schneider ne nous ait point parlé des élèves d'Ingres, férus d'art florentin : de Jannot, le charmant peintre lyonnais, d'Amaury Duval, dont le délicieux *Couronnement de la Vierge*, à Saint-Germain-l'Auxerrois, est tout pénétré de l'enseignement du maître de Fiésole, avec ces anges naïfs aux couronnes de roses. Enfin le dernier élève, dont M. Schneider aurait dû prononcer le nom, n'est-ce pas Maurice Denis? A ses décorations de l'église du Vésinet, pour ne citer que cet exemple, on reconnaît l'authentique héritier de Fra Angelico, son frère spirituel et esthétique.

Ce reproche fait, j'ai hâte de reconnaître l'érudition, sûre et discrète de M. Édouard Schneider. Mais s'il possède son sujet à fond, tant de science n'aurait pas suffi encore. En lisant son livre, présenté avec tant de goût, on devine que la personne de Fra Angelico ne l'attire pas moins que l'œuvre, et que l'existence de ce moine qui fut un grand artiste l'a hanté. J'imagine que plus d'une fois il a regretté de ne pas avoir vécu au monastère de saint Marc, alors que le frère Angélique le décorait. Il s'est vu dans une cellule blanche, et observant le travail du peintre. C'est cette nostalgie latente qui donne à son livre tant d'attrait.

François Fosca.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. VINCENT AURIOL

Il y a dans le parti socialiste, maître de l'heure, trois chefs, trois chefs vénérés, redoutables, et dont l'influence, à des titres divers, détermine les variations de nos destins. Nous avons dit trois : Léon Blum, Vincent Auriol et Renaudel. Car M. Paul Boncour, en dépit d'une âme fervente et d'un talent universellement goûté, est un peu « en dehors de la course », peut-être précisément pour les raisons qu'a déduites excellemment M. Léon Bérard, parce qu'il « mêle je ne sais quel parfum de vieille France aux revendications du prolétariat ». Non parce qu'il est Kerensky. Kerensky est un personnage fort goûté dans le Cartel. C'est lui qui livra à l'ennemi les clefs de la ville. Et le Cartel est-il là pour autre chose? Mais il y a ceux qui s'en rendent compte et ceux qui ne s'en rendent pas compte. M. Léon Blum est un Kerensky qui s'en rend compte. M. Vincent Auriol est un Kerensky qui ne s'en rend pas compte. M. Léon Blum sait que Lénine viendra, mais son messianisme soumis au destin destructif et transformateur, s'accommode mélancoliquement de cette fatalité sanglante. M. Vincent Auriol, nourri du soleil de Gascogne et latin, bercé au rythme d'un philosophisme verbal, espère que Lénine ne viendra pas. « On enchante les Latins avec des paroles, a dit Gambetta, et le bâton est fait pour l'Orient. » Quant à Renaudel, il ne se soucie point de l'alternative. Les deux termes en sont bons, pourvu que les « manœuvres de la réaction » soient déjouées. L'influence de ces trois hommes est assez providentielle, en ce sens qu'elle se combat, se contrarie et s'annihile. Les manœuvres subtiles de Léon

Blum sont aussitôt déjouées par les gaffes retentissantes de Renaudel, et le prestige un peu mystérieux du parti a reçu une rude atteinte par la faillite de Vincent Auriol, président de la Commission des finances.

M. Vincent Auriol est le moins antipathique, en somme, de ces chefs de la Révolution, parce qu'il a la foi sans haine et parce qu'il est victime de sa légèreté latine, qui lui fait croire à la toute-puissance des phrases. Et aussi parce qu'il est malheureux, et qu'il sera le bouc émissaire de la politique de soutien. Puisque les socialistes n'ont point accepté de ministères, qui diable les a poussés à présider de grandes commissions et à assumer les responsabilités d'une œuvre dont ils ne sont pas les seuls artisans? Pour souligner ce paradoxe — qui ne lui gagnera pas les logiciens, — M. Auriol n'est-il pas obligé lui-même, à chaque instant, de voter avec son parti, contre sa Commission?

M. Vincent Auriol, pour tout dire, aura connu cette disgrâce suprême que l'avènement de son parti et le triomphe de sa politique auront consacré la faillite de son prestige. Et cela, non par une défaillance de son caractère, qui est loyal, ni de son talent, qui est certain, mais parce qu'il était inévitable qu'il en fût ainsi. Par la force des choses, cet homme à l'éloquence de prophète, et qui nous annonça tant de choses, n'avait pas prévu cela.

M. Vincent Auriol est jeune puisqu'il n'a pas quarante ans. Plus jeune encore il avait donné sa mesure qui était celle d'un orateur passionné, et il fut au Parlement un collègue gentil, courtois, écouté. Il avait eu l'habileté de se spécialiser dans les questions financières, et il était l'orateur financier du Parti. Nul mieux que lui n'a flétri l' « *injustice sociale des impôts indirects, frappant la consommation du pauvre;* » *nul mieux que lui n'a stigmatisé* « *l'égoïsme desséché et stérile des grandes puissances capitalistes* », *évoqué en termes ampoulés et vibrants l'impuissance d'un régime périmé, et laissé deviner quelle aurore magnifique se lèverait sur la terre, le jour où la société nouvelle, rajeunie par le prolétariat victorieux, imposerait ses solutions fécondes, et referait d'un bras vigoureux et fort, les fondations de la vieille maison croulante. Quelle sécurité et quel bonheur il annonçait, et quel soleil de promesses scintillait aux phrases harmonieuses de ses discours! A l'entendre, plus de déceptions continuelles, plus d'expédients douloureux! Oui, dans son pays, là-bas, sous le ciel flamboyant du Languedoc, dans cette campagne verte et dorée que borne l'horizon mauve des Pyrénées et que sillonne la gracieuse et souple majesté de la Garonne, Vincent Auriol était prophète. Les gens des bourgades et des plaines frémissaient à sa parole et le suivaient comme un jeune dieu portant l'espérance du monde. De la plaine ensoleillée de Muret où jadis le Midi fut soumis par la rude domination du Nord, et où le génie septen-*

trional écrasa du même coup l'hérésie albigeoise et la chimère de sa révolte, se levait la revanche des mots contre la discipline précise et la réalité sans charme. A Paris, la jeunesse cordiale de l'orateur lui valut d'éclatants succès. Sa critique violente, mais harmonieuse, fut applaudie, et ses pauvres solutions rebattues semblaient acceptables et douces sur des lèvres sans fiel, et venues d'une âme illuminée par la foi. M. Poincaré lui-même, qui n'aime pas grand'chose et se méfie du Midi, souriait à son jeune contradicteur et goûtait sa controverse. L'appel à la spoliation de l'épargne avait, chez M. Vincent Auriol, l'allure d'un hymne : on n'y sentait point la taquinerie vulgaire et la brutalité blessante de celui-ci, ni le venin empoisonné de celui-là ou la lourde bêtise primaire de cet autre.

Hélas! le Cartel a tué M. Vincent Auriol. Et c'est justice. Qu'a-t-il donc demandé au Cartel, lui qui ne lui devait rien et qui ne lui avait rien promis?

Les origines de M. Vincent Auriol ne sont point cartellistes. Cet enfant du Lauraguais, né à l'ombre monacale de Sorrèze, avait trouvé à Muret, aux confins du Languedoc et de la Gascogne, une jolie circonscription que les efforts conjugués de quelques apôtres révolutionnaires et d'une majorité de libéraux avaient reconquise pour lui sur le radicalisme anticlérical. La tradition socialiste de la Haute-Garonne n'était d'ailleurs nullement blocarde. Gabriel Ellen Prévost ne contestera pas qu'il n'ait été élu, à Toulouse, par la Ligue des pères de famille et des soldats de la liberté de conscience.

Si Vincent Auriol eut assez de talent, d'emprise, d'ascendant, pour socialiser sa circonscription, il n'y fut pas au début l'élu des gauches et, en 1910, lors de sa première élection, ses cinquante voix de majorité sentaient furieusement la myrrhe et l'encens. En 1919, les socialistes ne firent point liste avec les radicaux. En 1924, pas davantage. Le Cartel des gauches n'eut pas lieu en Haute-Garonne, non plus que dans l'Ariège ni l'Aude, et les socialistes, Vincent Auriol en tête, y eurent, par leur propre force cette fois, la plus forte moyenne. Ouvriers d'usine, recrues personnelles, foule fanatisée par l'éloquence de tel orateur, mécontents de tous bords irrités contre le sortant, que sais-je? Les socialistes ne durent rien, en tout cas, et jamais rien, là-bas, aux troupes radicales.

Alors qui donc a poussé M. Vincent Auriol à vouloir être président de la Commission des Finances? Peut-être le prestige du Parti y devait-il gagner? Peut-être était-ce un geste symbolique par lequel la Révolution, réduite à la politique de soutien, et déclinant la responsabilité des ministères, marquait, par la présidence des grandes commissions, qu'elle entendait affirmer sa direction et son contrôle sur le cabinet radical. Et il était à coup sûr flatteur pour le jeune orateur financier, de présider

la plus importante des commissions, la « surcommission ». M. Auriol accepta-t-il par hasard, par légèreté, par dévouement?

Les spectateurs impartiaux chercheront en vain ce qu'il y a gagné. Quelle solution la Commission des Finances a-t-elle inspirée à l'Assemblée? Quel remède jadis préconisé dans des improvisations verbeuses a amélioré le change ou seulement calmé une inquiétude? Je vois bien que les socialistes ont voté les fonds secrets, et c'est là le geste peut-être le plus symbolique de l'opération. M. Vincent Auriol pensa-t-il mettre un frein à la démagogie de ses amis pour éviter l'inflation? Et se flatte-t-il, par une opération héroïque et vigoureuse, de rétablir l'ordre et l'équilibre, et d'assainir nos finances? On se demande s'il ne commence pas à voir qu'il a, hélas, préjugé de ses forces, et si le dur contact des réalités n'a pas déchiré l'aile légère de ses rêves. Restera-t-il au moins de lui le souvenir, la tradition d'un grand président, dont la maîtrise personnelle impose à l'assemblée la discipline d'un effort, et sauve le désastre du dénouement par le prestige et la belle ordonnance des tableaux? Qu'il soit constamment obligé lui-même de voter contre sa solution officielle indique l'incompatibilité fondamentale qu'il y a entre le fait d'appartenir au parti socialiste, et celui de présider la principale commission d'une Chambre où les socialistes n'ont pas la majorité numérique. Pourquoi tenir à démontrer chaque jour qu'on est impuissant à se mettre personnellement au-dessus de cette situation fausse? Et ce n'est pas tout. Le budget que le Cartel devait nous donner pour le 31 décembre, ce budget par où le Cartel devait montrer au monde étonné ce que peuvent la méthode, l'esprit de suite et la volonté, ce budget auquel M. Vincent Auriol était fier de présider dans ces conditions glorieuses, ne gît-il pas à terre, désemparé, saboté par l'indiscipline et le désordre des socialistes. Discours intempestifs, incessantes redites, sans souci de l'heure ni des nécessités d'aller vite, tout est venu de ce que, prophète dans sa petite patrie, il n'était pas l'homme dont la poigne impitoyable et l'éloquence convaincante réussiraient à discipliner son propre parti. Et peut-il donc maintenant être le premier sur le Forum, lui qui n'a pas su être le second dans sa maison?

***

Le Théâtre : *Nous ne sommes pas si forts; L'Égale* et *Une Étoile nouvelle.*

M. Paul Vialar, un tout jeune homme, presque un débutant, a donné une pièce au théâtre Fémina : *Nous ne sommes pas si forts.* Nous n'en parlons que rétrospectivement, car on ne la joue plus.

Elle a quitté l'affiche presque tout de suite et elle n'a eu aucun succès. Il serait donc logique de la passer sous silence? Pas le moins du monde. Il est deux fois significatif et qu'elle ait vu le jour, et qu'elle ait déplu.

Elle avait tout pour déplaire. M. Vialar y avait accumulé comme à plaisir tout ce qui pouvait choquer et il avait réussi au delà de ses espérances. On y voyait une jeune fille et des jeunes gens d'après-guerre. Ils étaient affreux. La jeune fille, vingt-sept ans, belle, sans fortune, calcule que les hommes ne l'épouseront jamais, méprise ceux qui lui font la cour et se livre à eux avec un cynisme lucide et systématique. Sur les quatre jeunes gens qui la courtisent, trois sont ignobles. Le quatrième, plus fin et plus sensible, pose également au cynisme. La jeune fille et lui conviennent de vivre en état d'union libre, au-dessus des préjugés. Aucune obligation de fidélité, donc aucune jalousie. En fait, ils ne peuvent soutenir cette lugubre gageure. Ils passent leur temps à se faire souffrir l'un l'autre sans vouloir avouer qu'ils s'aiment. Ils en conviennent pourtant à la fin de la pièce et s'attendrissent en constatant : nous ne sommes pas si forts.

Autour d'eux, divers comparses sont également laids. Pas un personnage qui ait l'ombre d'un sentiment noble. Le tuteur de la jeune fille tolère qu'elle ait des amants pourvu qu'elle continue d'égayer sa maison. Une autre jeune fille a une conduite aussi légère que la première. Pourquoi donc parler d'eux, de la pièce, de M. Vialar? Parce qu'ils déclarent : Nous sommes les jeunes gens d'après-guerre.

M. Vialar est jeune, il doit être sincère. Il est convaincu qu'il a peint les jeunes gens d'après-guerre. Il en a donc rencontré de pareils? Voilà l'intéressant.

Nous pensons qu'il n'a pas dû en rencontrer beaucoup. Ou alors, il les a trouvés dans ce monde des détraqués cosmopolites où nous sommes bien forcés de supposer que M. Bataille prenait jadis ses modèles. Cependant, il y a une grande différence entre les héros de M. Bataille et ceux de M. Vialar. Les premiers justifiaient leur conduite, ou plus exactement leur inconduite, au nom du sentiment et de l'instinct. Les jeunes gens de M. Vialar ne parlent plus des droits de la passion. Ils ne disent plus : nous sommes sensibles ; ils disent : nous sommes cyniques.

Admettons que fort peu de jeunes gens soient faits de la sorte. Nous sommes autorisés à le supposer, non pas seulement parce que nous n'en avons jamais vu, mais encore parce que ceux que peint M. Vialar ont un air d'irréalisme. Mais enfin, il en est au moins un, qui existe : M. Vialar lui-même. C'est, disons-nous, un jeune auteur qui débute dans les lettres. Il est déjà frappant qu'un jeune débutant, en 1924, soit fait comme M. Vialar.

Quel signe du désordre moral où se débat la malheureuse généra-

tion jetée dans un monde renversé, non par la guerre, qui avait redressé les esprits et les cœurs, mais par la sinistre absence de paix où l'on nous a laissés ! Imaginez-vous une pièce pareille venant au jour en 1918? Elle eût été, proprement, inconcevable. Les jeunes gens, en 1918, pensaient à autre chose, même les moins bons. La pièce de M. Vialar est un jalon : il sert à mesurer jusqu'à quel point sont tombés les esprits et les cœurs d'une catégorie d'êtres dont on peut bien dire qu'ils ne doivent pas être très loin du pire.

*
* *

Les auteurs de la pièce représentée à l'Odéon, MM. Reuillard et Wachtamen, ont au contraire choisi l'un des meilleurs sujets d'après-guerre. Ils montrent dans *l'Egale* un prisonnier qui, en 1918, revient d'Allemagne, et qui trouve sa femme installée à la tête des affaires qu'il gouvernait, et les conduisant mieux que lui. Le cas s'est produit, souvent, et il a engendré invariablement des conflits. *Mon congé cent fois me fut-il hoc*, disait Martine, *la poule ne doit point chanter devant son coq.* C'est la loi de nature. Le Dieu de la Genèse a dit au premier homme : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front;* à la première femme : *Tu enfanteras dans la douleur.* L'homme serait bien empêché de prendre la part du fardeau qui a été dévolue à la femme. Il met sa fierté, très légitime, à ne point vouloir que la femme se charge de celle qu'il lui appartient de porter seul. Dans les temps troublés, l'ordre de nature reçoit de multiples atteintes. Les auteurs de *l'Egale* ont été bien inspirés en mettant l'une d'elles en lumière.

Dans le train ordinaire de la vie, le conflit engendré par l'infériorité du chef-né sera un sujet comique. En particulier si le ménage n'est pas riche, et s'il est de nécessité stricte que la femme continue à diriger les affaires, sous peine de décadence. Mais alors, le comique sera diffus, l'action lente. MM. Reuillard et Wachtamen ont préféré imaginer un drame, qui mène tout de suite le conflit à l'extrême, et ils l'ont motivé avec une louable intelligence du cœur. Ils ont imaginé que l'homme tombe amoureux d'une autre femme, uniquement parce qu'elle est femme, parce qu'elle se fait une arme de sa faiblesse et qu'elle montre qu'elle a besoin d'une protection. Car il est bien vrai que l'être humain est attaché davantage par les services qu'il rend que par les services qu'il reçoit.

Blanche Jardain, la femme à qui Georges Haumont s'est attachée ainsi, n'est qu'une aventurière, qui n'agit que par calcul. Elle compte amener sa victime au divorce, elle l'y amènerait en effet, et l'épouse offensée, comprenant qu'il est inutile de lutter, céderait sa place, quand elle découvre la vérité, l'indignité de Blanche. Dès lors tout change, elle entreprend de lutter pour garder son mari, pour défendre cet homme défaillant contre ses propres faiblesses. Elle réussit,

elle arrache les preuves irrécusables de la trahison, elle les lui jette. Loin qu'il en éprouve la moindre reconnaissance, il en veut à celle qui le sauve malgré lui et il crie : « De quel droit as-tu fait cela? » Trait très vrai et très profond, à propos duquel on a rappelé le souvenir du *Qui te l'a dit?* d'Hermione.

Le dernier acte est le moins solide : si les auteurs avaient voulu rester dans la vérité stricte, ils eussent montré l'insoluble conflit prolongé aussi longtemps que les époux vivaient côte à côte. Comme il fallait finir, ils ont préféré une réconciliation qui paraît un peu hâtive et artificielle. Il leur reste le mérite d'avoir abordé et bien conduit pendant deux actes un de ces sujets comme nous voudrions voir les auteurs en traiter plus souvent, un des sujets modèles de l'après-guerre. L'immense conflit a bouleversé un monde de sentiments humains, les auteurs dramatiques devraient puiser là dedans à pleines mains, montrer les réactions des caractères, les modifications des mœurs. Comme ce serait autrement intéressant que les éternelles histoires de passion uniforme et déchaînée, ou que les thèses à idées pauvres. Le véritable art dramatique né de la guerre, il devrait être là.

* * *

M. Sacha Guitry, lui, n'est influencé ni dans un sens, ni dans l'autre. Beaucoup d'esprits mesurés attendent en ce moment des événements importants, qui changeront peut-être encore la face du monde. Si ces prévisions se réalisent, les historiens de l'avenir se demanderont : « A quoi pensait le public français à la veille de ces secousses? » L'histoire leur répondra : « Ils allaient voir les pièces de M. Sacha Guitry. » Si nous roulons vers des révolutions, il est impossible d'y rouler plus tranquillement.

La nouvelle pièce de M. Guitry est pareille à toutes les pièces de M. Guitry : faite de rien, et faite de main de maître. Nul ne sait mieux employer aujourd'hui les procédés éternels du comique, inventer des situations, les développer, les retourner. Dans la maison de campagne où villégiaturent Robert Le Canigou et son épouse, trois domestiques viennent tour à tour se plaindre qu'ils ont été volés : cette répétition, c'est un procédé de Molière. Tout à l'heure, la nuit, on les verra tous les trois passer des têtes soupçonneuses par les fenêtres de leurs mansardes : c'est un procédé de la comédie italienne. Quand on s'en contente, c'est qu'on est très fort. Si M. Guitry prenait la peine de pousser davantage ses caractères au lieu de répéter et de remettre au moule les heureux et légers enfants de sa verve, nous n'aurions pas besoin d'aller chercher Mme de Thèbes pour présager sur son compte le jugement de la postérité.

Robert Le Canigou, qui est un sot en trois lettres, se met en tête que le voleur est son secrétaire, le jeune et aimable Maxime, qui est trop poli pour être honnête. Le Canigou sort pour aller chercher le

commissaire à la ville voisine. Le jeune et aimable Maxime rêve à tout autre chose qu'à l'argent des domestiques : il rêve aux beaux yeux de la patronne. Il le lui avoue : « Si vous me condamnez, dit-il, je partirai. Mais si vous me dites de rester, je comprendrai. » Mme Le Canigou, qui ne songe qu'au commissaire, lui dit : « Restez. » Maxime se figure qu'il est aimé, et voilà la pièce partie sur cette joyeuse invention.

Au second acte, Maxime donne à la barbe du mari des rendez-vous nocturnes à Mme Le Canigou, qui n'accepte que pour le remettre à sa place et qui, sous la nuit complice, se laisse séduire par le jeune fou qui lui parle des étoiles, comme le Valentin d'*Il ne faut jurer de rien*. Ah! si M. Guitry prenait ici la peine d'inventer des personnages au lieu de laisser parler trop facilement l'habileté de M. Guitry! Au troisième acte, précisément, il a inventé un type et il en a fait tout aussitôt surgir une farce énorme : le commissaire vient pour arrêter Maxime, découvre au cours d'une scène digne d'un chef-d'œuvre comique que la coupable est une petite bonne, qu'il prend tout aussitôt à son service et sous sa protection, cependant que cet ahuri de Le Canigou, pour se faire pardonner d'avoir soupçonné Maxime, lui confie à peu près sa femme, dont Maxime s'empresse de faire l'usage que vous pensez : Tu l'as voulu, George Dandin. En vérité, M. Guitry n'écoute que sa facilité, mais quand elle l'inspire bien, sitôt qu'elle lui souffle d'écrire autre chose qu'un rôle pour M. Guitry, le souvenir des maîtres n'a rien d'exagéré ni d'écrasant. S'il nous donnait la surprise de traiter un jour un de ces grands et beaux sujets de la comédie des mœurs d'après-guerre, que ne pourrait-on pas attendre?

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La politique intérieure française. — L'agitation communiste. — *La mobilisation communiste à l'occasion du transfert des restes de Jaurès au Panthéon provoque de l'inquiétude dans le pays. La presse publie des révélations sur le développement des « cellules » d'entreprises*, et l'Action française *signale l'école des cadres communistes de Bobigny.*

Krassine, ambassadeur des Soviets, arrive à Paris le 4 décembre. Il est acclamé, sous le hall de la gare de l'Est, par un millier de communistes.

On arrête, le même jour, rue Jouffroy, le capitaine Sadoul, condamné à mort par contumace, dont la présence à Paris était signalée depuis quelque temps. Sadoul est transféré peu après à Orléans pour y être jugé par le conseil de guerre de la région (7 *décembre*).

Le groupe de l'Union républicaine du Sénat publie un manifeste demandant au gouvernement de prendre des mesures contre le développement de l'agitation révolutionnaire (5 *décembre*). *La gauche républicaine et la droite de la Haute Assemblée en font autant.*

Le gouvernement se décide à faire semblant de faire quelque chose. Il fait faire, à grand fracas, une perquisition à Bobigny. Dix-neuf étrangers sont arrêtés et expulsés. Le reste, prévenu à temps, a pu échapper (6 *décembre*). *D'autres mesures portent à une soixantaine le total des expulsions* (7 *décembre*).

— *A la Chambre, le général Nollet annonce une réduction prochaine du service militaire* (10 *décembre*). *Le* 12, *la Chambre, à la demande d'un socialiste, supprime* 5 000 *officiers en réduisant de vingt millions les crédits du chapitre de l'infanterie.*

Les élections allemandes. — *Aux élections pour le Reichstag du* 7 *décembre, les nationalistes gagnent des sièges au détriment des racistes et les social-démocrates au détriment des communistes. Le centre reste l'arbitre de la situation.*

Le succès de la gauche est si douteux que le chancelier Marx remet sa démission, le 10 *décembre.*

La situation internationale. — *Entrevue, à Paris, de MM. Herriot et Chamberlain. Accord de principe dans le sens indiqué par les Anglais : « Créer une atmosphère favorable pour une entente éventuelle et étendue, » notamment pour déjouer les menées de Moscou dans les colonies françaises et anglaises* (5 *décembre*). *Les élections conservatrices du* 29 *octobre font déjà sentir leurs effets dans les relations franco-britanniques.*

— *Le rapport de la commission interalliée de contrôle, analysé par le* Daily Mail, *conclut à l'échec du contrôle militaire; l'Allemagne arme en silence* (11 *décembre*).

L'insurrection de Reval. — *Le* 1er *décembre, les communistes tentent un coup de main à Reval. Un ministre est tué. La dictature militaire est proclamée le* 3. *La Cour martiale prononce dix-sept condamnations à mort* (4 *décembre*).

Espagne. — *Le conseil de guerre suprême prononce trois condamnations à mort dans l'affaire de Vera* (3 *décembre*).

Deux des condamnés à mort sont exécutés. Le troisième se suicide dans la prison de Pampelune (6 *décembre*).

— *Au Maroc, la situation de l'armée espagnole devient préoccupante. La tribu des Andjeras se serait révoltée. Des négociations sont d'ores et déjà ouvertes entre les gouvernements français et espagnol au sujet du régime qui sera appliqué à la zone évacuée par les Espagnols.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31727.